



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



The image shows a book cover with a marbled paper pattern. The pattern consists of irregular, organic shapes in shades of brown, tan, and white, set against a background of dark blue, red, and yellow. A central rectangular label with a light beige background contains the text. Two metal tabs are visible: one on the left edge and one at the bottom center.

Library
of the
University of Wisconsin



RELATION
DE LA
GUERRE D'AFRIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831.

TOME II.

NOUVEAU

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

RELATION

DE LA

GUERRE D'AFRIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831.

PAR M. ROZET,

CAPITAINE AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE NATURELLE, DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE, ETC.
ATTACHÉ A L'ARMÉE D'AFRIQUE COMME INGÉNIEUR GÉOGRAPHE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24;
ANSELIN, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9;
DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

.....
M DCCC XXXII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

107969

JUL 16 1907

F795 RELATION

R81
2

DE LA

GUERRE D'AFRIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831.



L'ARMÉE D'AFRIQUE SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL
CLAUZEL.

Le 3 septembre 1830, jour du départ du maréchal de Bourmont, le général Clauzel prit le commandement de l'armée, et dans la matinée les officiers supérieurs de tous les corps allèrent lui présenter leurs félicitations. La proclamation suivante fut distribuée aux troupes et affichée dans toutes les rues d'Alger.

A bord de *l'Algésiras*.

« *Soldats!* je viens me mettre à votre tête, et vous apprendre les événements qui ont eu lieu à Paris et en France dans les derniers jours de juillet.

« Charles X ne règne plus..... Un attentat des plus coupables, essayé par son gouvernement

T. II.

I

contre le droit public des Français, l'a fait descendre du trône après avoir vu périr dans les rues de Paris quelques régiments étrangers, repoussés depuis long-temps de notre territoire par l'opinion des Français, et quelques hommes séduits de la garde royale.

« Le pacte qui liait le roi avec la nation, a été détruit par les ordonnances du 25 juillet. Le trône est devenu vacant en fait et en droit, et il a été aussitôt offert par les chambres au chef de la branche cadette de la maison de Bourbon. La manifestation du vœu de la France ne s'est pas fait attendre, et le duc d'Orléans, déjà lieutenant-général du royaume, règne comme *Roi des Français* sous le nom de *Louis-Philippe I^{er}*. Le roi des Français réunit à la légitimité du droit la légitimité du choix et de la nécessité. Tous les partis politiques se sont empressés de faire à la patrie le sacrifice de leurs affections particulières.

« La chartre, lien d'union, qu'un sage et auguste législateur avait donnée à la France, cesse d'être une déception, et devient sous un prince patriote, une vérité.

« Sous lui l'armée verra ses droits respectés, la faveur impuissante, *la loi sur l'avancement exécutée*, la considération et les moyens d'existence, après de longs et bons services, assurés aux militaires de tous les grades.

« Soldats, je connais toutes mes obligations envers vous, je les remplirai avec zèle et empressement, et surtout avec l'attachement que je vous porte : mais je connais aussi vos devoirs ENVERS LA PATRIE, et je suis bien convaincu qu'elle vous aura toujours pour ses fidèles enfants.

« Le général en chef,
membre de la chambre des députés,

« Comte CLAUZEL. »

Cette proclamation ne satisfait point les troupes. Nous savions depuis long-temps ce que M. Clauzel venait nous annoncer, mais lui ne savait pas, ou plutôt il voulait avoir l'air d'ignorer les exploits de l'armée d'Afrique. Cette armée n'avait besoin de personne pour révéler sa gloire, les faits étaient connus de l'univers entier. Mais il était du devoir et de la politique de son nouveau chef de lui adresser quelques mots de félicitation, et de dire surtout comment seraient récompensés ceux qui s'étaient distingués pendant la campagne.

Le lendemain le général en chef voulut probablement réparer sa faute par un second ordre du jour, et voici comment il le fit :

ORDRE DU JOUR.

« La France a été fière des succès de son armée d'Afrique ; mais il faut le dire avec la même vérité, elle a été indignée des bruits fortement accrédités de soustractions coupables, justice doit être faite à tous et de tous ; alarmée, si les bruits sont faux et malveillants, des spoliations, si malheureusement il en existait, de la fortune publique ou de la fortune des particuliers.

« Le gouvernement de Louis-Philippe I^{er} en m'appelant au commandement de l'armée, m'a chargé de faire une enquête qui puisse constater la vérité. En conséquence et pour mieux me conformer aux ordres et à l'instruction du gouvernement du Roi, nous général en chef de l'armée d'Afrique, ordonnons ce qui suit :

« Art. 1^{er}. Il sera formé une commission d'enquête, composée de cinq membres, tous à notre nomination.

« Art. 2. Sont nommés membres de cette commission : MM. le lieutenant-général baron Delort ; Fougerou, inspecteur-général des finances ; Cadet de Vaux, administrateur ; Pilaud de Bet, magistrat ; Flandin, commissaire des guerres tenant la plume.

« Art. 3. La commission d'enquête, qui vient d'être nommée, recherchera s'il a existé ou s'il n'a pas existé des dilapidations de la fortune publique ou de la fortune des particuliers; elle constatera le résultat de ses recherches par un procès-verbal de chaque séance.

« Art. 4. Toute personne sans exception, appelée par le président de la commission pour donner des renseignements sur l'objet de l'enquête, se présentera sans délai.

« Art. 5. Pour éviter tout retard, les personnes non encore appelées et qui auraient des renseignements à donner, sont invitées à s'adresser au président, qui leur donnera un avis de comparaître.

« Art. 6. Lorsque la commission sera arrivée au terme de ses recherches, elle remettra au général en chef un rapport signé de tous les membres qui la composent, présentant les conclusions et le résultat de ses travaux, après quoi la commission sera dissoute.

Alger, le 4 septembre 1830.

« Le général en chef, »

« Comte CLAUZEL. »

Cette proclamation indigna presque toute l'armée. Cependant, d'après ce que les journaux

avaient publié sur le pillage de la Casbah, le nouveau général de l'armée d'Afrique devait employer tous les moyens pour avoir une connaissance exacte des faits, afin d'être à même de rendre justice à des soldats que l'esprit de parti s'était plu à calomnier.

Il me semble qu'on ne doit blâmer, dans cette circonstance, que les auteurs des articles mensongers insérés dans certaines feuilles publiques, qui, dès la formation de l'armée, n'avaient cessé de la présenter comme destinée à détruire un jour le pacte fondamental de l'État.

Je l'ai déjà dit dans mon premier volume, la conduite de l'armée d'Afrique lors de la prise d'Alger est à l'abri de tout reproche. Quelques officiers et les premières troupes qui entrèrent dans la Casbah, trouvant ce palais abandonné à la merci des juifs, des nègres et de quelques Maures, les chassèrent et prirent une partie de ce qu'ils avaient laissé; mais personne que les membres de la commission ne mit le pied dans le trésor. Quant à l'intérieur de la ville, pas une seule maison particulière n'a été violée.

Des armes superbes, quelques riches costumes appartenant au Dey ou à ses officiers furent pris, c'est incontestable. Mais depuis quand est-il défendu aux vainqueurs de profiter des dépouilles des vaincus, et les armées de la grande

époque ont-elles été plus délicates que nous? J'en connais qui dévastaient les temples, ruinaient les villes, et jamais les journaux n'ont osé censurer leur conduite. Quelques armes dorées, des oripeaux apportés en France par des officiers, qui bien souvent les avaient achetés de leur argent, mettent tout en émoi, et font lancer l'anathème contre une armée entière.

S'il y a eu quelque soustraction importante, ce n'a pu être que de la part d'un très-petit nombre de personnes. C'est donc à elles qu'il fallait s'adresser, et ne pas chercher à ternir la gloire d'une armée à laquelle l'humanité doit une éternelle reconnaissance pour le service important qu'elle lui a rendu.

Le général d'Escars et le général Clouet partirent quelques jours avant le maréchal. Mais tous les autres généraux étaient encore présents à l'armée. Le général Desprez restait pour mettre M. Delort au courant des affaires; le général Lahitte semblait, par sa persévérance, et la continuation de sa grande activité, vouloir faire oublier qu'il avait été aide-de-camp du Dauphin, et offrait tacitement son bras et ses talents à sa patrie.

Les officiers de l'ancien état-major-général s'étaient groupés autour du général Delort. L'un d'eux, M. Chapelié, que nous avons vu se

distinguer à l'affaire de Bleida, officier de mérite, comprit de suite la position des choses : à peine M. Delort eut-il parlé de former l'état-major et d'établir ses bureaux, que M. Chapelié lui présenta un plan tout fait, dans lequel il assignait à chacun sa place et se réservait la meilleure, la section des grades et décorations; le général Delort, charmé de trouver un homme qui voulût bien se charger de le tirer d'embaras, accepta avec reconnaissance la proposition qui lui était faite, et, dès cette époque, M. Chapelié devint tout-puissant.

Des pouvoirs fort étendus avaient été conférés par le roi au général Clauzel avant son départ de Paris : il pouvait donner des décorations et nommer aux places vacantes jusqu'au grade de chef de bataillon inclusivement. Un supplément à l'ordre du jour du 4 septembre s'exprimait ainsi :

« MM. les lieutenants-généraux commandant les divisions, et MM. les commandants de l'artillerie et du génie enverront le plus tôt possible au général en chef un travail général des remplacements, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'au grade de chef de bataillon inclusivement. »

Cet avis fit beaucoup de plaisir à l'armée; chacun s'attendait à obtenir quelque chose; mais

il ne détruisit point la mauvaise impression causée par l'ordre du jour.

Le 7 septembre, le général en chef passa en revue les divisions de l'armée, auxquelles on avait distribué depuis peu des drapeaux tricolores. Il fut très-satisfait de la bonne tenue des troupes et de la précision de leurs manœuvres.

Nous avons déjà dit que l'amiral Duperré ne se croyait point en sûreté dans la rade, et qu'il répétait tous les jours que la flotte était en perdition, bien qu'elle n'eût pas éprouvé la moindre tempête depuis son entrée. L'équinoxe, qui s'approchait, redoubla les craintes du prudent marin, et le 7, une division de la flotte, emmenant des malades, une portion du matériel de l'armée et de celui qu'on avait trouvé dans Alger, leva l'ancre et partit pour retourner en France.

Les troupes cantonnées dans les environs de la ville continuaient toujours à dégrader les maisons, brûler les portes et les fenêtres, et couper les arbres des jardins. Pour mettre fin à la dévastation, dans un ordre du jour du 8 septembre le général Clauzel disait :

« On dégrade les maisons, et les soldats ne réfléchissent pas qu'ils s'enlèvent des moyens de casernement pour l'hiver; on enlève les portes, les bois des fenêtres pour les brûler. Les chefs sont responsables de toutes dégradations et feront

arrêter et punir sévèrement tout homme qui apportera dans son camp ou cantonnement tout bois ou fer de la démolition des maisons.

« La gendarmerie fera des patrouilles dans l'intérieur des camps pour arrêter ceux qui commettent des désordres. L'armée doit réfléchir qu'elle ne saurait donner une trop haute idée au pays d'Afrique de la noblesse de son caractère. Le général en chef compte sur la masse pour ramener le petit nombre de mauvais sujets qui se glissent parmi les réunions nombreuses. »

Malgré tout ce que l'on put faire, la destruction n'en continua pas moins. On ne peut trop s'expliquer comment les premières troupes de l'univers, celles qui ont le plus l'amour de la gloire, sont ainsi portées au désordre. Il reste encore beaucoup à faire aux généraux français pour perfectionner l'armée : d'abord trouver un moyen de réprimer cette tendance continuelle à détruire ; modérer l'ardeur du soldat dans le combat, et abandonner ce mauvais système, suivi jusqu'à présent par tous les chefs, de toujours présenter les troupes ennemies comme beaucoup inférieures aux nôtres. Je pense que pour vaincre plus sûrement, il vaut estimer son ennemi au-delà de ce qu'il faut, et prendre ses précautions comme si on avait affaire aux premiers soldats du monde.

Depuis la prise d'Alger, la population ne s'était pas beaucoup familiarisée avec nous; à part les juifs, qui brocantent continuellement, et les Maures employés dans l'administration, le reste des habitants se tenait toujours à l'écart. Les femmes restaient enfermées chez elles, et le petit nombre de celles qui paraissaient dans les rues, enveloppées des pieds jusqu'à la tête, ressemblaient à des fantômes errant au milieu des vivants.

Les enfants ne suivirent pas l'exemple de leurs pères : le bruit du tambour, la musique et nos uniformes attiraient fortement leur attention; aussitôt que des troupes passaient, ils accouraient de tous les côtés pour les voir. Ils venaient continuellement au milieu des soldats, dans la rue et dans les corps-de-garde, parlaient avec eux comme ils pouvaient, répétaient les commandements qu'ils entendaient faire et tous les jurons des troupiers. Bientôt on les vit à tous les coins des rues un roseau à la main porter les armes aux officiers qui passaient, et répondre par des F..., des B..., des C..., etc., à toutes les caresses qu'on leur faisait. Souvent on en voyait cinq ou six réunis ensemble, avec des fleurs ou des branches d'arbre sur leur bonnet, rangés contre le mur et obéir à un d'eux qui leur commandait l'exercice, avec une étonnante précision.

Ceci prouve que les enfants sont partout les mêmes, que tout ce qui brille et tout ce qui fait du bruit leur plaît infiniment. Mais ce que je veux faire remarquer ici, c'est la promptitude avec laquelle les fils d'un peuple barbare se familiarisèrent avec nous. Un législateur expérimenté pourrait tirer parti de cette circonstance; en développant insensiblement les dispositions de ces jeunes êtres, les traitant avec douceur, ils arriveraient à l'âge de raison, parlant notre langue, ayant pris nos mœurs; et une seule génération suffirait pour introduire la civilisation dans ce beau pays, tandis qu'on n'y parviendra peut-être jamais avec les moyens qu'on emploie.

Le général en chef, après s'être occupé de rétablir la discipline, qui s'était un peu relâchée dans les troupes depuis le changement de gouvernement, ordonné des travaux sur plusieurs points pour mettre le pays en état de défense, pensa à organiser l'administration civile, dont M. de Bourmont n'avait pas eu le temps de s'occuper.

M. Cadet de Vaux, membre de la commission d'enquête, fut nommé commissaire du Roi auprès de la municipalité d'Alger, avec un traitement de 7,500 francs (1). M. Roland de Bussy devint

(1) Ce commissaire du Roi fait les fonctions de maire.

commissaire général de police à la place de M. Daubignosc, qu'on renvoya quoiqu'il eût rendu de grands services depuis la prise d'Alger.

L'administration des douanes, celle des domaines et celle des octrois furent définitivement organisées, et le traitement des employés fixé.

Le 9 septembre, parut un arrêté du général en chef, qui instituait un tribunal français pour juger les causes entre les négociants européens, qui étaient maintenant très-nombreux à Alger, et toutes celles dans lesquelles se trouverait compromis un Européen avec un Algérien, juif ou mahométan. Quant aux contestations qui pouvaient s'élever entre les habitants du pays, on leur permit de les faire juger les uns par le cadî, les autres par les rabbins, qui furent conservés dans leurs fonctions de juge. L'organisation du tribunal français étant très-vicieuse, fut fortement critiquée par plusieurs personnes, jusqu'à ce qu'enfin le 22 octobre cet arrêté fut rapporté et remplacé par un autre dont nous parlons plus bas.

Depuis le commencement du départ de la flotte, tous les jours un certain nombre de bâtiments levait l'ancre. Le 12 septembre, l'amiral était parti et il ne restait plus dans la rade que deux frégates avec quelques bricks, réservés pour le

service de l'armée. Nous nous trouvions alors abandonnés à nous-mêmes, et la France dut nous croire perdus ; car les journaux ne cessaient de répéter que nous devions notre salut à la marine, et que sans elle l'armée ne serait venue à bout de rien. Il est vrai que les Bédouins continuaient toujours à faire des courses devant nos lignes, et que le départ des bâtimens de guerre pouvait augmenter beaucoup leur audace. Les Kbaïl descendaient par troupes de leurs montagnes, venaient s'embusquer dans la plaine, et pillaient les Arabes qui revenaient d'Alger avec l'argent des denrées qu'ils y avaient vendues. Quelques tribus ayant exposé ces raisons au général et fait comprendre qu'elles seraient obligées de renoncer à venir nous apporter des provisions, si on ne prenait pas des mesures pour empêcher ces pillages, on leur permit de venir armés jusqu'à nos avant-postes ; là les marchands devaient déposer leurs armes, qui leur seraient rendues à leur retour, et continuer leur route vers Alger.

D'après cela, les habitans de la plaine se réunissaient en certain nombre, et formaient ainsi de petits détachemens armés pour venir au marché apporter leurs provisions et amener leurs bestiaux. Ceci n'empêchait pas que les Kbaïl ne les attaquaient encore quelquefois

et ne les pillassent. On espérait que ces petits combats pourraient amener une guerre ouverte entre les différentes peuplades de la Régence, et dans laquelle elles se détruiraient réciproquement. On chercha même à fomentér des discordes entre les chefs; mais cela ne conduisit absolument à rien, et nous restâmes toujours l'ennemi commun de tous. Les Maures d'Alger eux-mêmes s'habituèrent difficilement à notre vue; tous les jours on en voyait un certain nombre quitter la ville, avec toute leur famille et des mulets ou des chameaux chargés de leur mobilier; ils abandonnaient leur patrie pour se rendre dans les états de Tunis et dans ceux de Maroc.

Malgré la foule d'inconvénients dont nous étions entourés, nous n'en étions pas devenus plus prudents : on travaillait depuis quelques jours à déblayer un magasin à poudre situé au pied du mont Boujareah, et qui contenait encore une grande quantité de pulvérin, sur lequel les ouvriers marchaient sans y faire attention; on poussa l'imprudence jusqu'à traîner dessus une poutre qu'on voulait sortir, le feu prit et le magasin sauta. Quelques soldats français qui se trouvaient là avec des Arabes furent rôtis. Une vingtaine qu'on apporta dans les hôpitaux ex-

pirèrent pendant la nuit en proie aux plus horribles douleurs.

Depuis long-temps il était question de renvoyer une partie de l'armée en France, et des régiments avaient déjà reçu plusieurs ordres et contre-ordres à cet égard : enfin, le 23 septembre, le premier régiment de marche, que les balles et les maladies avaient réduit à cinq cents hommes, s'embarqua et partit.

Parmi les personnes qui avaient suivi le général Clauzel sur les bords africains, se trouvaient plusieurs amateurs d'agriculture, qui, après avoir formé une commission de colonisation, décidèrent dans une de leurs réunions que pour engager les Arabes à perfectionner leur manière de cultiver, il fallait établir une ferme modèle, placée à une certaine distance de la ville, afin que les habitants des montagnes et de la plaine pussent plus facilement venir y prendre des leçons. Dans le but de choisir un lieu convenable à l'emplacement de cette ferme, le général Boyer (1) fut chargé d'accompagner ces nouveaux enfants de Triptolème, avec un fort détachement de cavalerie, jusqu'à la maison

(1) Le général Boyer, venu avec M. Clauzel, avait quitté depuis peu le service du pacha d'Égypte. Il commandait une division de l'armée d'Afrique.

carrée, qui se voit sur la rive droite de l'Aratch, à trois lieues au sud-est d'Alger.

Le 26, à la pointe du jour, la commission de colonisation, accompagnée d'une vingtaine d'officiers amateurs, vint rejoindre le détachement de cavalerie, près du jardin de Mustapha-Pacha. L'Aga d'Alger qui avait été rétabli par M. de Bourmont fut de la partie. Cet Aga était un très-bel Arabe, il arriva monté sur un cheval superbe, sa selle était couverte de velours brodé en or. Un yatagan, dont le fourreau était tout en or, pendait à sa ceinture; ses fontes, recouvertes de drap brodé en or, portaient deux grands pistolets ornés de pierreries et garnis en argent; ses larges étriers étaient dorés, et ses bottes rouges toutes plissées portaient deux broches en fer, longues d'un pied, qui lui servaient d'éperons. Sa suite se composait d'une vingtaine d'Arabes dont cinq ou six portaient devant lui l'étendard du prophète (plusieurs drapeaux de différentes couleurs). Cinq hommes le servaient, six autres étaient armés, c'est-à-dire avaient un fusil derrière le dos. Parmi les cinq domestiques il y en avait un pour bourrer la pipe, un second pour la porter et la présenter au maître quand il la demandait; un troisième menait un mulet chargé de cruches d'eau; le quatrième avait son mulet chargé de vivres, enfin le mulet conduit

par le cinquième était tout chamarré d'or et portait, dans des paniers, de superbes tapis destinés à être étendus sur l'herbe, lorsque sa seigneurie mettait pied à terre.

C'est avec tout cet attirail que, précédés par une forte avant-garde de cavalerie, nous marchâmes vers le point fixé en suivant une route fort bien tracée. Nous étions arrivés sur les bords de l'Aratch sans aucun accident, lorsqu'en tournant un coude de la route, nous aperçûmes, à demi-portée de canon devant nous, deux cents hommes armés à pied et à cheval. Aussitôt on se met sur ses gardes, et une ordonnance est expédiée au 35^e de ligne, dont les cantonnements n'étaient guère qu'à une heure de là, pour le faire venir de suite à notre secours. Cependant on plaçait des piquets sur les points importants, et l'avant-garde s'avancait en bon ordre afin de reconnaître l'ennemi. A peine avions-nous passé le pont que nous vîmes accourir à nous trois Arabes faisant de grands gestes et criant comme si on les écorchait; ils arrivent, on les interroge, et ils disent que les Kbaïl qui sont devant nous leur ont pris tout ce qu'ils amenaient au marché avec les chevaux qui le portaient. « Voyez sur cette petite hauteur ce groupe d'Arabes, ajoutèrent-ils, ce sont des nôtres qui portaient des provisions à la ville et qui n'osent pas avancer de

peur d'être traités comme nous. » Ces paroles nous firent comprendre à qui nous avions affaire. Le détachement partit au galop pour charger l'ennemi, mais il fut arrêté par un marais et obligé de rebrousser chemin. Cependant les Kbaïil, voyant qu'on cherchait à les attaquer, reprirent tranquillement la route de leurs montagnes, en emportant tout ce qu'ils avaient pris; quelques tirailleurs leur coururent après, mais le général les fit rappeler, et laissant l'ennemi continuer sa route on se rendit à la maison carrée. Les agriculteurs l'examinèrent avec soin ainsi que le sol environnant; mais ce sol privé d'eau, et formé d'un sable sec, ne leur parut pas propre à remplir leur but, et toute la commission fut d'avis qu'il fallait aller chercher ailleurs. Après s'être reposé quelque temps, on reprit la route d'Alger, et en arrivant au pont de l'Aratch, nous trouvâmes le 35^e qui était venu au pas accéléré par une chaleur étouffante, croyant que nous étions vivement engagés avec l'ennemi.

Le bâtiment que nous venions de visiter était très-vaste et contenait des logements pour deux mille cavaliers. C'était la Houch (1) de l'Aga. Ce général des troupes algériennes avait toujours là un gros corps de cavalerie destiné à tomber

(1) Mot arabe qui signifie Ferme.

à l'improviste sur les tribus qui ne voulaient pas payer les impôts, quand elles amenaient paître leurs bestiaux dans la plaine. On enlevait alors tous leurs troupeaux et on les conduisait à Alger.

Quelques jours après l'équinoxe, le temps était devenu très-mauvais, la pluie tombait continuellement, et les vents du nord et du nord-est soufflaient avec une grande impétuosité. Il ne restait plus un seul bâtiment de guerre dans la rade. Trente bâtiments marchands bricks et trois mâts, réunis dans le port, se trouvaient à peine à l'abri de la tempête, cependant il n'y eut aucune avarie; et il était encore possible de rester dans la rade.

Jusque-là le mois de septembre avait été très-chaud : le thermomètre monta plusieurs fois à 32°, et le 17 par un vent du sud assez fort, il s'éleva jusqu'à 39°; l'atmosphère était alors chargée d'une vapeur rousse, et on pouvait à peine respirer. Heureusement ce vent ne souffla que pendant vingt-quatre heures; il aurait pu causer de graves accidents. M. le capitaine du génie Boissel, qui ce jour-là dirigeait les travaux au faubourg de Babazon, observa que les hommes ivres tombaient sans connaissance, et que tous ceux qui avaient un peu de vin éprouvaient de violents maux de tête.

Cependant malgré les chaleurs excessives de ce mois, et le mauvais temps des équinoxes, les maladies ne firent pas beaucoup de progrès : 84 officiers et 2,780 soldats étaient entrés dans les différents hôpitaux, et 3 officiers et 126 soldats seulement y moururent. Le mal avait changé de nature : les affections gastro-intestinales avaient été remplacées par des fièvres intermittentes, qui n'étaient point dangereuses. L'expérience ne servait à rien à nos soldats, ils étaient tout aussi imprudents qu'auparavant : on les voyait se promener au soleil tout nus, et souvent se coucher par terre dans cet état. J'en vis un jour deux, sortant de l'hôpital à peine en convalescence, qui avaient oté leurs chemises, et après les avoir lavées dans une fontaine, attendaient, tout le haut du corps nu, qu'elles fussent sèches pour les remettre. Tout ceci démontre clairement que l'incurie des troupes est la première cause des maladies qui ravagent si souvent les armées.

Dans l'expédition d'Afrique, toutes les précautions avaient cependant été prises pour prévenir cette calamité. Mais l'autorité supérieure ne tenant pas la main à l'exécution, les chefs de corps et les officiers subalternes, ne prirent rien sur eux, et on laissa le soldat s'abandonner à ses caprices.

LES ZOUAVES.

A l'exemple des Anglais dans les Indes, le général en chef voulut organiser deux bataillons composés de gens du pays, auxquels on fit de belles promesses pour les engager à s'enrôler volontairement. Ces troupes reçurent le nom de Zouaves (1). On promit un grade à tous les officiers français qui voudraient en faire partie : beaucoup se présentèrent, et le cadre du premier bataillon fut bientôt formé; le commandement en fut donné à M. Momet, capitaine d'état-major, officier plein de mérite et d'activité. A la fin de septembre déjà deux cents Arabes, nègres et Maures, s'étaient fait inscrire sur les registres; des compagnies avaient été formées, et on leur avait distribué des armes. On donna à tous ces nouveaux soldats le turban vert, ce qui est une grande distinction dans la régence d'Alger, où il n'y a que les descendants de Mahomet qui aient le droit de le porter. A peine les compagnies de

(1) Les Zouaves sont des tribus qui habitent les montagnes du Beylick de Constantine. Ces tribus passent pour être très-belligéres. Le Dey d'Alger et le Bey de Tunis en tiraient d'excellentes troupes auxiliaires. M. de Bourmont avait pensé à former un corps de Zouaves; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet.

Zouaves furent-elles formées, qu'on s'occupa de les discipliner et de leur apprendre l'exercice. Ces Algériens rangés par pelotons, obligés de se tenir droits et d'après les principes, avec un de nos fusils à la main, étaient vraiment comiques à voir; la diversité des couleurs et des coiffures, car on ne les avait pas encore habillés, produisait aussi un assez singulier effet.

Malgré que notre course du 26 n'eût pas eu le résultat que nous en attendions pour l'établissement d'une ferme-modèle, la commission de colonisation n'en jugea pas moins très-convenable de créer pour cela quatre cents actions de cinq cents francs chacune, et d'engager tous les officiers de l'armée à en prendre, en leur promettant que cette entreprise donnerait de grands bénéfices. Près de la moitié de ces actions furent placées en moins de huit jours; mais le reste ne l'est point encore, et s'il se trouve en France quelques amateurs, ils peuvent se présenter. A l'époque dont je parle, chacun faisait des projets de colonisation tous plus absurdes les uns que les autres, et cela parce que leurs auteurs n'avaient aucune idée de la chose: c'étaient des militaires; qui croyaient qu'un pays est aussi vite colonisé que vaincu; des négociants, qui n'avaient devant les yeux que leurs capitaux placés à vingt pour cent; des intrigants venus de Paris, qui

voyaient là un moyen de plus pour faire des dupes ; enfin quelques imbéciles qui se laissaient mener par les autres. Plusieurs personnes regardaient déjà la chose comme faite , et disaient hautement que dans peu les possessions d'Afrique remplaceraient très-avantageusement toutes les colonies françaises. Je crois cela très-possible ; mais il faudrait des hommes capables.

EXPÉDITION DANS LA PLAINE.

Pendant qu'on faisait des projets de colonisation, et que le général en chef s'occupait de l'organisation intérieure, le Bey de Titerie continuait toujours ses courses dans la plaine de la Metidjah, et ses éclaireurs venaient souvent en vue de nos avant-postes, couper le cou aux soldats qui avaient l'imprudence de s'écarter un peu trop loin.

Le 2 octobre on fut averti que ce Bey marchait sur Alger avec des forces assez considérables, et qu'il était campé à Boufarik, où avait couché M. de Bourmont en revenant de Bleida. On disait de plus que le lendemain il devait venir occuper le pont de l'Aratch, et établir son camp à la houch de l'Aga. Le général en chef donna l'ordre aux généraux Boyer et Hurel d'aller à sa rencontre avec chacun un escadron de

cavalerie, deux régiments d'infanterie et quelques pièces de canon. Les Zouaves devaient former l'avant-garde de la brigade Hurel.

Le 4, une heure avant le jour, les deux généraux se mirent en marche. Le général Boyer se dirigea sur l'Aratch, et le général Hurel, accompagné du général Lahitte et de l'Aga avec tout son attirail, prit la route de Bleida. Après être parvenus à la plaine, les deux corps d'armée devaient suivre la lisière des petites collines, et marcher à la rencontre l'un de l'autre, afin de prendre l'ennemi entre deux feux. Le maire d'Alger et quelques amateurs de la commission de colonisation furent aussi de la partie.

En débouchant dans la plaine, l'avant-garde de la brigade Hurel, précédée par les Zouaves, fit un à-droite et alla s'emparer du pont de Ouadkerma, situé sur la route de Bleida. Les Zouaves couronnèrent les collines qui dominent le pont, l'état-major avec un détachement de cavalerie prit à gauche, et se rendit à une ferme qui se trouve sur le versant sud des collines et au nord de la plaine. A notre arrivée devant cette ferme, une vingtaine de Bédouins sortirent et vinrent baiser la main de l'Aga. Pendant que les officiers étaient occupés à visiter l'intérieur de la ferme, où il y avait une troupe de chiens qui faisait un vacarme épouvantable, de petits enfants à demi

nus qui couraient se cacher dans les coins, et quelques femmes bien dégoûtantes, qui les regardaient par les trous des murs et les fentes des portes; une vingtaine de cavaliers arabes se montrèrent au pied de la colline occupée par les Zouaves : aussitôt on abandonna la ferme pour courir à l'ennemi. L'ordre fut donné à un détachement de cavalerie de descendre dans la plaine et de tourner les Arabes; mais, chemin faisant, ce détachement tomba dans un marais impraticable, il fut obligé de rebrousser chemin et de venir passer sur le pont. L'ennemi nous voyant avancer prend la fuite, les Zouaves et quelques cavaliers de l'Aga le poursuivent et l'atteignent dans des broussailles, où quelques coups de fusil sont échangés sans résultat : un seul homme fut blessé au genou; et aussitôt que les Arabes virent arriver nos voltigeurs, ils délogèrent. Nous étions arrêtés sur le plateau et les Zouaves continuaient à se porter en avant avec une ardeur qui étonna tout le monde; on ne s'attendait pas à tant de valeur de leur part. Alors nous aperçûmes de loin dans les broussailles une centaine de cavaliers qui venaient au secours des premiers, et trois ou quatre cents réunis autour d'une grande maison, la ferme du Bey d'Oran. Le général fit lancer deux obus au milieu de ceux qui s'avançaient,

et ils prirent aussitôt la fuite. On fit halte pour savoir quelles étaient les intentions de l'ennemi; mais le voyant peu nombreux et peu disposé à nous attendre, on se mit tranquillement à déjeuner. L'Aga, accroupi sur ses tapis et entouré de tous ses valets, mangeait trois ou quatre sortes de pâtisserie et buvait de l'eau très-claire dans une fort belle tasse d'argent, que tenait toujours à côté de lui un de ses domestiques. Sa seigneurie fut très-affable, elle partagea son déjeuner avec plusieurs officiers, et ne fit aucune difficulté de boire une tasse pleine de vin de Saint-Perrez. Après le repas terminé, nous marchâmes à la rencontre du général Boyer, que nous trouvâmes, non loin de la ferme où nous étions allés d'abord, assis sur l'herbe avec tout son état-major, et occupé à se restaurer. Nous apprîmes au général pourquoi nous avions tiré le canon, il nous dit qu'il n'avait pas rencontré un seul ennemi. Son déjeuner terminé, nous reprîmes ensemble tranquillement la route d'Alger, où nous serions arrivés sans accident, si M. Cadet Devaux n'avait pas voulu galoper comme les officiers d'état-major : en passant dans une partie du chemin très-resserrée, il fut renversé de cheval, et eut l'épaule déboîtée.

Ce jour même on sut, par les Arabes venus

au marché, que le Bey de Titerie ne s'était avancé que jusqu'à Bleida, et que c'était seulement ses coureurs que nous avons rencontrés dans la plaine.

Les compagnies de Zouaves, qu'on avait menées à cette reconnaissance, ayant montré beaucoup de courage et de bonne volonté, on jugea convenable de leur confier quelques postes importants : plusieurs furent envoyées pour occuper des maisons au-delà de nos lignes, et la garde de la route de Bleida, qui traverse les collines depuis la plaine jusqu'à une lieue d'Alger, leur fut confiée. Les Zouaves firent leur service avec zèle ; mais ils étaient loin d'observer la même discipline que les troupes françaises. Les gardes, les appels les fatiguaient beaucoup ; ensuite ils ne pouvaient s'habituer à passer toutes les nuits à leur compagnie ; de temps en temps ils retournaient auprès de leur moitié, et souvent ne rentraient que deux jours après. Si on les punissait d'après les règles de la discipline française, ils demandaient à s'en aller, et désertaient quelquefois avec armes et bagages. Le général ayant témoigné un grand désir d'avoir un corps composé d'habitants du pays, il fallait donc trouver le moyen de les conserver en les habituant peu à peu à notre discipline. C'est alors que la tâche des officiers qui les commandaient devint

difficile et, je le dis à leur louange, ils s'en acquittèrent fort bien. On les vit presque tous étudier la langue arabe, afin de pouvoir parler directement à leurs soldats, s'appliquer à connaître le caractère de chacun, pour régler leur conduite à son égard. Certainement, si le gouvernement eût secondé les efforts de ces officiers, en tenant ses promesses envers les Zouaves, on serait parvenu à en faire d'excellents soldats, et à en réunir un grand nombre; mais bien loin de là, au premier prêt, la solde fut moindre que celle qu'on leur avait promise; et ensuite on les laissa sans habits et sans souliers même pendant l'hiver. Ceci fut cause qu'ils désertèrent en grand nombre, et qu'on ne put jamais parvenir à former le deuxième bataillon. Un autre motif encore s'y opposa : les Algériens avaient un souverain mépris pour tous ceux des leurs qui prenaient du service dans notre armée, et ce mépris ils l'exprimaient ouvertement à tous les Français qui leur en parlaient. Un seul fait suffira pour donner une idée de la haine qu'ils leur portaient :

Un jeune Arabe, après s'être enrôlé dans les Zouaves, partit un jour pour aller voir ses parents, qui habitaient à la campagne. A son arrivée, son père rassembla quelques-uns de ses amis et leur dit : « Mon fils a pris parti pour les

« chrétiens, c'est un infidèle, un traître : il faut « le brûler. » Aussitôt ces cannibales saisissent le jeune homme, le garrottent, et quelques instants après les flammes l'avaient dévoré. Ce trait de barbarie indigna toute l'armée. Le père, venu à Alger, fut dénoncé et mis en prison ; mais on eut la faiblesse de croire à ses dénégations, et il fut relâché.

Tous les jours M. le général Clauzel nommait aux places vacantes dans l'armée, et les nominations donnaient lieu à beaucoup de réclamations. La loi du recrutement avait été plus d'une fois violée, malgré les promesses solennelles qu'il nous avait faites à son arrivée : les trois jeunes gens dont j'ai parlé plus haut, des élèves de l'école de Saint-Cyr licenciés et qui n'avaient encore servi nulle part, furent faits officiers. L'intrigue commençait à avoir une grande influence sur les décisions du général en chef. M. Chapelié était sans cesse entouré de nombreux solliciteurs. Ce capitaine avait alors autant de pouvoir à Alger que le ministre de la guerre à Paris : sa promesse pour l'obtention d'un grade ou d'une croix, valait mieux que celle du général en chef lui-même ; aussi les colonels et les généraux venaient-ils souvent lui faire leur cour.

Le 13 octobre, une promotion d'officiers su-

périeurs eut lieu. Presque tous les capitaines d'état-major furent nommés chefs de bataillon, et les lieutenants capitaines. Plusieurs officiers venus avec le général reçurent aussi un grade, quoiqu'ils n'eussent encore rien fait que la traversée de Toulon à Alger; on voulut peut-être récompenser leurs exploits futurs. Ces faveurs firent beaucoup murmurer l'armée, et particulièrement les officiers qui avaient fait la campagne sans rien obtenir.

Une grande partie des généraux de l'ancienne armée d'Afrique avait quitté Alger, le général Déprez était parti peu de jours après M. de Bourmont; le général Tolozé venait de s'embarquer. Le général Berthezène, sur le point de retourner en France, voulut encore une fois revoir le terrain parcouru par l'armée depuis Sidi-el-Ferruch jusque devant Alger. On disait aussi depuis long-temps que les Kbaïl étaient réunis en assez grand nombre à Staoueli; toutes ces raisons déterminèrent le général à pousser une reconnaissance sur ce point avec deux régiments d'infanterie.

On partit le 12 au matin, et on arriva à Staoueli sans rencontrer un seul homme armé; quelques Arabes vinrent le long de la route pour nous voir passer. Le général s'arrêta au camp retranché de Staoueli, et plusieurs officiers nou-

vement débarqués allèrent jusqu'à Sidi-el-Ferruch avec un piquet de chasseurs, pour voir ce point si célèbre.

On avait souvent répandu le bruit que les Arabes avaient détruit tous les retranchements élevés par l'armée française depuis Sidi-el-Ferruch jusqu'à Alger. Nous vîmes, à notre grand étonnement, que les choses étaient encore partout dans l'état où nous les avons laissées. Les épaulements construits par l'infanterie pour mettre ses tirailleurs à couvert n'avaient pas même été touchés. On pourrait croire que les Arabes conservaient religieusement les instruments de leur défaite; mais il est bien plus probable que ces ouvrages ne devaient leur conservation qu'au grand travail que leur destruction aurait exigé.

Nous revînmes à Alger sans avoir éprouvé le moindre accident et sans avoir vu un seul ennemi, et cependant les cavaliers du Bey de Titerie continuaient encore leurs courses dans les environs.

Cinq jours après cette expédition, un officier du 35^e de ligne, promu seulement depuis un mois, fut assassiné au milieu des postes, en se rendant dans son cantonnement, situé à une demi-lieue de la ville, hors du faubourg Babazon. Les circonstances de cet assassinat méritent d'être connues. Plusieurs militaires

avaient remarqué dans l'après-midi un musulman très-bien mis, monté sur un cheval magnifique, placé sur la route de Constantine, dans la position d'un homme qui attend quelqu'un. Comme on était habitué à voir tous les jours des Musulmans rôder autour de nos troupes, on n'y fit point attention. Cependant quelques soldats dirent que cet homme avait l'air féroce et qu'il méditait un mauvais coup. A trois heures vient un officier suivi d'un soldat. Il les fixe fortement, mais les laisse passer; quelques instants après arrive l'officier du 35^e, il s'élançe contre lui; le Français, se voyant attaqué, tire son sabre et se met en garde; mais au même instant il reçoit dans la poitrine un coup de pistolet à bout portant et tombe. Son assassin descend de cheval, s'empare de son sabre, remonte et s'enfuit au grand galop du côté de l'Aratch. Au coup de pistolet, les postes voisins avaient pris les armes, quelques chasseurs étaient montés à cheval et s'étaient précipités sur les traces du Turc; mais son coursier l'avait déjà emporté au milieu de la Metidjah. Cet homme était probablement un officier des janissaires du Bey de Titerie, qui avait promis à Mahomet de tuer un officier français.

Quoique de semblables accidens se renouvellassent assez fréquemment, on ne se tenait pas plus sur ses gardes lorsqu'on marchait isolément,

et l'autorité supérieure n'était pas devenue plus sévère envers les Arabes et les Algériens. Une chose assez remarquable, c'est que depuis notre arrivée, personne n'avait encore été attaqué dans la ville ni le jour ni la nuit.

Les détachements qui étaient sortis pour aller à la poursuite de l'assassin, ramenèrent trois Maures qu'ils avaient trouvés rôdant dans les environs avec des armes, et qu'on croyait complices de ce qui venait de se passer.

Le lendemain, un détachement du 35^e alla faire une battue dans toute cette portion des collines comprise entre la route de Bleida, l'A-ratch, la mer et la plaine de la Metidjah. On entra dans toutes les maisons; les portes de celles que les propriétaires s'obstinèrent à ne pas vouloir ouvrir furent enfoncées. Partout on trouva des armes et des munitions de guerre, et six Arabes, pris les armes à la main, furent emmenés dans les prisons de la ville; mais la grande indulgence du comte Clauzel les fit relâcher peu de jours après, et la mort de notre camarade resta impunie, comme toutes celles des nôtres qui étaient tombés jusqu'à présent sous les coups des assassins. Une pareille conduite était bien faite pour enhardir ces peuples sauvages chez lesquels le crime et la perfidie sont des vertus.

Si pour un Français assassiné on eût fait pen-

dre dix habitants des environs où s'était commis le crime, nous n'aurions pas à déplorer la fin malheureuse de tant de braves morts de cette manière. Le Dey d'Alger ne s'y prenait pas autrement, et personne n'osait bouger. Lorsqu'il était encore tout-puissant, un Turc fut trouvé mort sur le territoire d'une tribu : aussitôt il envoya un détachement dans cette tribu, qui prit soixante des principaux chefs de famille, les garrotta et les conduisit à Alger. Plusieurs cheks, qui les avaient suivis, vinrent trouver le Dey, et payèrent une forte somme d'argent pour leur rançon. A peine la somme eut-elle été payée que les soixante hommes furent pendus à la porte de Babazon.

Je ne prétends pas qu'il faille gouverner ces peuples comme le Dey le faisait ; mais certainement c'est une grande faute de traiter avec autant de douceur ceux qui, quelques mois auparavant, étaient courbés sous le poids d'un pareil despotisme : l'homme est une machine qu'on ne peut pas faire passer brusquement d'un état à un autre bien différent, sans qu'il en résulte de graves inconvénients.

Le 18 octobre, un bâtiment portant des envoyés du Bey de Tunis entra dans le port. Ces envoyés venaient pour traiter avec le général en chef de

la cession à la Régence de Tunis des provinces d'Oran et de Constantine.

Le départ pour la France d'une grande partie de l'armée étant décidé, plusieurs régiments avaient été désignés pour s'embarquer sur les premiers bâtiments qui arriveraient : le 20, le 3^e de ligne s'embarqua.

Décision de la Commission d'enquête.

La Commission d'enquête, nommée par le général Clauzel pour interroger l'armée et découvrir les spoliateurs du trésor de la Casbah, avait enfin terminé ses travaux; et quoiqu'elle eût mis dans ses recherches toute la rigueur possible, elle ne découvrit rien. C'est ce que l'ordre du jour suivant vint annoncer à l'armée le 21 octobre.

« Le général en chef éprouve une grande satisfaction en faisant part à l'armée du résultat de l'enquête faite à Alger sur le prétendu pillage du trésor de la Casbah.

« La déclaration expresse de la Commission est que rien n'a été détourné du trésor de la Casbah, et qu'il a tourné, au contraire, tout entier au profit du trésor de France.

« La Commission a reconnu qu'on avait pris à la Casbah quelques effets et quelques bijoux du Dey et des officiers de sa maison : c'est affligeant sans doute; mais il est consolant pour

le général en chef d'avoir acquis la certitude que des soldats, des sous-officiers, des officiers de troupe et d'état-major, ont remis au payeur des bijoux trouvés au milieu des hardes et des meubles en désordre.

« Il a été commis aussi des désordres dans des maisons particulières, par des hommes comme il s'en glisse toujours quelques-uns dans les armées; mais l'armée n'a aucun reproche à se faire: c'est une assurance que le général en chef aime à lui donner, qu'il aime aussi à donner à la France.

« Les hommes qui ont pu s'avilir par des désordres particuliers, on les livre aux remords qui les poursuivent et les poursuivront sans cesse, et à la crainte, non moins poignante, d'être, comme ils le seront successivement, reconnus, un peu plus tôt ou un peu plus tard, pour les auteurs d'actions coupables, qui avaient donné lieu de supposer que le trésor public avait été pillé par l'armée. »

Je n'ai pas besoin de dire à qui s'adresse le dernier alinéa de cet ordre, tout le monde le sait; ce n'est pas aux amis du général Clauzel.

L'armée, blessée par l'ordre qui institua la Commission d'enquête, reçut celui-ci avec beaucoup d'indifférence. Forte de sa conduite, elle méprisait depuis long-temps les bruits absurdes que des envieux avaient répandus avec profu-

sion pour ternir la gloire qu'elle venait d'acquérir; ce qui l'affligeait uniquement, c'est que ses ennemis fussent des Français.

TRIBUNAUX D'ALGER.

Pendant que la Commission d'enquête poursuivait ses travaux avec une grande activité, des législateurs s'occupaient d'un arrêté relatif aux tribunaux, pour remplacer celui du 9 septembre, tellement vicieux qu'il était devenu tout-à-fait inexécutable.

Cet arrêté fut affiché dans les rues d'Alger le 22 octobre. Il contient 16 articles, que je vais analyser (1).

L'article 1^{er} confère au Cadi maure le droit de juger toutes les causes entre les Mahométans, tant au civil qu'au criminel, souverainement et sans appel.

L'article 2 donne le même pouvoir, pour les Israélites, à un tribunal composé de trois Rabbin.

C'est une faute, dans un pays occupé par des Français, de faire dépendre la vie et la fortune des habitants d'hommes dont la partialité détermine souvent la sentence. Cette juridiction pouvait être bonne du temps du Dey, où le ya-

(1) Voyez cette pièce à la fin du volume.

tagan tranchait aussi promptement la tête du juge prévaricateur que celle du condamné ; mais, sous l'administration française, on n'aurait jamais dû la rétablir.

L'article 3 veut que toutes les causes entre Musulmans et Israélites soient portées devant le juge musulman, sauf appel au tribunaux français.

Ici on a donné un grand avantage aux Maures sur les Juifs. On a eu tort : il fallait les rapprocher autant que possible, et chercher à leur faire comprendre que tous les hommes sont égaux, soit en réunissant les deux tribunaux pour les cas de cette nature, ou mieux, renvoyer les parties devant les tribunaux français.

L'article 4 crée une cour de justice, et l'article 5 détermine ses attributions. Elle connaît les causes civiles et commerciales dans lesquelles un Français sera engagé, et elle peut juger en dernier ressort jusqu'à la somme de 12,000 fr., indépendamment de tous dommages et intérêts. Elle peut en outre appliquer les lois françaises ou celles du royaume d'Alger, suivant qu'elle le jugera convenable. Elle connaît des affaires criminelles entre Français ; mais les prévenus peuvent demander à être envoyés en France pour être jugés. Quant aux affaires criminelles entre Français et étrangers, elles sont instruites devant la cour, mais

il en est référé au général, pour qu'il en ordonne comme il le jugera convenable.

Les attributions de ce tribunal sont immenses. Cette faculté de prononcer sans appel jusqu'à la concurrence de 12,000 fr. est une monstruosité dont les annales de la jurisprudence n'offrent point d'exemple.

Voici comment ce tribunal était composé :

Président : M. Deval, consul de France.

Vice-président : M. Thierry, vice-consul.

Deux juges : M. Colombon, ancien contrôleur au théâtre de la Porte-Saint-Martin ; M. Vincent, interprète attaché à l'armée.

Deux juges suppléants : M. Jobert, négociant à Alger ; M. Granet.

Enfin, M. Martin, chancelier du consulat, greffier de la cour.

M. Deval est consul de France à Alger, ville française, c'est une superfétation ; en cette qualité il reçoit des actes comme le ferait un notaire, et si quelque discussion vient à s'élever au sujet de ses actes, c'est devant lui, président de la cour de justice, qu'elle est portée. Dans le même homme résident donc deux pouvoirs, qui doivent se contrôler mutuellement.

Mais ce n'est pas encore tout : ces juges, presque absolus, peuvent, d'après l'article 6, appliquer les lois françaises ou les coutumes algériennes,

suivant qu'ils le croiront convenable, c'est-à-dire, imposer une amende, des dommages-intérêts, ou faire administrer aux plaideurs malheureux quelque centaine de coups de bâton, même leur faire couper le poing, le nez ou les oreilles. Les négociants français, en venant en Afrique, ne se doutaient certainement pas qu'un des résultats de la destruction du pouvoir despotique, qui y régnait depuis si long-temps, fût de les exposer à être sous le poids des coutumes barbares de ce même pouvoir. On a de la peine à comprendre qu'une pareille décision ait pu être prise par un général français, un de ceux qui avaient combattu si courageusement à la tribune pour le triomphe des idées libérales, et qui, trois mois auparavant, avait aidé à renverser Charles X, qui ne s'était cependant point encore avisé de décréter que ses sujets recevraient des coups de bâton, quand il plairait à leurs juges de les condamner à en recevoir.

Certainement messieurs de la cour d'Alger sont trop sages, et surtout connaissent trop bien le caractère français, pour user jamais de la faculté qui leur fut donnée; mais ce n'en est pas moins une grande faute de l'avoir fait.

L'article 7 est sage : « Un Français accusé de crime peut exiger qu'on le conduise en France, devant ses juges naturels. » C'est un droit inhé-

rent à la qualité de citoyen français, toutes les fois qu'il se trouve dans un pays appartenant à la France.

Mais l'article suivant est loin de lui ressembler : « Les affaires criminelles entre Français et étrangers sont instruites devant la cour de justice, et il en sera référé au général, qui en statuera ce qu'il appartiendra. »

L'article 9 institue un tribunal de police correctionnelle, composé d'un président commissaire-général de police, et de deux assesseurs français, et lui donne les attributions de nos juges de paix et de nos tribunaux de police.

L'organisation de ce tribunal est encore entachée du même vice que celle de la cour de justice : son président est en même temps commissaire-général de police, magistrat qui prend des arrêtés sur lesquels il se trouve tous les jours appelé à prononcer.

Sa composition est vraiment une chose curieuse.

Le président, M. Roland de Bussy, est un honnête homme, mais c'est tout. Des deux Assesseurs, l'un a été douanier sous M. de Bourmont, et l'autre est un jeune négociant de 25 ans, qui après avoir mal fait ses affaires à Paris, vint en Afrique pour juger celles des autres. Malgré cela c'est le seul homme capable des trois; aussi ses

collègues reconnaissant sa supériorité, ont heureusement suivi ses avis dans presque toutes les affaires, d'où il résulte que le tribunal n'est réellement composé que d'un seul homme.

Ce tribunal avait un greffier, et ce greffier était le propre fils du président; ce qui est prohibé par les lois françaises.

Tels sont les tribunaux qui ont rendu la justice à Alger, pendant tout le temps que le général Clauzel y est resté. Et, chose étonnante, on n'eut pas beaucoup à se plaindre de leurs arrêts.

Quand le général Berthezène vint prendre le commandement du corps d'occupation, il s'informa de quelle manière la justice était rendue. Et M. Parcille^{collier} eut le courage de lui présenter un mémoire dans lequel se trouvait très-bien critiquée la jurisprudence alors existante, et où il posait aussi les bases d'une nouvelle organisation des tribunaux.

Les négociants de toutes les puissances qui venaient à Alger apporter à l'armée les marchandises dont elle avait besoin, se trouvèrent aussi fortement contrariés par l'administration qui leur suscita des entraves sans nombre, et fit si bien, qu'après un certain temps, le commerce tomba entre les mains d'hommes sans moyens, et dont le seul but était de gagner de l'argent le plus vite possible.

Laissons maintenant l'administration pour revenir à l'armée, à laquelle ces pages sont particulièrement consacrées.

Tous les jours des officiers venus avec le maréchal rentraient en France par ordre ou par congé; le 22 octobre les généraux Berthezène et Lahitte s'embarquèrent ensemble, l'un pour revenir bientôt avec le commandant-supérieur, bien que son âge et ses longues campagnes, et surtout les fatigues de la dernière, eussent dû lui faire désirer le repos au sein de sa famille; l'autre plein d'activité, de jeunesse et de mérite, pour aller attendre en disponibilité que la patrie eût besoin de son bras.

Malgré les ordres les plus sévères, nos soldats continuaient à dévaster la campagne. Dans nos opérations topographiques, le 29 octobre, nous vîmes harassés de fatigues et mourants de soif, au milieu d'une épaisse touffe d'arbres qui cachait une maison ruinée. Un Maure d'une figure noble, et dont le costume annonçait l'aisance, était assis, les jambes croisées, sur un pan de mur tombé au milieu du jardin. A notre arrivée, il nous salua de la main, et nous demanda le sujet qui nous amenait. « Nous cherchons de l'eau, » lui répondit l'un de nous. Aussitôt il se leva et prenant une cruche à demi brisée, il disparut au milieu des haies de raquettes, et revint bien-

tôt avec son vase rempli d'une eau fraîche et limpide qu'il nous présenta en disant : « Buvez, « buvez, elle est excellente. » Après nous être amplement désaltérés, nous nous assîmes à côté du musulman, et lui demandâmes ce qu'il faisait là : « Je pleure sur les ruines de ma maison, dit-il; naguère c'était un séjour délicieux, aujourd'hui elle ne présente plus que ruines et dévastation. Ces débris de murailles couvrent des jets d'eau et des bassins en marbre dans lesquels se délectaient des poissons dorés; cette treille renversée au milieu de la cour, et couverte des tronçons des colonnes qui la supportaient, protégeait de son ombrage ma femme et mes enfants contre les ardeurs du soleil, et leur fournissait d'excellents raisins. Les portes, les fenêtres et les planchers ont été arrachés, et tout cela est l'ouvrage de vos soldats, non pas pendant la guerre, mais depuis la paix, après une capitulation dans laquelle vous nous avez promis de respecter nos propriétés. Je sais bien que dans les combats, les besoins et la fureur des soldats causent beaucoup de mal, mais après la victoire, toutes ces calamités devraient cesser; le malheur des vaincus mérite la pitié des vainqueurs. Les Arabes sont passés ici, ajouta-t-il en montrant du doigt les allées de son jardin, ce sont des pillards, et cependant ils ne m'ont point fait de mal. Dieu a voulu que je fusse ruiné par les Français.

« La terreur que nous inspiraient vos troupes, m'obligea à me retirer dans la ville avec mes enfants. Je laissai alors un vieux nègre d'une fidélité à toute épreuve pour garder ma maison; il avait une bourrique avec laquelle il m'amenait tous les jours des légumes et des fruits. Pour plus de sûreté, j'allai trouver votre général, et je lui demandai une sauve-garde qu'il me donna de la meilleure grâce du monde; aussitôt je courus la clouer sur la porte de ma cour, et je retournai chez moi parfaitement tranquille.

« Mais deux jours après, des soldats sont venus, la porte de ma campagne a été enfoncée malgré l'ordre du général qui était cloué dessus; mon esclave voulant résister, tomba percé de plusieurs coups de baïonnettes, et il est maintenant très-malade à l'hôpital de Baba-el-ouad. Ma pauvre bourrique fut prise, elle me coûtait dix *piastres* d'Espagne, les soldats l'ont vendue pour un *zoudj-boudjou* (1). Les méchants! s'ils me l'avaient amenée, je leur en aurais donné douze.

« Vous aviez de grandes raisons pour nous faire la guerre : l'insulte faite à votre consul, et plus tard à votre parlementaire, était contre la volonté de Dieu et contre le droit des gens. Tous les braves musulmans les ont désapprouvés

(1) 3 fr. 72 c.

et ont appelé la colère du ciel sur le Pacha. Nous avons frémi d'horreur en apprenant le massacre d'une partie des équipages des deux bricks naufragés; et nous pensions bien que Dieu punirait ce forfait. Toutes ces raisons sont cause que la plupart des Maures ont refusé de combattre contre vous, et ceux qui étaient à l'armée se sont conduits avec mollesse, vous avez pu en juger. Ne confondez pas les Maures avec les Bédouins : ceux-là sont honnêtes et braves; ceux-ci sont de vils êtres à qui on fait tout faire pour de l'argent.» Alors traçant un cercle sur la terre avec son pied, « Si cette place était couverte de feu, continua-t-il, pour de l'argent vous y feriez entrer les Bédouins; mais laissons là ces misérables qui méritent le mépris de toutes les nations.»

« Maintenant je suis malheureux; j'ai tout perdu à l'arrivée des Français! J'étais maître cordier à la marine, j'élevais tranquillement ma famille, et je faisais encore quelques économies : c'est avec mes économies que cette campagne a été construite. Ce jardin me fournissait une grande partie de mon nécessaire. Vous arrivez, je perds mon état; mais je me console en pensant qu'il me reste une campagne dans laquelle je peux aller vivre tranquillement sous la protection qui nous est assurée. Hélas! le ciel vou-

lait tout me ravir ! Jetez les yeux sur ces ruines et voyez à quelle extrémité je me trouve réduit. Que vont devenir ma femme et mes quatre pauvres petits enfants ? ces bras sont maintenant trop vieux pour que leur travail puisse les nourrir, et encore où travailler ? Nombre de mes compatriotes sont dans le même cas que moi : en vous dépeignant ma misère je vous ai fait le tableau de la leur ; et comment voulez-vous après cela que nous vous aimions ? Mais, patience, patience... le ciel est juste. » — « Oui, lui répondis-je, le ciel est juste : vos maux cesseront bientôt : Alger, délivré de la tyrannie des Turcs, va prospérer sous l'administration française. » — « Quant aux Turcs, reprit-il avec vivacité, laissons-les ; c'étaient de braves gens... Vous qui cherchez à me consoler, vous ne sentez point le mal que j'éprouve. » Aussitôt il ôta ses babouches (1), et posant ses pieds nus sur la terre, « Venez à côté de moi, me dit-il : nous sommes tous les deux sur un brasier ardent, je suis pieds nus et je me brûle ; vous, qui avez des bottes, vous ne sentez rien. Ah ! ma maison, ma pauvre maison ! »

Les paroles animées de ce Maure, et les gestes expressifs dont il les accompagnait, jointes à la

(1) Ses souliers.

justice de sa cause et au malheur dans lequel il était plongé, firent une vive impression sur nous et nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment de pitié.

Nous saluâmes ce malheureux, et le laissâmes plongé dans ses tristes idées. Nous étions déjà fort loin de lui, lorsque nous le vîmes accourir en nous appelant de toutes ses forces : c'était pour nous remettre une paire de lunettes, que nous avons oubliée sur le pan de mur qui nous servait de siège.

J'ai rapporté presque mot pour mot cette conversation, afin de donner une idée des sentiments d'un peuple que nous croyons tout-à-fait barbare, et parce qu'elle est la peinture fidèle de la position à laquelle se trouvent réduits un grand nombre d'Algériens par suite des dégâts commis par nos troupes.

Si quelque chose pouvait autoriser ces dégâts, c'était la conduite de ces mêmes Algériens à notre égard. Dans l'intérieur de la ville ils nous fuyaient autant que possible, et si quelqu'un de nos soldats s'écartait dans la campagne, il était presque toujours massacré. Le 31 octobre, un soldat du 37^e suivait, en causant tranquillement avec un Maure, le chemin qui va de la pointe Pescade à Alger. Tout à coup il vit son compagnon de voyage porter vivement la main à

sa ceinture, et en tirer un poignard qu'il lève pour le frapper. Le soldat, conservant son sang-froid, saisit le bras de l'assassin, le désarma, et, en le menaçant de le tuer s'il fait le moindre mouvement, le mena à sa compagnie, qui le conduisit ensuite dans les prisons d'Alger. Tous ces meurtres irritaient tellement le soldat, qu'il se vengeait sur les propriétés; il eût mieux fait de se venger sur les hommes, et surtout lorsqu'il les prenait les armes à la main. Les Français coupent les arbres, démolissent les murs, mais sont avares du sang de leurs ennemis.

Le nombre et la gravité des maladies avaient beaucoup diminué : dans le courant d'octobre, 26 officiers et 1,335 soldats entrèrent aux hôpitaux, ce qui n'est que la moitié de ce qui y était entré en septembre; néanmoins la mortalité fut plus grande, car 2 officiers et 131 soldats moururent, et dans le mois de septembre, sur 2,800 malades, il n'était mort que 3 officiers et 126 soldats.

Bal du général Clauzel.

Quoique le général en chef touchât un traitement de douze mille francs par mois, indépendamment de ses rations et du superbe logement que la ville lui avait meublé à ses frais, il vivait chichement : depuis son arrivée, il n'a-

vait donné qu'un seul dîner aux chefs des corps, et les jours ordinaires sa table était pourvue presque entièrement avec les vivres de la distribution.

Je ne sais trop s'il voulut rompre la vie monotone que les officiers menaient à Alger, ou s'il eut l'intention de contempler à son aise toutes les beautés de sa capitale, mais le 31 octobre il donna un bal auquel furent invités beaucoup d'officiers et toutes les dames du bon ton qui se trouvaient alors dans la ville. Des Juives de distinction s'y présentèrent avec leurs robes toutes chamarrées d'or, leurs bonnets dont le sommet touchait les lustres de la salle, leur queue d'or qui traînait par terre; les jambes nues mais bien lavées, et leurs orteils cachés dans de petites sandales de velours, garnies de paillettes et de pierreries, qu'elles étaient obligées de traîner en marchant pour ne pas les perdre. Les femmes et les filles des consuls étrangers y brillèrent de tout leur éclat, dansèrent beaucoup et furent très-aimables. Les Juives éblouies de tout ce qu'elles voyaient, se blottirent dans un coin, ouvrirent de grands yeux et ne bougèrent pas de toute la soirée. Les observateurs et les malheureux à l'écarté formaient un demi-cercle devant les beautés israélites, dont ils admiraient les graces et la bizarrerie de leur costume. En définitive, on s'a-

musa beaucoup, et chacun se retira dans l'espoir que ces fêtes se renouvelleraient souvent; mais sans penser que des fêtes coûtent de l'argent, et que des projets plus importants, qui occupaient depuis long-temps le général, allaient être mis à exécution.

Les envoyés du Bey de Tunis ayant fini leur quarantaine étaient débarqués. Depuis leur arrivée, le général en chef, soit par lui-même, soit par ses aides-de-camp, avait de nombreuses conférences avec eux. Ils furent traités avec tous les égards dus à leur rang. Les officiers d'ordonnance du général furent chargés de les conduire dans tous les environs de la ville et de leur faire voir tout ce qui pouvait les intéresser. Pour leur donner une idée des manœuvres de l'armée, le général ordonna une petite guerre exprès pour eux, mais il n'y parut pas.

Les troupes furent commandées par le général Achard, et les ambassadeurs furent accompagnés par les aides-de-camp de M. Clauzel et plusieurs officiers d'état-major. Les Tunisiens parurent surpris et charmés de tout ce qu'ils virent, et après avoir témoigné leur grande satisfaction au général en chef, ils lui demandèrent d'envoyer chez eux quelques officiers pour organiser leurs troupes à l'européenne.

Une commission de grande voirie, chargée

des constructions et de la salubrité de la ville, tenait de fréquentes séances qui avaient pour résultat la démolition de plusieurs maisons, soit pour faire des places dont nous avons le plus grand besoin, soit pour élargir des rues dans lesquelles on ne pouvait pas passer deux de front. Mais quant à la propreté de la ville et des environs, elle n'en fut point du tout améliorée : les animaux morts et les débris de boucheries étaient épars sur tous les chemins et les bords de la mer; les immondices encombraient toujours les entrées de la ville; les rues où se trouvaient des casernes étaient tellement remplies d'ordures, qu'on pouvait à peine y passer.

Les rues d'Alger n'avaient point de noms écrits et les maisons n'étaient point numérotées; en sorte qu'il devenait presque impossible de donner son adresse ou de prendre celle de quelqu'un sans faire un croquis de toute la partie de la ville à parcourir pour aller d'une maison à l'autre. Ce grave inconvénient ayant été senti par la commission, elle décida que les noms des rues seraient écrits sur chacune en français, et que toutes les maisons seraient numérotées. M. Filhon, chef d'escadron du corps royal des ingénieurs géographes et M. Sol, capitaine d'état-major, furent chargés de ce travail important : les réputations modernes

furent mises à contribution ; les pages de l'histoire furent consultées, et les Siphax, les Jugurtha, les Didon se dessinèrent en noir sur les murs blancs d'Alger. Le nom du maréchal de Bourmont fut exclu : deux officiers qui avaient servi sous ses ordres craignirent de déplaire à son successeur en donnant à une rue le nom de ce général ; mais cette proscription ne s'étendit pas sur toute sa famille : son fils, mort glorieusement sur le champ de bataille, reçut les honneurs de l'apothéose, et une petite rue fut nommée *rue Amédée de Bourmont*.

Jean-Jacques fit jadis tous ses efforts pour empêcher l'établissement d'un théâtre dans sa patrie, parce qu'il croyait ce genre d'amusement contraire aux bonnes mœurs. La commission de grande voirie, qui avait cependant des mœurs, ne pensa pas comme le philosophe de Genève : elle crut, au contraire, qu'un théâtre était de première nécessité dans un pays où un grand nombre de militaires, ne sachant que faire de leurs soirées, les passaient au café, dans leur lit ou ailleurs. Peut-être, dit-elle aussi, les Algériens, attirés par la nouveauté de la chose, charmés par la musique, les décorations et les grâces des actrices, viendront en foule, et d'après la devise *Castigat ridendo mores*, il n'y a pas de doute que la civilisation n'y gagne beaucoup.

Après avoir mûrement examiné la question, il fut décidé à l'unanimité, le 12 novembre, qu'un théâtre serait établi à Alger. On arrêta que la direction de ce théâtre serait donnée à l'entreprise, et qu'il y serait joué des ballets et des opéras italiens.

Le bon La Fontaine a dit très-sagement :

Ne faut-il que délibérer ?

La cour en conseillers foisonne ;

Est-il besoin d'exécuter,

L'on ne rencontre plus personne.

Nous n'eûmes pas le plaisir d'entendre en Afrique les chanteuses italiennes, ni d'y voir les nymphes de Terpsichore ; de plus grands projets occupèrent bientôt notre gouverneur, et la salle de spectacle ne fut pas construite.

EXPÉDITION DE MÉDEIAH.

Depuis le commencement de novembre, on faisait les préparatifs d'une expédition contre le Bey de Titerie, qui continuait toujours ses bravades, et dont les coureurs se montraient de temps en temps dans la plaine.

Long-temps avant que l'armée ne se mît en marche, le plan de campagne était connu de tout le monde, et les Algériens en donnèrent avis au Bey de Titerie, qui prit aussitôt toutes

les dispositions pour se défendre vigoureusement, et appela toutes les tribus des montagnes et de la plaine à son secours. Cette faute n'avait pas seulement pour cause notre indiscretion naturelle : comme le pays que nous allions parcourir nous était tout-à-fait inconnu, on avait été obligé d'interroger un grand nombre de Maures et d'Arabes pour avoir des renseignements, et ceux-ci avaient bien pu avertir l'ennemi de ce qui se préparait. Une chose digne de remarque, c'est qu'il n'y eut pas trois individus dont les récits s'accordassent : les uns prétendaient qu'on avait à traverser un pays magnifique, entouré de grandes montagnes dans lesquelles il ne se trouvait qu'un seul passage difficile, mais qu'on pouvait cependant franchir même avec de l'artillerie. Les autres, au contraire, disaient que le pays était affreux, aride, et qu'on ne pouvait y pénétrer qu'avec des mulets par un sentier extrêmement difficile, dans lequel deux hommes auraient de la peine à marcher de front.

Un consul européen, qui prétendait avoir d'excellentes données sur la contrée, assurait que nous éprouverions quelques difficultés pour franchir la chaîne du petit Atlas, mais qu'au-delà nous trouverions le plus beau pays du monde : des villages charmants entourés de bosquets d'orangers, de dattiers et d'oliviers, au milieu desquels serpentaient de nombreux ruisseaux.

La diversité des versions prouvait jusqu'à l'évidence, que cette partie de la régence était très-peu connue, et qu'il fallait prendre de grandes précautions pour y pénétrer : la campagne d'Alger nous avait appris qu'on ne peut retirer aucune ressource du pays.

Comme il était tombé un peu de pluie le 10 et le 11 novembre, le 14 un bataillon du 20^e fut envoyé sur la route de Bleida pour reconnaître l'état des chemins. Ce bataillon s'avança jusqu'à cinq lieues d'Alger, et ayant trouvé les chemins très-praticables, il vint l'annoncer au général en chef, et le départ de l'armée fut aussitôt fixé.

Par un arrêté du 15 novembre, M. Clauzel déclara le Bey de Titerie déchu, et nomma pour le remplacer *Mustapha-Ben-Hadjy-Omar*, habitant d'Alger connu pour ses bonnes qualités et son attachement aux Français.

Un ordre du jour fit connaître la composition et la force du corps d'armée auquel notre général confiait l'exécution de ses décrets. Voici l'extrait de cet ordre :

Le général en chef et ses aides-de-camp, le chef d'état-major général avec tous ses officiers, le commandant de la brigade topographique et tous ses ingénieurs, les états-majors du génie et de l'artillerie.

Le général Boyer, commandant les troupes, avait sous ses ordres les maréchaux-de-camp Achard, Monck-Duzer et Hurel, commandant chacun une brigade composée de deux régiments, qui avaient été formés en prenant tous les premiers bataillons des régiments qui étaient encore en Afrique et les réunissant deux à deux. Chacune de ces brigades était forte de deux mille à deux mille quatre cents hommes, ce qui porte à sept mille hommes environ la force de l'infanterie.

La moitié du bataillon de Zouaves sous les ordres du commandant Momet; *Momet*

Un détachement des troupes du génie, une batterie montée et la batterie des obusiers de montagne, commandée par le capitaine Lelièvre.

Des détachements du train d'artillerie et du génie et du train des équipages militaires. Enfin les hôpitaux militaires et les employés des différentes administrations.

Les troupes eurent ordre de faire compléter le nombre de leurs cartouches à cinquante par homme, et on distribua quatre jours de vivres à toute l'armée.

L'ordre de marche pour le premier jour mérite d'être connu; je le rapporte textuellement :

« Les troupes de la division de M. le général

Achard partiront de leurs cantonnements le 17 à l'aurore, elles se rendront directement à la ferme du Bey d'Oran où elles feront halte et attendront l'arrière-garde du corps d'armée.

« Les bataillons de la 3^e division, cantonnés plus en avant, suivront la route d'Alger à Bleida, partiront un peu avant l'aurore et se rendront à l'entrée de la plaine de la Metidjah à la hauteur de la Ferme modèle, sans entrer dans la plaine. Une demi-heure avant l'aurore le régiment de chasseurs à cheval partira de ses cantonnements pour suivre la route d'Alger à Bleida; arrivé à la plaine de la Metidjah, il passera le pont, prendra position en avant dans la plaine, en s'éclairant et se gardant militairement, et poussant des reconnaissances dans trois directions : sur son front et ses flancs.

« Le bataillon qui aura pris position à la hauteur de la ferme modèle suivra le mouvement de la cavalerie aussitôt qu'elle aura traversé sa ligne et la soutiendra. Ces deux troupes réunies attendront l'arrivée du reste du corps d'armée en dégageant les routes, et laissant une distance convenable pour que les troupes qui arrivent puissent prendre leur rang de bataille.

« Le bataillon laissera une garde au pont et la cavalerie un piquet. Lorsque la colonne se mettra en marche de sa grande halte, le piquet de

chasseurs reprendra son poste et le piquet d'infanterie marchera avec l'arrière-garde jusqu'à ce qu'il trouve un endroit favorable pour rejoindre son régiment. Aussitôt que l'artillerie aura effectué le passage du pont, elle enverra deux pièces attelées, conformément à l'instruction sur l'ordre de marche.

« L'artillerie et les bagages attelés seront placés hors la porte de Babazon mardi 16 au soir, deux heures avant la nuit. Les corps les feront garder par les escortes qui devront les flanquer dans leur marche. Le chef d'état-major de la division d'expédition fera désigner l'emplacement de cette réunion. Le vauquemestre général et les vauquemestres des corps veilleront au placement des bagages la veille et à leur départ en bon ordre le matin du 17. Les bagages à bât ne seront rendus à l'emplacement des bagages à cheval qu'une heure avant le jour.

« M. le lieutenant-général Boyer commandant les troupes expéditionnaires fixera l'heure du départ des troupes, des bagages, de l'artillerie et du génie, de manière que les troupes qui doivent passer par le même chemin ne se gênent pas respectivement dans leur marche. Les troupes du génie marcheront jusqu'auprès de la grande halte dans la plaine de la Metidjah, à la place que leur assignera M. le général Boyer ;

elles seront rendues pour cet effet une heure avant le jour à la tête des bagages et de l'artillerie dans la plaine de Babazon.

« Dès l'arrivée au lieu de la première grande halte, une compagnie de sapeurs marchera à la queue de l'avant-garde, l'autre à la tête de la 2^e brigade; cet ordre de marche sera suivi jusqu'à contre-ordre.

« La gendarmerie à sa place marquée par les réglemens à la queue de la colonne pour ramasser les traînants, sur les flancs des bagages pour les maintenir dans la direction, dans l'intérieur pour prêter main-forte aux vagemestres.

« Le général en chef sera de sa personne à la plaine de la Metidjah à la grande halte. La cavalerie laissera quinze hommes au pied de la montée de la côte d'Alger, route de Bleida, qui lui serviront d'escorte avec les quatre qu'il a déjà; il en sera ajouté deux pour le chef d'état-major général. Les deux chasseurs qui sont habituellement destinés à l'état-major général resteront à Alger, pour les correspondances avec les divisions.

« Après la grande halte, et après avoir joint la ferme du Bey d'Oran, les brigades de la première division, et tout le corps d'armée, marcheront dans l'ordre prescrit par l'instruction.

« Le bataillon du 21^e ne partira d'Alger qu'une heure après les bagages, et quand toutes les

troupes seront parties. Il suivra la même route, et rejoindra le corps d'armée à la grande halte, où il recevra de nouveaux ordres.

« Le projet de campement n'étant que pour dix bataillons, il sera pourvu sur la place à l'établissement des trois autres bataillons français et du bataillon de Zouaves.

« Le bataillon du 23^e prendra les ordres du général Monck-Duzer pour l'heure et l'ordre de sa marche.

« Par ordre du général en chef,
« le chef d'état-major général,

« Baron DELORT. »

Un projet de campement en carré pour dix bataillons ayant les bagages, les parcs et cavalerie au milieu d'eux, fut imprimé et distribué à l'armée.

On imprima et distribua également l'ordre de marche du corps d'armée d'expédition supposé déjà campé; cette pièce est remarquable, la voici :

« Vingt minutes après la diane, qui sera battue vingt minutes avant le point du jour, il sera tiré un coup de canon par les soins du commandant de l'artillerie, et immédiatement après on se préparera à abattre les tentes; au second signal de deux coups de canon, tirés successive-

ment, par ordre du commandant de l'artillerie, de cinq minutes en cinq minutes, les tentes seront abattues et chargées ainsi que tous les bagages de l'armée : les voitures seront attelées.

« Une heure après les deux coups de canon, l'armée se mettra en mouvement dans la direction qui lui aura été assignée la veille, ou qui lui sera au moment du départ; précédée d'un escadron de cavalerie, si c'est en plaine, d'un bataillon d'infanterie, désigné la veille, à tour de rôle, et de 25 hommes à cheval, aussitôt que l'armée devra s'engager dans les montagnes ou dans un pays coupé; ce qui sera déterminé la veille par une reconnaissance ou à la halte par l'aspect du pays.

« Suivra ensuite la troupe du côté du carré faisant face à la direction que la troupe aura à prendre, en commençant par le bataillon de droite de ce côté du carré, et successivement par les troupes des trois autres côtés, en suivant d'abord le côté perpendiculaire à la gauche du côté de direction, ensuite le côté parallèle et enfin le côté perpendiculaire à la droite du côté de direction.

« Un escadron marchera à la suite du côté de direction et éclairera la première moitié de la colonne; un troisième escadron sera à l'arrière-garde et éclairera la deuxième moitié.

« Les bagages et les voitures de chaque côté du carré marcheront immédiatement après leur carré, et seront couverts sur leurs flancs par un détachement de chaque côté du carré; les bagages du quartier-général suivront les bagages du côté de direction.

« Les bagages du quatrième carré, de l'artillerie, du génie, de l'administration, de la cavalerie, marcheront entre le côté du carré parallèle au côté de direction, et le côté perpendiculaire à la droite du côté de carré de direction; l'artillerie, le génie, la cavalerie et l'administration flanqueront leurs bagages par des détachements en rapport avec eux.

« La gendarmerie marchera sur les flancs des bagages, un détachement de cette arme fera l'arrière-garde.

« L'état-major de la division marchera et campera avec le quartier-général.

« L'artillerie, la cavalerie, les troupes du génie et l'administration enverront prendre tous les soirs à l'état-major général l'ordre qui leur assignera la place du lendemain; cet ordre sera communiqué à tous les côtés du carré, en même temps qu'ils viendront connaître quel est le côté de carré de direction.

« Les haltes seront faites toutes en même temps; le mouvement ou le repos de la tête in-

diquera aux troupes qui suivront les moments de halte ou de marche. Pour la grande halte, qui coupe par un repos la marche du jour, la tête, sur l'ordre qui lui en sera donné, fera trois roulements successifs, qui seront répétés par chaque côté du carré en marche; on finira la grande halte par un roulement et la batterie du pas de route.

« On fera la grande halte toujours en colonne, de manière à pouvoir se former en carré par bataillon ou par côté de carré; les bagages seront et seront couverts par les flanqueurs qui leur auront été assignés par les côtés du carré.

« Au moment d'arriver sur le terrain destiné au campement, des officiers d'état-major du grand quartier-général, du quartier-général de division, s'y porteront au galop, et iront déterminer les quatre points qui devront former les quatre coins du carré. Cela fait, chaque côté du carré prendra successivement la direction de son côté du carré pour s'y établir, conformément à la figure de campement et à l'instruction qui y est jointe et que chaque corps a reçue. On y voit la place des troupes de toutes armes, du matériel de l'artillerie et du génie, de la cavalerie, des cantiniers; les gendarmes, qui n'ont point de place assignée, prendront un des angles du carré

qui leur sera désigné tous les jours, si on ne trouve, après le premier campement, un point plus central à leur assigner.

« Pendant le temps qu'une partie de la troupe sera occupée à dresser les tentes, les grand-gardes et piquets commandés à l'avance iront prendre les positions que leur assignent les réglemens; ils seront suivis de travailleurs commandés dans chaque côté du carré : les travailleurs seront dans le rapport de deux pioches pour une pelle. En même temps d'autres travailleurs seront dirigés sur les angles du grand carré, où ils trouveront des officiers qui leur indiqueront l'espace d'ouvrage à faire, et le leur dirigeront le tracé.

« Les officiers de l'état-major de la division feront faire le tracé des ouvrages qui couvriront le front; ceux de l'état-major général feront faire le tracé des ouvrages des quatre angles.

« Le mot d'ordre sera donné tous les jours à l'arrivée au camp, par le lieutenant-général commandant en chef, aux officiers de toutes armes envoyés pour cet effet.

« Les patrouilles, les rondes extérieures, seront faites par les ordres du lieutenant-général commandant les troupes. Le grand-prévôt, qui sera aussi commandant du quartier-général, fera faire les rondes intérieures de police, et en rendra compte à l'état-major général; il cherchera,

à portée de son quartier, un endroit où il pourra dresser une tente-prison pour ceux qui auraient été saisis en contravention, et qui n'auraient pu être renvoyés à une des gardes du camp.

« En plaine, deux pièces de canon attelées marcheront avec l'avant-garde qui les couvrira; deux pièces marcheront à la queue, couvertes par un bataillon d'infanterie. Les deux autres pièces et les batteries de montagne marcheront immédiatement après le côté de direction et avant les bagages.

« Dans les pays montagneux, les quatre pièces de montagne marcheront, deux à l'avant-garde et deux après le second carré.

« Le général en chef, sur le compte qui lui sera rendu, pourvoira, selon les circonstances, aux cas qui n'ont pu être prévus dans cette instruction.

« Par ordre du général en chef,

« Le lieutenant-général chef d'état-major
général,

M. J. R. DELORT.

Je donne ces détails pour montrer que toutes les précautions avaient été parfaitement prises avant de se mettre en route.

Le général Loverdo, qui était resté dans l'inaction la plus absolue depuis l'arrivée du comte

Clauzel, ne fut point appelé à faire partie de l'expédition contre le Bey de Titerie ; mais on lui donna le commandement de toutes les troupes qui devaient rester à Alger et dans les environs, avec des instructions relatives au cas où l'armée aurait besoin d'être secourue.

Toutes les dispositions étant faites, l'ordre du départ fut donné le 16 novembre dans la journée ; et le 17 l'*aurore*, en ouvrant les portes de l'orient, fut très-étonnée de voir nos bataillons marcher tranquillement vers la plaine de la Metidjah.

On s'avança en bon ordre jusqu'à la grande halte, près la ferme du bey d'Oran, sans rencontrer que quelques cavaliers arabes qui se sauvèrent à toute bride après avoir tiré une vingtaine de coups de fusil, dont personne ne fut atteint. La brigade Achard, partie des environs du château de l'Empereur, avait traversé les montagnes à cette hauteur, et arriva à la grande halte en même temps que le reste de l'armée.

On était arrêté depuis quelque temps, et le général en chef n'avait point encore paru. Tout à coup on vit venir un groupe de cavaliers précédé par un léger nuage de poussière ; devant ce groupe marchait un guerrier monté sur un superbe cheval ; un grand chapeau à plumes blanches couvrait sa tête, son habit ouvert

laissait voir un gilet blanc et une chemise bien plissée; un manteau bleu, jeté négligemment sur ses épaules, flottait au gré du zéphyr, dont le souffle, en l'agitant, faisait voir la doublure couleur d'azur. C'était le général en chef avec tout son état-major, qui, n'étant parti de son hôtel qu'après déjeuner, venait au galop rejoindre l'armée.

Le général était accompagné de l'Aga, suivi d'une escorte et de nombreux serviteurs, plus du nouveau bey de Titérie, dont la cour n'était point encore formée. Parmi tous ces Musulmans on distinguait un jeune homme de trente ans, d'une jolie figure, et dont le regard vif et la physionomie ouverte annonçaient du courage. Les harnais de son cheval étaient tout couverts d'or et d'argent, et ses habits richement brodés; un yatagan doré et deux belles paires de pistolets composaient son armure. Il se tenait constamment auprès du général, dont il paraissait être l'écuyer cavalcadour. C'était un nommé Youssouf, jouissant naguère de beaucoup de crédit auprès du bey de Tunis, mais qui avait été obligé de se sauver à Alger pour avoir séduit une des filles de son maître. Le général Clauzel lui ayant reconnu du courage et de l'intelligence, et surtout beaucoup d'extérieur dans sa personne et dans ses habits, se l'était attaché et en avait fait son mamelouck.

Peu après l'arrivée du général en chef, les tambours firent le roulement et l'armée continua sa marche. On vint, à la tombée de la nuit, camper au milieu de la plaine à Boufarick, emplacement sur lequel les Arabes tiennent des foires deux fois par semaine, et qui n'est qu'à trois lieues de Bleida. Le camp fut formé en carré d'après l'ordre prescrit d'avance, mais les troupes n'avaient point de tentes : on eut déjà assez de peine d'amener les vivres et les munitions nécessaires pour l'armée.

Dans la soirée on apprit par des Arabes que les Kbaïl étaient allés à Bleida, et qu'ils avaient forcé tous les habitants, juifs et Musulmans, à quitter la ville, et à emporter avec eux tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Le silence de la nuit ne fut interrompu que par les cris d'un grand nombre de chacals, qui vinrent rôder autour du camp ; mais nos soldats ayant appris à connaître ces animaux pendant la campagne d'Alger, il n'y eut point de fausse alerte. Le lendemain 18, la diane fut battue de très-bonne heure ; mais la pluie, qui tombait en assez grande abondance, retarda le départ, et ce ne fut qu'à midi que l'armée put se mettre en marche. La cavalerie, passée sous les ordres du général Achard, formait l'avant-garde, et l'armée, marchant toujours dans le même ordre, continua sa

route sur Bleida sans trouver de résistance. Quelques troupeaux répandus dans la plaine paissaient tranquillement, et de distance en distance nous rencontrions des groupes d'Arabes qui venaient nous regarder passer, et nous vendre de la volaille, des œufs et du beurre. Ceci inspira de la confiance à l'armée et fit croire qu'on entrerait à Bleida en amis.

Déjà nous apercevions les minarets de cette ville, qui s'élèvent majestueusement par-dessus une forêt d'orangers, et pas un seul ennemi ne s'était encore présenté; les derniers contre-forts de l'Atlas qui viennent toucher les murs, nous paraissaient cependant occupés, et les haies, les broussailles et les vergers qui couvrent le pays faisaient craindre que l'ennemi ne s'y fût embusqué. L'incertitude ne fut pas longue : en arrivant sur le bord d'un large ravin qui descend de l'Atlas, nous aperçûmes deux groupes de cavaliers arabes, composés de deux cents hommes environ, dont le premier occupait la route de l'autre côté du ravin, et le second était sur notre gauche dans les broussailles. Tout-à-fait à droite, et près d'un grand mur blanc (l'enceinte de la nouvelle Bleida), se montrait un assez grand nombre d'hommes armés, à pied et à cheval. Il était deux heures.

La brigade Achard, qui formait l'avant-garde

avec la cavalerie, se mit en bataille le long du ravin; la batterie montée qui suivait vint se placer à sa gauche, et des chasseurs à cheval furent disposés en tirailleurs sur les flancs, pour éclairer la colonne et maintenir ceux de l'ennemi qui s'avançaient avec audace.

Le général en chef s'étant porté en avant, envoya son mamelouck près des Arabes, pour leur demander ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils consentiraient à se retirer et à ne point inquiéter la marche de l'armée, pourvu qu'on leur donnât l'assurance qu'on ne s'approcherait point de la ville. Le général ayant rejeté ces propositions, ils cherchèrent à l'attirer plus avant en prétextant le désir de faire un accommodement avec lui. Les soldats, qui voyaient l'ennemi devant eux, brûlaient du désir de combattre, et disaient tout haut qu'il fallait parlementer à coups de fusil. Enfin le général, fatigué des propositions ridicules des Bédouins, envoya Yousouf leur dire de se retirer au-delà de la ville, et qu'il allait continuer sa marche.

Le parlementaire était à peine de retour lorsque les Arabes firent feu sur les postes avancés, et la fusillade s'engagea aussitôt sur le front et sur la gauche. Comme les autres troupes n'étaient point encore arrivées, le général Achard garda sa position, et quelques obus jetés sur le grou-

pe qui était devant nous l'eurent bientôt dispersé. Les ennemis se jetèrent au milieu des broussailles, et ceux qui étaient près du grand mur s'avancèrent aussitôt pour les soutenir. Dans ce moment la brigade Monck-Duzer arriva, et aussitôt le général Achard se porta en avant, traversa le ravin et engagea une vive fusillade avec l'ennemi qui était de l'autre côté dans les broussailles. Ce mouvement fut appuyé par deux pièces d'artillerie, un escadron de cavalerie qui marchait à droite, et soutenu par la brigade Monck-Duzer. La brigade Hurel et les Zouaves étaient restés avec les bagages.

Malgré les épaisses broussailles qui couvrent le pays, nos troupes ne donnèrent pas aux Bédouins le temps de respirer. Arrivé dans des vergers clos de murs et de haies qui entourent Bleida, l'ennemi s'y retrancha et paraissait vouloir s'y maintenir. Le général Achard, à la tête d'un bataillon du 14^e de ligne, escalada les murs malgré le feu roulant des Arabes, soutenu à sa gauche par les trois autres bataillons de sa brigade, il les poursuivit, la baïonnette dans les reins, jusqu'aux portes de la ville. Quelques-uns s'y jetèrent et les autres gagnèrent à toutes jambes le versant de l'Atlas, d'où ils tirèrent encore, quoique hors de portée, sur les troupes qui arrivaient par la route d'Alger, et

que le général Clauzel commandait en personne. Parvenue sur un terrain plat devant les jardins, l'artillerie, soutenue par ces troupes, se mit en batterie; une compagnie de sapeurs se porta sur la droite, et commença de démolir à coups de pioche les murs des jardins pour frayer un passage commode vers la ville qui ne fût point exposé au feu de l'ennemi. Le général dirigea lui-même cette percée.

Les bataillons de la brigade Achard parvenus aux différentes portes de Bleida, travaillaient à les enfoncer sous le feu de l'ennemi, qui tirait de dessus les terrasses et de derrière les murs. Les tirailleurs du 37^e et le bataillon du 28^e étaient sur le cimetière devant la porte d'Alger, que les sapeurs cherchaient à briser à coups de hache. L'ennemi, retiré sur l'Atlas, faisait un feu très-vif contre le bataillon, et les habitants tiraient aussi par les fentes de la porte et de derrière les murs des jardins environnants. M. d'Hugues, lieutenant des voltigeurs du 37^e, impatient de voir qu'on ne pouvait pas parvenir à enfoncer la porte, escalada le mur et sauta dans la ville : épouvantés, les défenseurs font quelques pas en arrière; ce brave officier en profite et vient ouvrir la porte aux troupes, qui s'y précipitent la baïonnette en avant, et culbutent tout ce qui s'oppose à leur passage. A peu près au même

instant les autres portes avaient aussi été forcées, et l'ennemi, pressé de toutes parts, gagna la montagne avec précipitation. Quelques habitants restés dans la ville se sauvaient en emportant avec eux une partie de leur mobilier. Un spectacle bien affligeant vint alors s'offrir à nos yeux : un Arabe, sorti de sa maison avec sa femme et un petit enfant de dix ans qu'elle tenait à la main, avait été épargné par nos soldats, bien qu'il fût armé. Ce misérable, apercevant près de lui un chasseur à cheval, lui tira dessus; le cavalier irrité courut à lui et l'étendit roide mort d'un coup de carabine. Aussitôt sa femme et son fils le prennent par les jambes, le traînent dans un fossé voisin, s'y jettent avec lui et se cachent sous son bernous, soit pour éviter la mort ou l'attendre sur le corps de son mari et de son père. Quelques grenadiers qui passaient, voyant le bernous remuer, crurent que l'homme vivait encore; ils tombèrent dessus à coups de sabre et de baïonnette, et massacrèrent cette malheureuse, qui rendit le dernier soupir en faisant tous ses efforts pour soustraire son fils à la fureur du soldat. Ce pauvre enfant n'avait reçu qu'un seul coup de sabre à la tête, un grenadier l'arracha des bras de sa mère et lui sauva la vie. Amené au colonel des chasseurs, il le fit panser et en prit soin pendant quelque temps.

Les troupes s'arrêtèrent après s'être emparées

de tous les points importants ; l'ennemi tirait encore quelques coups de fusil, mais n'attaquait plus.

Le jour était sur le point de disparaître ; la pluie, qui avait commencé à deux heures et demie, continuait, et le général restait tranquillement depuis plus d'une heure à faire ouvrir le passage dans les jardins plutôt que de faire défiler l'armée par la route d'Alger, qui était alors entièrement libre. Enfin les brigades Achard et Monck-Duzerayant pris position autour de la ville, le général Hurel resta à l'arrière-garde avec les bagages. M. Clauzel vint établir son quartier-général hors de la ville, dans une maison touchant au cimetière de l'est, la même qu'avait occupée M. de Bourmont quelques mois auparavant.

L'Aga avec sa troupe et les Zouaves étant entrés dans la ville, s'y logèrent ; quelques soldats les suivirent et le pillage commença aussitôt.

Les environs de Bleida sont vraiment admirables : le versant de l'Atlas qui domine cette ville est couvert de beaux oliviers ; de superbes jardins d'orangers l'entourent et s'étendent à un quart de lieue dans la plaine. Ces jardins étaient alors magnifiques ; les orangers, couverts de fruits mûrs, présentaient un fond vert parsemé de points jaunes. Des maisons

charmantes se trouvaient distribuées au milieu de ces jardins, et les eaux de plusieurs ruisseaux, artistement dirigées, venaient arroser les arbres. Les tombeaux placés devant les portes de la ville prouvaient la vénération des habitants pour leurs pères. Mais alors ce beau pays était livré à toutes les horreurs de la guerre ; le sang n'avait point encore cessé de couler, et le soleil du lendemain devait éclairer des scènes affligeantes pour l'humanité. Les ruisseaux ne coulaient plus, l'ennemi en avait détourné le cours, et la disette d'eau était telle que nous fûmes obligés de nous servir de celle qui croupissait depuis long-temps dans quelques trous et les bassins des jardins. Les oranges étaient la seule chose que l'on pouvait se procurer, et les soldats en mangèrent en quantité.

La position de Bleida, entourée de jardins remplis d'arbres et enclos de murs, était extrêmement avantageuse pour la guerre de tirailleurs, et les Arabes avec leurs longs fusils auraient dû nous faire éprouver de grandes pertes : mais ces misérables ne purent jamais voir avancer nos troupes de sang-froid, et aussitôt qu'ils apercevaient le bout des baïonnettes, ils prenaient la fuite avec une telle précipitation, que nos tirailleurs ne pouvaient pas les suivre. Cette journée ne nous coûta que 30 et quelques blessés et 3 ou 4 morts. Six cantiniers ou amateurs ve-

nus à la suite de l'armée, s'étant écartés, eurent la tête tranchée. L'ennemi laissa trente des siens sur la place, et d'après son habitude d'emporter les morts, il est à présumer que sa perte fut beaucoup plus considérable.

La pluie dura toute la nuit et nous ne fûmes point du tout inquiétés. Le lendemain 19, à la pointe du jour, on commença à tirer du côté de la montagne et en avant de la ville sur la route de Medeah, où le général Achard s'était porté. Des groupes de Kbaïl et d'Arabes occupaient les contre-forts de l'Atlas, et derrière eux on voyait les habitants de Bleida, avec leurs bagages et leurs troupeaux, qui contemplaient douloureusement les feux de notre armée établis tout autour de la ville. Une assez grande quantité de Kbaïl occupaient la gorge de la vallée, et paraissaient craindre qu'on ne cherchât à pénétrer dans les montagnes par cette issue.

Étant entrés dans Bleida vers six heures du matin, nous trouvâmes les Zouaves, des Arabes, des Juifs et quelques soldats occupés à enfoncer les portes des maisons et des boutiques pour les piller. Ils se disputaient entre eux et faisaient un tel vacarme, que nous crûmes un instant que l'ennemi avait pénétré dans la ville, et qu'on se battait dans les maisons. Les gens de l'Aga et quelques officiers firent de vains efforts pour ré-

tablir l'ordre : le pillage continua toute la journée.

Il existe une fontaine au pied de l'Atlas, où des soldats étaient allés chercher de l'eau dans la nuit. Le matin des *corvées* armées s'y rendirent ; mais les Kbaïl s'étant postés sur un mamelon qui domine cette fontaine, faisaient pleuvoir une grêle de balles sur tous ceux qui s'en approchaient. Les chevaux de l'armée, qui n'avaient pas bu depuis 12 heures, y allèrent deux fois sans pouvoir aborder, et à la seconde les conducteurs revinrent au galop en criant aux armes ! aux armes !..... mais l'ennemi ne les poursuivit point.

A neuf heures, le général donna l'ordre d'occuper les premières maisons du versant et de chasser l'ennemi de ses positions. Le bataillon du 14^e, soutenu par la cavalerie, se porta dans la plaine sur la droite de la route de Medeah, pour repousser quelques Arabes qui s'avançaient de ce côté. Les bataillons du 20^e, du 37^e et deux compagnies du 28^e gravirent les montagnes avec une ardeur et un courage difficiles à décrire, et chassèrent l'ennemi de sommet en sommet en s'emparant d'une grande quantité de bestiaux que les Arabes ne pouvaient pas emmener. Par ce mouvement la fontaine fut dégagée, et on put aller puiser de l'eau en sûreté. Mais les Kbaïl qui la gardaient n'abandonnèrent pas l'entrée de la gorge ; ils allèrent s'établir sur un autre ma-

melon éloigné de deux portées de fusil de là, d'où on ne chercha pas à les déloger. En gravissant les montagnes, nos troupes, d'après l'ordre qu'elles en avaient reçu, mettaient le feu à toutes les cabanes et maisons qui se trouvaient sur leur passage. L'ennemi continuait à fuir devant les tirailleurs, et s'arrêtait de temps en temps pour contempler l'incendie qui s'étendait de tous les côtés.

Pendant qu'une partie de nos bataillons gravissait l'Atlas, ceux restés à la garde de Bleida prirent, les armes à la main, beaucoup d'habitants et de Kbaïl qui rôdaient autour des avant-postes. Dans la matinée, des hommes de la suite de l'Aga avaient parcouru les rues en criant : *Que ceux qui ont des armes et de la poudre les apportent de suite chez l'Aga, ou qu'ils prennent garde à leur tête.* Cet avertissement ne produisit pas l'effet qu'on en attendait : les hommes armés restés dans les maisons cherchèrent à gagner la montagne ; mais plusieurs furent pris et amenés au général en chef, qui les envoya au grand-prévôt pour être traités d'après les lois de la guerre. Cet officier, convaincu de leur trahison, les condamnait à mort à mesure qu'on les amenait, et aussitôt la sentence rendue, des gendarmes s'en emparaient, les conduisaient à vingt pas de là sur le cimetière, et les fusillaient à bout portant sans les attacher.

Plusieurs de ces malheureux se mettaient à genoux en poussant des sanglots, et lorsqu'ils voyaient les canons de fusil dirigés contre eux, ils se jetaient dessus et mouraient en cherchant à les détourner. Les gendarmes tiraient avec tant de précipitation, que l'homme n'était presque jamais tué, et j'en ai vu quelques uns se relever et courir à toutes jambes quoique ayant le corps percé de plusieurs balles. Les gendarmes tombaient sur ceux qui n'étaient pas tout-à-fait morts à coups de sabre et de baïonnette, et les massacraient. Cette boucherie dura plus de six heures, et à la fin tout le monde en était révolté, même ceux qui tuaient.

Enfin les habitants de Bleida, voyant la sévérité avec laquelle on traitait leurs compatriotes qui avaient osé prendre les armes contre nous, comprirent bien qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la soumission; plusieurs groupes, amenant avec eux des enfants, et précédés par un Maure qui portait un drapeau blanc, se hasardèrent à descendre de la montagne. Des ordres ayant été donnés pour les laisser venir, ils parvinrent jusqu'au général en chef en passant sur les cadavres mutilés qui gisaient devant le quartier-général. Après avoir assuré qu'ils n'avaient quitté leurs maisons que parce que les Kbaïl les y avaient forcés les armes à

la main, et protesté de leur fidélité aux Français, le général leur permit de rentrer chez eux, et donna des ordres pour qu'ils ne fussent point inquiétés.

Nous vîmes bientôt arriver plusieurs familles, composées d'un homme, d'une femme et d'enfants qui marchaient pieds nus au milieu des pierres et des broussailles, en suivant un mulet qui portait tout leur ménage sur son dos.

Le soleil promenait ses derniers rayons sur le front des montagnes, et la plaine n'était déjà plus éclairée; les troupes qui s'étaient portées sur l'Atlas ne pensaient point encore à descendre: les Kbaïl et le reste des habitants de Bleïda couronnaient alors les sommets les plus élevés. Les flammes qui dévoraient les maisons, sur une étendue de trois mille mètres, s'élevaient en tournoyant au milieu des oliviers, des myrtes et des orangers. Ce spectacle, joint à l'émotion que nous avaient fait éprouver les exécutions de la journée, et accompagné du bruit des caisses et des clairons qui rappelaient le soldat dans son camp, imprimait à l'âme un sentiment mêlé d'horreur et d'admiration.

Malgré le succès de nos armes et la justice du châtiment que nous avons été forcés d'imposer, un cœur sensible ne pouvait s'empêcher de soupirer en jetant les yeux sur le plus beau pays

du monde, livré à toutes les horreurs de la guerre. Les soldats eux-mêmes ne purent se défendre de ce sentiment : l'ordre étant de brûler tout ce qui se trouvait hors de la ville, quelques soldats étaient venus à une cabane la torche à la main pour y mettre le feu, une vieille femme en sortit et se jeta à genoux pour implorer leur pitié; ils se retirèrent et la cabane fut épargnée. Le bataillon du 20^e qui s'était le plus avancé sur l'Atlas, se trouvait au-dessus d'un assez grand village composé de maisons couvertes en tuiles et de cabanes faites en roseaux, la compagnie de voltigeurs qui était en avant fit une décharge sur ce village; aussitôt les Arabes sortirent en foule et arborèrent des drapeaux blancs en faisant signe qu'ils demandaient la paix; beaucoup d'habitants de Bleida qui s'y étaient réfugiés se sauvèrent de tous les côtés avec des mulets chargés. On épargna ce village : les soldats étaient fatigués de détruire.

Ce bataillon, qui s'était beaucoup trop avancé, se trouva bientôt en face d'un trop grand nombre d'ennemis pour exécuter un mouvement rétrograde. Il se rassembla sur la hauteur et fit ses dispositions comme s'il devait y passer la nuit : il alluma de grands feux sur son front, et quand le jour eut tout-à-fait disparu, il redescendit par des sentiers presque impraticables et bordés de

précipices. Le chef de bataillon tomba dans un ravin, mais il eut assez de sang-froid pour s'accrocher à une branche; des grenadiers le retirèrent en l'enlevant par les épaules, et lui sauvèrent ainsi la vie. Quatre compagnies s'égarèrent et on eut beaucoup de peine à les retrouver. Plusieurs hommes furent estropiés dans cette marche. Enfin le bataillon regagna son camp.

Malgré tout le vacarme qui se fit à Bleida dans la journée du 19, on avait pris des dispositions pour garder la ville : deux pièces de canon furent établies devant la porte d'Alger. La mosquée voisine avait été transformée en hôpital, tous les blessés y furent transportés et pansés avec beaucoup de soin.

Le colonel Rullière, ayant sous ses ordres le bataillon du 35^e de ligne et celui du 34^e, fut chargé de garder la ville, pendant que l'armée continuerait sa marche sur Médéah, et de faire pour sa défense toutes les dispositions qu'il jugerait convenables.

Le 20 novembre, à 6 heures du matin, l'armée se mit en marche; la brigade Achard continua toujours de former l'avant-garde. On côtoyait la chaîne de l'Atlas, en traversant un pays couvert de broussailles et suivant une route qui se composait de plusieurs sentiers mal tracés, où notre artillerie et nos bagages avaient beaucoup

de peine à passer. Sur notre gauche se trouvait un immense ravin sec (ouad keber) qui court du sud-est au nord-ouest, et va, à une lieue de Bleida, déboucher dans le lit de la Chiffa, qui est une rivière assez considérable dont le cours est dirigé du sud au nord. Arrivés vers onze heures sur les bords de cette rivière, nous la passâmes sans difficulté : les soldats n'avaient pas de l'eau jusqu'aux genoux. L'armée continua sa marche, sans être inquiétée, en traversant toujours un pays couvert de fortes broussailles et coupé de ravins. Vers deux heures l'avant-garde arriva à une grande ferme carrée située au pied de l'Atlas, à trois lieues de Bleida, nommée Housch de l'Aga d'Oran : c'est là que la route, ou le sentier de Médéah, pour parler plus exactement, tourne brusquement à gauche et entre dans les montagnes en se dirigeant perpendiculairement à la crête. Ici toute l'armée fit halte, et on distribua des vivres et du vin. Les montagnes qui s'élevaient devant nous, et qu'il fallait franchir pour arriver à Médéah, sont moins élevées et à pentes moins escarpées que celles de Bleida. Le bas des versants est couvert de beaux oliviers, mais plus haut il n'y a que des bois et d'épaisses broussailles, au milieu desquelles on aperçoit çà et là quelques cabanes en feuillages, mais pas une seule maison. Sur la droite six cents Arabes

qui couronnaient un mamelon, semblaient vouloir s'opposer à notre passage.

Aussitôt que la brigade Achard eut reçu ses vivres, elle continua à se porter en avant, et alla camper à une lieue de la Ferme, dans un bois d'oliviers situé sur le versant de l'Atlas. Les cheks des tribus voisines (Mouzaya et Sumata), auxquelles appartenaient les hommes que nous voyions sur notre droite, vinrent trouver le général, et lui promirent de rester amis si on voulait leur donner des bernous. Cinq ou six qu'on avait leur ayant été distribués, ils parurent contents, et nous annoncèrent que le Bey de Titerie se disposait à disputer le passage avec des forces imposantes, et que nous trouverions ses premières troupes à une lieue de la ferme, mais qu'il ne fallait pas s'embarquer dans les montagnes pendant la nuit, parce que le chemin est extrêmement difficile. Sur cet avis le général, qui avait déjà fait toutes ses dispositions pour se porter en avant, se décida à rester à la ferme et à y passer la nuit. On établit, par des postes intermédiaires, les communications avec la brigade Achard.

L'armée alluma ses feux tout autour de la Housch, qui était occupée par le quartier-général, l'administration et les hôpitaux. La brigade d'avant-garde alluma les siens sur l'Atlas, et

aussitôt que les flammes s'élevèrent au-dessus des oliviers, nous vîmes paraître à une demi-lieue de là, ceux de l'ennemi disposés par groupes. L'air était tranquille, et les étoiles qui brillaient à la voûte azurée nous promettaient une belle journée pour le lendemain. L'idée que nous étions au pied d'une chaîne de montagnes dans laquelle, depuis les Romains, aucune armée européenne n'avait osé mettre le pied, remplissait tout le monde d'enthousiasme. « Demain nous allons gravir ces crêtes, disaient les jeunes officiers, et montrer aux Kbaïl et aux Arabes qu'aucune difficulté ne peut arrêter les Français. L'affaire sera chaude; tant mieux ! il y aura plus de gloire. »

Comme il était de toute impossibilité de traîner nos voitures et notre grosse artillerie à travers les montagnes, il fut décidé qu'elles resteraient à la Ferme, sous la garde d'un bataillon du 21^e de ligne, et qu'on transporterait les vivres et les munitions sur les mulets. Dès le soir, le Génie fit ses dispositions pour défendre ce point : on construisit sur les terrasses des parapets avec des sacs à terre, et des épaulements devant la porte pour mettre les pièces en batterie. L'Aga, avec toute sa bande, ne devait pas nous accompagner plus loin ; il dressa ses tentes pour rester jusqu'à notre retour.

PASSAGE DE L'ATLAS.

Le 21 novembre, 5^e jour de la lune de *Djoumadet-tany*, an 1246 de l'hégire, à la pointe du jour, l'armée française se disposa à franchir l'Atlas. Avant de partir, le général en chef lui parla en ces termes :

« Soldats !

« Nous allons franchir la première chaîne de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur de l'Afrique, et frayer un passage à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Vous êtes dignes, Soldats, d'une si noble entreprise; le monde civilisé vous accompagnera de ses vœux.

« Conservez le même bon ordre qui existe dans l'armée. Ayez le respect le plus grand et le plus soutenu pour les populations partout où elles seront paisibles et soumises; c'est ce que je vous recommande.

« Ici j'emprunte la pensée et les expressions d'un grand homme, et je vous dirai aussi que quarante siècles vous contemplent. »

Le soleil en se levant annonçait un beau jour et le succès de nos armes; la gaité animait tous les cœurs. Nous menions avec nous le nouveau Bey de Titerie, un marabout qui jouissait d'une grande réputation dans toutes les tribus

de ces montagnes, et un guide de la tribu de Sumata, qui avait bien mis dans ses conditions qu'il s'en irait au premier coup de fusil qui serait tiré.

Le général Achard avait ordre de ne faire aucun mouvement avant qu'il n'eût été rejoint par la tête de la brigade Monck-Duzer, avec laquelle marchait toute la batterie de montagne. Les deux brigades ayant opéré leur jonction, on fit une halte d'une demi-heure, et ensuite on se mit en marche dans un sentier étroit extrêmement difficile, qui longe une grande vallée et qui se trouve dominé par des crêtes fort élevées. Deux hommes seulement pouvaient marcher de front dans ce sentier, et les mulets étaient obligés de suivre un à un; notre armée occupait plus d'une lieue de longueur. La brigade Achard, dont le bataillon du 14^e de ligne formait l'avant-garde, marcha la première; elle était immédiatement suivie par l'artillerie de montagne et la brigade Monck-Duzer, avec laquelle marchait la cavalerie; venaient ensuite les bagages, escortés par la brigade Hurel qui formait l'arrière-garde.

A peine avions-nous fait une demi-lieue dans l'Atlas que nous vîmes de tous les côtés des groupes de Kbaïl sans armes, montés sur les mamelons et les rochers, comme pour nous regarder passer.

Au bout de deux heures de marche, l'armée se rallia sur un plateau assez élevé, et que les guides assuraient être le point le plus haut de la route que nous avions à parcourir. Le général en chef étant arrivé fit former une partie des troupes de manière à faire face à la France, et aussitôt l'artillerie de montagne tira vingt-cinq coups de canon pour saluer la France libre et célébrer notre passage sur le mont Atlas. A ce bruit tout nouveau pour eux, les échos de ces lieux retentirent, et les cris de *vive la France! vive le Roi des Français!* qui s'élevèrent spontanément de toutes les parties de l'armée, frappèrent les anciens Numides jusque dans leurs tombeaux. Des mets ayant été servis, les généraux s'assirent sur l'herbe, et déjeunèrent au son des instruments qui jonaient les airs de la Marseillaise, de la Parisienne, etc.

Pendant que ses chefs déjeunaient tranquillement, l'armée continuait à se porter en avant. L'eau de tous les ruisseaux que nous rencontrions, tellement troublée qu'il était impossible d'en boire, annonçait déjà les dispositions de l'ennemi. A midi l'avant-garde rencontra un ravin profond sur lequel il y avait eu un pont qui venait d'être coupé. Aussitôt une compagnie de sapeurs arriva et se mit en devoir de combler le ravin pour que l'armée pût passer. Auparavant,

les voltigeurs du 14^e l'avaient traversé et étaient allés prendre position sur un petit mamelon situé de l'autre côté. Cette compagnie formée en bataille se reposait tranquillement depuis plus d'un quart d'heure, lorsque les Turcs, embusqués derrière des rochers à une demi-portée de fusil, firent pleuvoir sur elle une grêle de balles. Les soldats surpris par une attaque aussi imprévue hésitent un instant, mais les officiers les rassurent; la charge bat, et l'ennemi est débusqué. Le 14^e gravit la montagne et continua à poursuivre les fuyards. Au premier coup de fusil, notre guide arabe tourna bride et s'enfuit au grand galop. Dans ce moment tous les groupes qui nous environnaient et que nous avions crus composés de gens paisibles furent armés et se mirent en marche sur nos flancs. La tribu de Sumata, qui nous avait juré fidélité, marchait rapidement sur les contre-forts de la droite et se portait sur nos derrières. Les Arabes qui étaient dans le fond de la vallée s'apercevant que la rupture du pont empêchait l'armée de passer, gravirent le versant pour venir se jeter dans le vide qui se trouvait alors entre l'avant-garde et le corps de bataille. Dans ce moment, le général Delort arriva seul sur le mamelon que venait de quitter le 14^e: voyant l'ennemi se porter de ce côté, il le fit attaquer par le 37^e, qui marchait au secours

de l'avant-garde. Enfin le pont fut rétabli, et malgré l'encombrement qui existait sur ce point, les bataillons de la brigade Achard parvinrent à passer et se portèrent en avant.

— Les Turcs débusqués se sauvèrent et gagnèrent un mamelon occupé par mille Turcs et Arabes, au pied duquel la route passait. Deux compagnies du 14^e et le bataillon du 37^e marchèrent droit sur la position, pendant que le colonel Marion, suivi par les bataillons du 20^e et du 28^e, et soutenu par celui du 14^e, gravit la montagne avec une rare intrépidité, chassa tout ce qui se trouvait devant lui, et fit un détour pour prendre la position à revers. Dans le même instant, le capitaine Lafare du 37^e reçut l'ordre de traverser la vallée, et d'aller déloger les Kbaïl qui occupaient de l'autre côté un mamelon d'où ils tiraient sur la route à bonne portée, et nous prenant en flanc, nous faisaient beaucoup de mal. Alors, les ennemis nous entouraient de toutes parts : ils traversaient les vallées, descendaient les montagnes en courant et s'excitant par des cris affreux.

Nos soldats ne furent point épouvantés, et malgré qu'ils fussent chargés comme des mulets, ils gravissaient les montagnes sous un feu meurtrier, avec un courage et une constance extraordinaires.

L'ordre avait été donné aux troupes restées sur le chemin de ralentir leur marche, pour attendre que les bataillons qui s'étaient portés sur les hauteurs eussent tourné la position et pris l'ennemi à revers. Mais exposées au feu des Bédouins et entendant battre la charge sur leur gauche, ces troupes, se laissant emporter par trop d'ardeur, marchèrent droit à l'ennemi et le culbutèrent. Pendant que ceci se passait sur la route, le capitaine Lafare, qui avait traversé la vallée, tomba percé de plusieurs balles en arrivant sur le point occupé par les Kbaïl; mais ses soldats ne continuèrent pas moins à attaquer vigoureusement l'ennemi, qui résistait avec acharnement. Le sous-lieutenant tomba aussi grièvement blessé, mais les Kbaïl épouvantés prirent la fuite, et continuèrent néanmoins à tirer en se cachant derrière les arbres.

Après avoir enlevé les positions de l'ennemi, on aperçut devant soi un col resserré entre deux mamelons, vers lequel se dirigeait la route, et qui se trouvait occupé par beaucoup de monde. C'était vers ce point que se précipitaient tous les fuyards.

Là, le Bey de Titerie nous attendait de pied ferme; il y commandait en personne et avait pour lieutenants son Aga et son fils. Deux petites pièces de canon paraissaient de chaque côté d'une

coupure de quatre pieds de large, par laquelle il était évident qu'il fallait passer. Deux mille hommes environ, dont deux cent cinquante Turcs, se trouvaient distribués à droite et à gauche, et occupaient plusieurs mamelons aigus qui dominaient la position.

Du mamelon que le général Achard venait d'enlever on découvrait parfaitement le col et le sentier tortueux qui y conduit : nos soldats regardèrent un moment cette position avec effroi, et crurent qu'ils ne parviendraient jamais à l'enlever. Les Arabes, qui s'étaient portés sur nos derrières, attaquaient alors les bagages, qui avaient beaucoup de peine à marcher : ils prirent quelques mulets et en précipitèrent cinq ou six dans les ravins.

A 2 heures, le général en chef, qui n'avait point encore paru sur le champ de bataille, arriva avec tout son état-major. L'ennemi tira plusieurs coups de canon sur les troupes les plus avancées, mais sans produire aucun effet. L'artillerie de montagne riposta par quelques obus, dont plusieurs éclatèrent en sortant de la pièce; elle tira particulièrement de l'autre côté de la vallée où de nombreux groupes de Kbaïl menaçaient d'écraser les restes de la compagnie Lafare.

Le général en chef ayant bien examiné la po-

sition de l'ennemi et calculé à peu près la force de ses troupes, donna l'ordre aux bataillons du 20^e, du 28^e et du 14^e; de gagner les crêtes de gauche et de les suivre pour tourner le col et prendre l'ennemi à dos. Ces braves bataillons, qui depuis près de deux heures n'avaient pas cessé de combattre en gravissant les montagnes, mourant de soif et accablés par un soleil brûlant, redoublèrent de courage et se dirigèrent droit vers la crête, malgré les balles et les pierres que les Arabes lançaient contre eux.

Le général Achard avec le bataillon du 37^e continua à suivre la route et arriva au pied du col, à portée de fusil de l'ennemi. Le général Boyer voyant qu'il s'avancait trop, et craignant qu'il n'eût l'audace d'attaquer la position de front, envoya le lieutenant-colonel d'état-major Montcarville, pour lui dire de ralentir son mouvement et d'attendre que les bataillons qui suivaient les crêtes eussent exécuté le leur : « Quand « je suis en face de l'ennemi, répondit le général, « je sais ce que j'ai à faire »; et, montrant du doigt le col, il ajouta : « en moins d'une demi-heure, je « serai là-haut. » Aussitôt il commanda aux troupes de quitter les sacs, et après leur avoir adressé une courte allocution, il donna l'ordre au commandant Ducros de se porter en avant. La charge battit, et les soldats montèrent avec intrépidité par

un sentier tortueux, sous le feu roulant de l'ennemi et une grêle de pierres que les Turcs faisaient tomber au moyen de leviers. Le capitaine du génie Galice suivait le bataillon avec une compagnie de sapeurs. Les Arabes et les Turcs, étonnés de l'audace des Français, accoururent de toutes parts pour les exterminer. Quelques officiers et beaucoup de soldats avaient déjà reçu la mort, lorsque arrivé au dernier tournant du chemin, pris en flanc et par derrière, le bataillon fut fortement compromis; dans ce moment le lieutenant Dhuges, celui qui était entré le premier à Bleida, arriva sur le col avec les deux aides-de-camp du général Achard, MM. Derež et Macmahon. Alors l'ennemi, qui s'était aperçu qu'indépendamment de l'attaque de front il était tourné par sa droite, effectuait sa retraite en désordre. Le général Achard, arrivé sur la position, rallia ses troupes, et envoya de suite la compagnie de grenadiers sur son flanc droit chasser un groupe d'Arabes qui le prenait à revers et faisait sur lui un feu meurtrier. Les grenadiers culbutèrent l'ennemi et occupèrent le mamelon sur lequel il était placé.

Pendant que le 37^e marchait droit au col, les bataillons qui suivaient les crêtes étaient attaqués par un grand nombre de Kbaïl, qui les entourait de tous les côtés : à travers des rochers

presque inaccessibles, dans un pays couvert de bois, et qui leur était tout-à-fait inconnu, ces troupes se trouvaient dans une position extrêmement critique; pendant plus d'un³ quart d'heure elles furent obligées de défiler homme par homme sur une crête bordée de précipices à droite et à gauche, et sous le feu de l'ennemi, qui les prenait en flanc. La valeur française surmonta tous les obstacles; le kbaly fut repoussé partout où il se présenta, et on arriva sur le col au moment où le général Achard s'en emparait.

Le 28^e continua à se porter en avant en chassant l'ennemi de toutes les positions qu'il occupait encore, et alla se mettre à cheval au sud sur la route de Médéah, où il fut bientôt rejoint par toute la brigade, qui s'y porta pour faire place aux colonnes qui la suivaient. Le chemin que nous parcourions n'était qu'un sentier extrêmement difficile, et dans lequel on ne pouvait passer que deux de front; aussi l'armée mit-elle un temps très-considerable à arriver: le col avait été pris à quatre heures du soir, et à minuit tout le monde n'était pas encore rendu. Les Arabes, qui s'étaient postés sur les derrières, inquiétèrent l'arrière-garde jusqu'à la nuit, blessèrent quelques hommes et prirent plusieurs mulets.

Cette journée fut une des plus meurtrières que nous ayons eues depuis notre arrivée en Afrique:

nous eûmes deux cent vingt hommes mis hors de combat ; le 14^e perdit trois officiers, le 37^e soixante-dix hommes, dont trois ou quatre officiers.

La marche de l'armée française avec tous ses bagages à travers l'Atlas est une grande difficulté vaincue ; la prise du col est un des plus beaux faits d'armes que l'on puisse voir : ce passage peut être considéré comme les Thermopyles de Médéah. Si, au lieu des Arabes et des Turcs, nous eussions trouvé là Léonidas avec ses trois cents Spartiates, le moitié de l'armée française y aurait péri. Cette attaque de front fut une témérité ; le général en chef la blâma fortement, quand il vit qu'on la tentait malgré ses ordres ; et, si elle n'eût pas réussi, la sûreté de l'armée était fortement compromise : embarqué avec une grande quantité de bêtes de somme et un régiment de cavalerie, dans un chemin où on était forcé de marcher par le flanc, entouré de toutes parts par des ennemis qui n'attendaient que le moment favorable pour fondre sur nous, il n'y a pas de doute que le 37^e repoussé du col, se jetant en désordre au milieu des bataillons qui le suivaient, eût occasionné une confusion générale ; les mulets et les chevaux se seraient précipités dans les rangs, et y auraient jeté le désordre ; les Arabes sur nos flancs et nos derrières,

et les Turcs descendant du col pour nous poursuivre; c'en était fait de nous. Heureusement le succès couronna l'entreprise, et ce coup hardi terrifia l'ennemi.

Le Bey de Titerie que nous avions avec nous fut si émerveillé, qu'il demanda le nom du général qui avait commandé l'attaque, et lorsqu'il l'eut appris: Eh bien! dit-il, je lui promets un beau cheval.

Ce fameux Bey de Titerie, qui depuis si longtemps menaçait de reprendre Alger, fuyait maintenant vers sa capitale porter la triste nouvelle de sa défaite. L'armée victorieuse campait sur le champ de bataille, sur la crête de l'Atlas, à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et au milieu d'une forêt de liéges et de chênes verts. Nos feux allumés jusque sur les plus hauts sommets des montagnes, élevaient majestueusement leurs flammes vers le ciel; nos cris de victoire étaient mille fois répétés par les échos d'alentour, lorsqu'à dix heures du soir la proclamation suivante fut lue à toute l'armée.

« Soldats!

« Les feux de vos bivouacs qui, des cimes de l'Atlas, semblent dans ce moment se confondre avec la lumière des étoiles, annoncent à l'Afrique la victoire que vous achevez de remporter

sur ses fanatiques et barbares défenseurs, et le sort qui les attend.

« Vous avez combattu comme des géants, et la victoire vous est restée. Vous êtes, soldats, de la race des braves et les véritables émules des armées de la révolution et de l'empire. Recevez le témoignage de la satisfaction, de l'estime et de l'affection de votre général en chef.

« Comte CLAUZEL. »

La bataille de l'Atlas fut remarquable par beaucoup de traits de courage : on vit des soldats grièvement blessés refuser obstinément de quitter le combat, et continuer de poursuivre l'ennemi à travers les bois et les rochers. Au moment de la première attaque, un voltigeur du 14^e tomba la cuisse percée d'une balle. — « Que je suis malheureux, s'écria-t-il, de ne pas pouvoir marcher contre ces gredins-là ! » et, s'adressant à un officier qui était près de lui, il demanda ce que devenait le combat. — « L'ennemi prend la fuite, répondit l'officier. » — « Tant mieux, reparti le voltigeur. Je vous en prie, aidez-moi à me soulever pour que je les voie courir encore une fois. »

Plusieurs officiers ayant été blessés en gravissant les montagnes de gauche, les soldats, tout harassés de fatigues qu'ils étaient, les ont pris sur

leurs épaules et apportés aux ambulances, malgré le feu de l'ennemi qui revenait sur les derrières.

Les difficultés que l'armée éprouvait en marchant par un sentier aussi difficile que celui qu'il fallait suivre pour arriver au col de Téniah, furent cause que l'arrière-garde n'arriva pas avant minuit au bas du col, où elle campa, après avoir établi des gardes sur ses flancs et sur ses derrières. Les Arabes qui l'avaient continuellement suivie en étaient fort près, et tout faisait croire à une attaque de leur part dans la nuit ou le lendemain matin. Néanmoins la nuit fut parfaitement tranquille, fort belle, un peu fraîche, mais point froide; car le 22, au lever du soleil, le thermomètre centigrade marquait 8°,00.

Le général en chef voulant laisser prendre du repos aux troupes, ne donna l'ordre du départ que pour onze heures. Ce fut une grande faute : on savait que nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Médéah; mais personne ne connaissait le pays que nous avions à parcourir pour y arriver. Celui que nous venions de traverser devait nous faire croire l'autre extrêmement difficile, et de plus l'ennemi n'était point détruit; il occupait peut-être encore devant nous de nombreux défilés qu'il fallait enlever, et les cinq heures que nous perdions pouvaient compro-

mettre notre gloire et notre salut. Il était aussi très-important de ne pas donner au Bey vaincu le temps de se reconnaître, et d'arriver aux portes de sa capitale avant qu'il eût pu faire des préparatifs de défense. Malgré toutes ces circonstances, le général en chef ne persista pas moins à rester jusqu'à midi sur le col.

Dès que le jour parut il nous montra des groupes de Kbaïl et d'Arabes qui occupaient la route derrière nous et plusieurs positions avantageuses sur nos flancs. A gauche, entre autres, il en existait une masse assez considérable, qui s'augmentait continuellement; sur la droite, deux ou trois cents, formés sur trois rangs, s'avançaient en assez bon ordre; mais arrivés au-dessous d'un mamelon gardé par le 15^e de ligne, ils rebrousèrent chemin. Les Bédouins qui occupaient la route s'avançaient avec beaucoup d'audace, et paraissaient décidés à attaquer notre arrière-garde. Le général en chef, qui les voyait de son bivouac, leur dépêcha aussitôt le marabout qu'il avait avec lui. Cet homme partit accompagné par un gendarme, passa les avant-postes, d'un seul geste arrêta la marche des Bédouins, se rendit ensuite au milieu d'eux, et après leur avoir parlé pendant quelque temps, il revint au quartier-général. Dès ce moment l'ennemi resta immobile dans ses positions. Telle est l'influence sur ces

peuples barbares d'une classe d'hommes un peu plus adroits que les autres.

La brigade Monck-Duzer reçut l'ordre de rester au col pour garder le passage; on lui laissa tous les blessés qu'on établit sous des tentes. Le reste de l'armée continua de se porter en avant.

A onze heures le général Achard, avec les bataillons du 14^e et du 20^e, la cavalerie, deux compagnies de sapeurs et la batterie de montagne, se mit en marche pour reconnaître le chemin, et l'armée le suivit.

Le col de Téniah se trouve précisément sur la crête du petit Atlas; aussi commençâmes-nous à descendre aussitôt après l'avoir quitté. Nous marchions toujours dans un sentier raboteux, extrêmement étroit, bordé de précipices et dominé par de hautes montagnes boisées. Les bataillons étaient encore obligés de marcher sur deux rangs; les mulets et les chevaux n'avançaient qu'avec une difficulté incroyable. L'artillerie de montagne passait partout; mais il y avait des endroits où on était obligé de porter les pièces.

L'avant-garde avait à peine fait une demi-lieue qu'elle aperçut devant elle des Bédouins qui arrivaient dans toutes les directions en jetant de grands cris, et qui paraissaient vouloir occuper les montagnes de gauche pour inquiéter notre

marche en nous prenant en flanc. Le général Achard arrêta ses troupes, et, après avoir donné le temps à quatre compagnies du 14^e de se rallier, il ordonna au capitaine Belany, commandant ces quatre compagnies, de se porter sur les hauteurs de la gauche et d'en chasser l'ennemi; à une compagnie de sapeurs, de s'emparer d'un mamelon situé sur la droite, et que l'ennemi paraissait vouloir défendre. Ces mouvements furent exécutés avec beaucoup de vigueur et d'intelligence. L'ennemi, terrifié de sa défaite au col, se sauva en tirillant sans nous faire de mal.

Parvenu au pied de la chaîne, on arrive à un plateau étroit, qui forme séparation entre les montagnes et une masse de collines, qui s'étend fort loin au sud. Ce plateau (nommé Zeboudazarah) et la colline qui le domine sont couverts de beaux oliviers entre lesquels passe la route, qui devient ici un peu plus commode. L'ennemi s'était embusqué derrière les arbres; mais il fut bientôt délogé par les tirailleurs du 14^e, qui le refoulèrent dans un bosquet touffu, situé à mi-côte de la colline. Ici, les Bédouins se préparant à une vigoureuse défense, le général fit avancer l'artillerie de montagne, et, après que quelques obus eurent été jetés dans le bois, le commandant Clouet, à la tête du 14^e, y pénétra à

la baïonnette en culbutant tout ce qu'il trouvait devant lui, et ensuite alla couronner les mamelons en avant de ce bois.

Pendant que ceci se passait à l'avant-garde, le colonel Marion qui, avec le 20^e, s'était engagé dans une gorge sur la gauche, se battait contre un ennemi assez nombreux qui poussait des cris affreux. L'engagement fut vif; quelques-uns des nôtres restèrent sur la place, et cinq blessés, qu'on fut obligé d'abandonner, eurent la tête tranchée devant nous, et les Kbaïl regagnèrent la montagne en nous montrant ces têtes toutes sanglantes qu'ils tenaient à la main.

Deux ou trois cents cavaliers arabes et Kbaïl et à peu près autant d'hommes à pied couraient sur un grand plateau incliné, qui se trouve en avant des oliviers. Le général Achard, arrivé sur le bord de ce plateau, rallia ses troupes, fit approcher la cavalerie, les deux bataillons du 28^e et du 37^e restés en arrière, et leur donna l'ordre de se porter sur le plateau et de chasser tout ce qui s'y trouvait. La cavalerie chargea au galop, mais sans pouvoir atteindre celle de l'ennemi, dont les chevaux sont infiniment plus lestes que les nôtres. Son infanterie se jeta dans les ravins, et gagna les mamelons opposés. C'est dans ce moment que le général Clauzel arriva et donna directement ses ordres.

Après ce coup de main, rien ne s'opposa plus à la marche de l'armée, et on se porta sur Médéah au pas accéléré.

Cinq ou six Kbaïl à cheval restés à bonne portée de fusil de la route, sur la droite, cachés derrière des monticules, saisissaient tous les instants favorables pour se jeter dans les vides que les colonnes laissaient entre elles, et enlever ainsi ceux qui s'y trouvaient. Des mulets et plusieurs hommes faillirent tomber entre leurs mains; mais heureusement ils furent secourus; ces cavaliers continuèrent la même manœuvre tout le temps que l'armée mit à défilé.

La chaleur était très-forte, et depuis le départ du col on n'avait point trouvé d'eau. Après avoir franchi le plateau, on rencontra deux petits ruisseaux; mais l'eau était tellement troublée qu'il ne paraissait pas possible d'en boire. Cependant pressés par la soif, les soldats s'y précipitèrent, et on fut obligé de faire une halte, pour leur donner le temps de se désaltérer.

Le chemin que nous parcourions est flanqué à droite et à gauche par de petits monticules; chaque fois qu'on dépassait un de ces monticules, on espérait découvrir la ville; mais à chaque fois aussi l'attente était trompée. La nuit s'approchait et les troupes, extrêmement fatiguées, commençaient à murmurer. Il aurait beaucoup mieux valu,

disaient-elles, ne pas nous amuser si long-temps au col et arriver de jour devant la ville, que nous aurions pu prendre, tandis qu'il nous va falloir bivouaquer dans un pays affreux et au milieu de l'ennemi. Sans faire attention aux murmures on allait en toute hâte, et personne ne restait en arrière, dans la crainte d'avoir le cou coupé par les Kbaïil qui nous suivaient.

Enfin, après avoir tourné une grande montagne, le *Nador*, qui se trouve à l'ouest de la route, Médéah, bâtie sur un monticule au milieu d'une grande vallée, se présenta à notre vue; tout le monde jeta un cri de joie en apercevant cette ville, dont on n'était plus qu'à une demi-lieue. Aucun ennemi ne se présentant, on présuma que le Bey, terrifié, s'était enfui dans les montagnes avec les troupes qui lui restaient. Mais bientôt une fusillade assez vive, accompagnée de quelques coups de canon, fut entendue du côté de la ville; ceci fit penser que les habitants, s'étant révoltés contre le Bey, en étaient venus aux mains avec ses troupes. Cette conjecture ne tarda pas à être confirmée: trois ou quatre cavaliers arabes arrivèrent auprès du général en chef pour demander à capituler. Ils nous apprirent que leurs compatriotes s'étaient réunis contre les Kbaïil et les Turcs, et qu'après un combat de quelques instants ils les avaient

forcés à abandonner la ville et à se retirer dans les montagnes.

La soumission des habitants de Médéah ayant été acceptée, on leur promit de respecter leurs femmes, leur religion et leurs propriétés. Les détachements qui devaient occuper les portes et les différents postes furent désignés. Le colonel Marion fut nommé commandant de la place. Un piquet de chasseurs à cheval reçut l'ordre de marcher en avant, et toute l'armée se porta sur la ville, où l'avant-garde n'arriva qu'à la nuit tombante.

Avant d'entrer à Médéah on passe sous un bel aquéduc moderne, qui amène dans la ville les eaux des collines qui sont au nord. En avant de cet aquéduc, une grande quantité d'habitants, des hommes et des enfants, mais pas une seule femme, dans leurs habits de fête et couverts de bernous blancs comme la neige, étaient rangés sur deux lignes pour nous recevoir. Ils observaient le plus grand silence et ne paraissaient point du tout épouvantés de notre vue.

L'armée prit des positions et campa autour de la ville; le général en chef, avec tout l'état-major et le nouveau Bey, furent les seuls qui y entrèrent. Le quartier-général se logea dans le palais du fils du Bey, dont la basse-cour et l'of-

fice devinrent le partage de la brigade topographique.

Ce palais était démeublé : c'est une grande maison carrée de construction mauresque qui n'offrait rien de remarquable. La partie que nous occupions était construite sur le même plan, mais beaucoup plus petite; le vestibule de la porte d'entrée était une étable à vaches; une gazelle, trente ou quarante poules et quelques pigeons erraient sous les galeries. La gazelle, profitant d'un moment favorable, prit la fuite; mais quant aux poulets et aux pigeons, ils devinrent la proie des vainqueurs. Entrés dans la laiterie, nous trouvâmes une peau de chèvre remplie d'un lait excellent que nous bûmes avec délices; une autre pendue au plancher avec trois cordes contenait du beurre à moitié fait; un panier était plein de cardons, et au milieu de cinq ou six grands pots de terre remplis de petits morceaux de mouton cuits, conservés dans la graisse, nous en trouvâmes un plein de confitures excellentes, et que tout le monde convint de réserver pour le dessert. Les autres pièces renfermaient beaucoup de pots de viande cuite, des sacs de couscoussou, et une cruche d'huile; plusieurs étaient remplies d'orge et de blé; enfin, dans celles du bas, nous trouvâmes des peaux de mouton, quelques mauvais tapis et de

gros écheveaux de laine filée, qui nous firent d'excellents oreillers.

Ce que je viens de rapporter peut donner une idée assez exacte des provisions et de l'ameublement d'un prince de ces contrées. Les portes de cette maison étaient fermées; rien ne paraissait dérangé, et tout annonçait qu'elle avait été abandonnée subitement.

Enfin nous étions à Médéah, dans cette ville qu'on nous avait souvent citée comme très-forte, et le point de ralliement des populations africaines qui devaient venir nous chasser d'Alger. L'armée française avait franchi l'Atlas, malgré les difficultés du terrain et les hordes barbares qui défendaient les positions.

Les Romains passèrent aussi ces montagnes; mais depuis eux jamais une puissance européenne n'avait osé y pénétrer : cette noble tâche était réservée à l'armée d'Afrique.

La nuit du 22 au 23 fut très-tranquille, et le soleil du lendemain vint éclairer le drapeau tricolore qui flottait sur les batteries et les portes de la ville. Ces batteries sont au nombre de deux : ce sont de mauvais forts en pierre et en brique, situés l'un à la porte du nord, l'autre à celle du sud. La première renfermait quatre pièces en bronze du calibre de 8, et les écussons de ces pièces prouvèrent qu'elles étaient de fabri-

que européenne; la batterie du sud n'avait que deux pièces. Toutes leurs munitions consistaient en quelques livres de poudre et trois cents mauvais boulets, tous trop petits. On ne trouva point d'arsenal.

Médéah est une ville de six mille âmes, mieux bâtie qu'Alger. Toutes les maisons sont couvertes en tuiles. De loin elle a tout-à-fait l'aspect d'un bourg des montagnes de la Bourgogne, entre Beaune et Châlons. Sa campagne ressemble assez bien à celle de ces contrées : elle est composée de champs et de vignes entourés de haies, et au milieu desquels sont plantés quelques arbres; mais on ne voit plus là de palmiers, d'orangers, ni de raquettes. Le Bey n'habitait point la ville, mais une maison de campagne assez grande, avec des jardins mal tenus, située à une demi-lieue, sur un plateau au sud-est de Médéah : le terrain cultivé se borne là, et ensuite, tant que la vue peut s'étendre, on ne découvre que des collines d'une aridité effrayante.

Dans la matinée, une centaine de cavaliers kbaïl, qui couraient autour de la ville, se portèrent à la campagne du Bey. Aussitôt que les habitants les aperçurent, sans demander permission à personne, ils sortirent en grand nombre, armés de pied en cap, et coururent s'em-

busquer dans les jardins pour empêcher les Kbaïl de venir les ravager. Les voltigeurs du 14^e, soutenus par le 37^e, se portèrent au point menacé, en chassèrent l'ennemi et y prirent position. On s'empara en entrant de deux petites pièces de canon en bronze, qui étaient encore chargées. L'ennemi, en abandonnant la maison, l'avait entièrement dévastée; tout ce qu'il n'avait pas pu emporter était brisé; mais on y trouva de l'orge et une assez grande quantité de paille, ce qui fut fort utile, car on manquait absolument de fourrages.

Nos soldats, ignorant que les habitants fussent sortis en armes pour combattre avec eux, les prirent pour des ennemis, et en arrêterent un grand nombre qu'ils amenèrent au général, qui les fit mettre sur-le-champ en liberté, et permit à tous de garder leurs armes, et de s'en servir contre l'ennemi quand il se présenterait.

Les positions de l'armée furent rectifiées : le général Hurel resta devant la ville, et le général Achard prit position autour de la ferme, dans l'intérieur de laquelle il établit son quartier-général. D'après cette disposition des troupes, les collines au nord de la ville, ainsi que la route par où nous étions arrivés, n'étaient point gardées. Les Kbaïl s'en aperçurent, et cent cavaliers vinrent à demi-portée de canon de l'aqueduc.

Leurs tirailleurs s'approchèrent assez pour faire feu sur un officier d'état-major qui rentrait; mais aussitôt une compagnie de sapeurs se mit à leur poursuite, et les força à se retirer après avoir tirailé pendant quelque temps.

L'intention du général en chef était de se mettre à la poursuite du Bey aussitôt que l'armée aurait pris un peu de repos; mais on fut informé que ce prince, abandonné de la plus grande partie de ses troupes et craignant de tomber entre les mains des Kbaïl, s'était réfugié chez un marabout en grande réputation dans les environs, et peu de temps après il envoya dire qu'il se rendrait prisonnier si on voulait lui accorder la vie. Le général lui ayant fait répondre qu'il pouvait se présenter, il arriva le soir avec ses fils. Il fut logé dans une maison et gardé à vue par la gendarmerie; on lui accorda la permission de faire venir ses femmes et le reste de sa famille.

Les janissaires, au nombre de cent cinquante environ, vinrent sans armes se mettre à notre discrétion. Quand on leur demanda ce qu'ils avaient fait de leurs fusils, ils répondirent que les Kbaïl les leur avaient pris: ceci prouve combien ils savaient peu s'en servir. Ils se refusaient obstinément à croire que le Bey eût demandé à capituler. Nous leur fîmes beaucoup de questions, auxquelles ils répondirent à peine; quel-

ques vues d'Alger que nous leur montrâmes firent verser des larmes à plusieurs.

Nous trouvâmes ici beaucoup d'habitants de cette ville, qui, s'étant sauvés à notre entrée, étaient venus se réfugier à Médéah. Des officiers leur ayant demandé pourquoi ils n'avaient pas abandonné Médéah à notre approche : « Pourquoi ? répliquèrent-ils ; parce que nous voyons bien maintenant qu'il est impossible de vous résister, et que vous nous poursuivrez partout où nous irons. »

Le lendemain de la prise de Médéah on s'aperçut qu'il ne restait presque plus de munitions, et que si on avait une affaire sérieuse, nous pourrions bien en manquer. Le général en chef en ayant été prévenu, fit appeler le commandant de l'artillerie, le lieutenant-colonel Admirault, et lui donna l'ordre d'écrire à l'artillerie restée à la Housch de l'Aga d'envoyer sur-le-champ à Alger cinquante canonniers montés, pour chercher des munitions de guerre, en ajoutant qu'un détachement d'infanterie les accompagnerait jusqu'au-delà de Bleida. M. Admirault représenta au général que c'était exposer ses hommes, et fit beaucoup d'objections relativement à la difficulté du trajet. A la fin le général impatienté répliqua : « Puisque vous ne m'êtes bon à rien, n'en parlons plus. . . . » Le colonel, voyant bien

qu'il ne pouvait pas reculer, se retira, et fit ce qu'on exigeait de lui. De son côté le chef d'état-major rédigea l'ordre suivant, dont on fit trois expéditions, qui furent confiées à des Arabes pour être portées à la Housch de l'Aga :

« Aussitôt l'ordre reçu, il partira de la ferme un détachement sous les ordres du capitaine Esnaut, composé de cinquante canonniers conducteurs ou soldats du train montés. Ce détachement se rendra à Alger, en se dirigeant en droite ligne sur le mont Boujareah par la route de Coleah. Il sera escorté par cinquante hommes d'infanterie, qui l'accompagneront jusqu'au-delà de Bleida. Alors le détachement fera la plus grande diligence pour aller coucher dans les environs du mont Boujareah, et être rendu le lendemain matin à Alger ; M. Esnaut se rendra immédiatement chez le commandant Legrand, qui aura reçu l'ordre de lui livrer cent caisses de deux mille cartouches chacune, qui seront chargées sur les chevaux des hommes, lesquels les ramèneront en main. Ils seront escortés par le bataillon du 20^e, qui doit venir à Médéah. »

Le général en chef avait décidé qu'on occuperait Médéah et plusieurs autres points : il se croyait déjà maître de l'Afrique entière. On devait pousser une reconnaissance le plus loin possible, pour voir s'il n'y avait pas quelques routes

qui conduisissent dans le pays des Dattes, à Constantine, etc. Tout le pays que nous avons conquis depuis notre sortie d'Alger devait former une grande province gouvernée par le général Boyer, qui prenait Bleida pour sa capitale. A notre retour au col, la brigade Monck-Duzer devait marcher sur Méliana pour soumettre cette ville et le pays voisin. Le général en chef ne voulait se reposer que peu de jours à Alger, et embarquer une partie de l'armée pour opérer un débarquement dans la baie de Stora, et marcher de là contre Constantine. Ces projets gigantesques, conçus dans un moment d'effervescence, vinrent bientôt à la connaissance de toute l'armée, qui, harassée de fatigues et manquant du nécessaire, les voyait avec infiniment de peine (1).

(1) Voici ce qu'écrivit au Constitutionnel un des officiers d'ordonnance du général Clauzel.

« La France sera contente, j'espère, de cette campagne
« de sept jours : le drapeau tricolore planté sur les rem-
« parts de Médéah, signale d'une manière brillante notre
« nouvelle ère de liberté. Il s'agit maintenant d'obtenir le
« même résultat à Constantine, et l'Afrique est soumise ;
« car c'est, depuis le retour de la commission de Tunis,
« l'objet des méditations du général en chef.

« Au reste, qu'on ne craigne pas que le poste de Médéah
« soit une imprudence ; il est soutenu par la position de
« l'Atlas, où l'affaire du 21 a eu lieu, et que le général va

Le 24, le général distribua les récompenses à ceux qui s'étaient distingués dans les combats que nous avons livrés depuis notre départ. Son état-major eut la grosse part; les décorations et les grades furent répandus avec très-peu de discernement.

J'ai déjà dit qu'on avait permis aux habitants de la ville de conserver leurs armes. Le général voulut qu'ils fussent organisés en garde nationale. Il les fit tous rassembler et les passa en revue, ce qu'ils regardèrent comme un grand honneur pour eux.

Quoique nous fussions entrés en amis dans les murs de Médéah, un grand nombre d'habitants s'étaient cependant enfuis dans les montagnes, emmenant avec eux leurs familles et tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Lorsqu'ils virent leur Bey prisonnier, et qu'ils eurent connaissance de notre manière d'agir envers ceux qui étaient restés, ils se décidèrent à rentrer en ville.

« faire occuper par deux blokhous; la Ferme où nous avons
« campé le 20 et que le général a fait fortifier, sera ensuite
« un point intermédiaire jusqu'à Bleida, où le général se pro-
« pose de laisser le lieutenant-général Boyer, qui sera com-
« mandant supérieur de la province. On ne peut, comme vous
« voyez, ajouter plus de prudence à une combinaison aussi
« hardie; l'avenir de l'Afrique est tout entier dans ce plan.

« *Constitutionnel* de 1830, n° 348. »

Pendant toute la journée nous en vîmes arriver un grand nombre, tous armés, conduisant des mulets chargés et suivis par des femmes et des enfants qui marchaient à pied.

Les vivres et les fourrages que nous avions pris à notre départ de la ferme de l'Aga étaient épuisés, et on ne pouvait pas s'en procurer d'autres. On ne voulut pas frapper une contribution sur la ville le lendemain de notre arrivée, et nous ne pouvions rien obtenir des habitants, pas même de la paille pour les chevaux qui mouraient de faim; on distribua de l'orge trouvé dans les magasins du gouvernement. Tout ce qui était à la campagne du Bey avait été consommé par la cavalerie. On donna aux soldats un mauvais biscuit, sec comme du bois, trouvé dans les magasins, et on fit, pour les officiers seulement, du pain d'orge dans lequel il y avait des pailles longues comme le doigt. La ville est entourée de beaux jardins qu'on avait eu soin de conserver et qui fournissaient des légumes en abondance; ces légumes étaient vendus par les habitants et payés très-exactement par les soldats. Il était presque impossible d'avoir de la volaille et des œufs; mais, chose fort extraordinaire, on avait du vin et en assez grande quantité: les habitants, juifs et musulmans, font du vin blanc qu'ils conservent dans de grandes

jarres en terre ; ce vin est assez bon ; ils en vendirent beaucoup à l'armée à neuf sous le litre. Voyant que nous manquions de pain , ils se mirent à faire une galette cuite dans un plat avec de l'huile, ils fabriquèrent aussi un peu de mauvais pain , et vendirent tout cela aux soldats aussi cher que possible.

Le temps qui avait été assez beau jusqu'à cette époque se brouilla tout à coup : la pluie commença dans la nuit et continua à tomber toute la journée du 25. Mais heureusement presque toutes nos troupes étant logées dans des maisons, ne souffrirent pas beaucoup. Le nouveau Bey de Titérie fut installé ce jour même ; il reprit le divan de l'ancien , et se logea , en attendant que le quartier général eût évacué son palais, dans une petite maison voisine : là il était assis les jambes croisées sur des coussins, et fumait nonchalamment sa pipe. Le divan, dans la même posture, formait un demi-cercle devant lui, et tous les habitants venaient dans la cour se planter comme des termes devant la porte de l'appartement pour le regarder. Les généraux et les chefs de corps s'adressaient déjà au bey comme à un petit souverain ; les demandes qu'on lui faisait étaient aussitôt soumises au divan, qui avisait au moyen d'y satisfaire. Quand un membre se levait, soit pour remplir une mission ou satis-

faire un besoin, il baisait auparavant le turban du maître; cette cérémonie dura toute la journée.

Le général, enfin convaincu que l'armée ne pouvait trouver aucune ressource à Médéah, voyant le mauvais temps commencer, et ayant reçu par des Arabes la nouvelle que les bataillons restés à Bleida avaient été attaqués par des forces considérables, modifia ses grands projets. Le départ pour Alger fut fixé au lendemain matin. La place devait être occupée par le colonel Marion ayant sous ses ordres le bataillon du 20^e et les Zouaves. Cet officier supérieur, comprenant bien que six cents hommes n'étaient pas suffisants pour occuper une position aussi désavantageuse que Médéah (1), se rendit auprès du général en chef, et à force de lui représenter les inconvénients de cette position il en obtint que le bataillon du 28^e resterait avec lui

(1) Médéah est une ville située sur un petit mamelon dominé par plusieurs collines. Une mauvaise muraille règne autour. Toutes les montagnes voisines sont habitées par des tribus de Kbaïl belliqueuses et pillardes. Cette ville n'offre absolument aucune ressource. Si l'ennemi occupait les positions environnantes, il empêcherait la garnison de mettre le pied dehors, et avec un obusier et deux pièces de canon il pourrait l'écraser. La ferme du Bey était un point assez formidable; mais pour l'occuper et se tenir en communication avec la ville, il fallait au moins un bataillon.

jusqu'à l'arrivée du deuxième bataillon du 20^e, qui devait venir avec le convoi des munitions : au moyen de ce renfort la garnison de la place se montait à douze cents hommes. C'était assez ; mais douze cents hommes mangent, boivent et dorment, on n'en tint aucune espèce de compte : tous les vivres trouvés dans les magasins du bey consistaient en un peu de farine d'orge, de mauvais biscuit et du grain. Avec une grande partie de la farine on fit faire du pain pour l'armée qui allait se mettre en marche, et pour moudre le grain qui restait on avait seulement un petit moulin à eau, et deux ou trois mauvais moulins à cheval, dont le travail suffisait à peine à la consommation de la ville. Nous n'avions pas pu avoir de paille pour nos chevaux, il était évident que les soldats n'en auraient pas pour se coucher. Du vin, celui qu'on avait trouvé dans la ville était à peu près consommé ; il n'y avait pas d'eau-de-vie : ainsi les troupes furent réduites à boire de l'eau.

Ce ne sont pas là des inconvénients, disaient ces hommes qui pensent toujours comme le maître ; tout le pays d'ici Alger étant occupé, on établira une correspondance de mulets qui amèneront en abondance à la garnison tout ce dont elle aura besoin ; et certainement les habitants des montagnes, voyant qu'on les paye

exactement, viendront lui vendre leurs denrées.

Pour payer, il faut avoir de l'argent, et personne n'en avait apporté : on fut obligé de faire une quête dans toute l'armée, et chacun donna celui qu'il possédait pour former une caisse à la garnison. Un autre inconvénient bien plus grave encore, c'était le manque de munitions : les troupes qui s'étaient battues devant Bleida et dans l'Atlas avaient tellement tiré que le plus grand nombre des cartouches était brûlé. Par ordre du général, on visita toutes les gibernes, et on ne laissa que vingt cartouches par homme à ceux qui devaient retourner à Alger. Ces cartouches, jointes à celles qui restaient encore à l'artillerie, formaient un total de vingt mille.

Non seulement nous laissions trois bataillons presque sans munitions, sans moyen de subsistance, au milieu d'un pays affreux et où ils pouvaient être attaqués à chaque instant, mais encore l'armée s'embarquait avec vingt cartouches, sachant l'ennemi sur ses derrières, à travers des montagnes escarpées dans lesquelles mille hommes bien déterminés pouvaient lui faire beaucoup de mal. Le col était occupé, me dira-t-on : oui, mais avant d'arriver au col il existe vingt défilés où l'on pouvait nous écraser à coups de pierres. Tout ceci n'entra donc pas dans les combinaisons du général Clauzel ? Malgré le triste état dans lequel

L'armée se trouvait, sa gaieté ne l'avait point abandonnée : le soir les musiciens se rendirent dans la cour du palais, et les voûtes retentirent des airs de la Marseillaise, de la Parisienne, etc.

Tous les préparatifs furent faits pour le départ, qui devait avoir lieu le lendemain à la pointe du jour. Chaque soldat portait sur ses épaules six jours de vivres, composés de pain d'orge, de mauvais biscuit et d'un peu de viande ; de ces six jours, trois étaient destinés pour les troupes restées au col, qui devaient en manquer complètement. Les soldats, dont beaucoup étaient sans souliers, mal couchés et mal nourris depuis leur arrivée à Médéah, étaient loin d'être reposés : quand on vint leur annoncer qu'il fallait se charger de six jours de vivres, ils jetèrent les hauts cris ; mais comme on leur observa que ceux qui gardaient le col n'avaient rien à manger, ils ne firent plus aucune objection.

J'ai reproché à l'armée ses ravages dans les environs d'Alger, je lui dois maintenant des éloges pour sa belle conduite à Médéah : rien ne fut dévasté, on ne prit pas un chou dans les jardins ; les habitants s'y étaient transportés, et les soldats conduits par des sous-officiers allaient acheter des légumes. Pas une maison particulière ne fut violée ; en coupant du bois pour les feux, on eut soin d'épargner autant que possible

les arbres fruitiers. Ces bons procédés firent une vive impression sur les habitants de la ville et de la campagne; ils étaient tous fort bien avec les soldats, et plusieurs allèrent dans les corps-de-garde leur porter du vin et du café.

Le 26, à la pointe du jour, l'armée se mit en marche : la brigade Hurel forma l'avant-garde, les bagages marchèrent au centre, et le général Achard fut chargé de soutenir la retraite avec les bataillons du 14^e et du 37^e de ligne. Le Bey prisonnier, avec son fils, jeune homme de 25 à 30 ans, et quatre autres encore enfants, magnifiquement vêtu, armé et monté sur un superbe cheval, marchait sous l'escorte d'un détachement de gendarmerie commandé par le grand-prévôt. Ce prince est un petit homme assez replet, âgé de soixante ans, d'une belle figure et d'un regard vif et sévère. Il avait conservé toute sa fierté, mais ses enfants paraissaient fort tristes. Ses femmes ne le suivirent pas; elles étaient restées à Médéah, peut-être dans l'intention de prendre du service auprès du nouveau souverain.

Les janissaires sans armes, avec leur pipe à la main et tout leur bagage dans un petit mouchoir qu'ils portaient sur le dos, marchaient la tête baissée à quelque distance derrière leur maître. Le malheur de ces hommes ne nous inspira que du mépris : s'ils avaient su mourir

au col, l'armée française ne l'eût peut-être jamais franchi. Mais non, ils furent assez lâches pour prendre la fuite à la vue des premiers tirailleurs qui les attaquèrent; et maintenant ils courbaient leur front en implorant la pitié des vainqueurs. Et quels vainqueurs pour eux? des Chrétiens que leur religion les force à mépriser, et qu'ils étaient habitués à traiter comme des esclaves.

Nous ne vîmes pas un seul ennemi dans tout le trajet de Médéah au col. Toutes les tribus qui se trouvaient sur notre passage arborèrent, en signe de paix, de petits drapeaux blancs gardés chacun par quelques hommes. Beaucoup de Kbaïl montaient sur des mamelons, et plusieurs venaient le long du chemin pour nous voir passer. Quelques cheks vinrent faire leur soumission au général et demander qu'on leur donnât des bernous.

Arrivée à midi sur le col, l'armée fit une halte de deux heures pendant laquelle on distribua à la brigade Monck-Duzer les vivres qu'on avait apportés et qui lui firent grand plaisir: depuis deux jours les soldats étaient obligés de vivre en grande partie avec des glands cuits sous la cendre: les Bédouins apportaient bien quelques provisions, mais elles suffisaient à peine pour l'ambulance qui, depuis le départ de l'armée, était dans la plus grande pénurie. Monsieur

le sous-intendant militaire, chargé de ce service, était parti pour Médéah, sans s'inquiéter du reste. Les officiers qui avaient des tentes les laissèrent pour mettre les blessés à couvert. Le jour même du départ de l'armée, on n'avait pas de viande pour faire du bouillon. Ce ne fut que le soir que le général Monck-Duzer, ayant fait acheter quelques poules auprès des Bédouins, les céda à l'ambulance, et on en fit du bouillon qui fut distribué à nos malheureux émarades blessés, qui en avaient le plus grand besoin.

Pendant toute notre absence, les troupes restées au col ne furent point inquiétées. Dans la première journée seulement, on tira quelques coups de fusil contre des Bédouins qui parurent sur les montagnes après le départ de l'armée.

Vers deux heures, les régiments se mirent en marche pour continuer leur route. On défila tranquillement par le col, sur lequel le général resta jusqu'au moment où l'arrière-garde commença à marcher. En partant, il donna l'ordre au général Monck-Duzer de garder ses positions, et de se préparer à se porter sur Méliana le lendemain matin. Dans notre trajet jusqu'à la plaine, nous continuâmes à rencontrer des drapeaux blancs plantés le long de la route, et des groupes d'Arabes qui regardaient défiler l'armée. Nous arrivâmes à la Housch de l'Aga à la nuit

tombante sans avoir tiré un seul coup de fusil depuis notre départ de Médéah. La brigade Hurel et les bagages campèrent autour de la ferme. Le général Achard resta dans les oliviers, au pied des montagnes.

En arrivant, nous apprîmes que les troupes restées à la ferme n'avaient point été attaquées, mais que les Kbaïl, réunis aux habitants de la plaine du côté de Matifou, commandés par le fameux Benzahmum, avaient pénétré dans Bleida, où on s'était battu avec un grand acharnement. Trois compagnies du 21^e, qui étaient allées escorter le convoi d'artillerie, étaient rentrées pendant la nuit, et disaient que les canonniers devaient avoir tous été massacrés.

Voici comment le convoi partit : lorsqu'on eut reçu l'ordre du général Delort, l'officier qui commandait à la ferme jugea prudent de faire escorter les canonniers par trois compagnies, au lieu de cinquante hommes comme l'ordre le portait. Ces trois compagnies, commandées par un capitaine, accompagnèrent le détachement bien au-delà de Bleida. Au moment de se séparer, l'officier du 21^e voyant beaucoup d'Arabes courir dans la plaine, en conçut des inquiétudes, et engagea le capitaine Esnaut à ne pas aller plus loin et à revenir à la ferme avec lui. Celui-ci refusa, en disant qu'il devait d'autant plus exé-

cuter l'ordre qui lui avait été donné que l'armée manquait de cartouches. A peine l'infanterie eut-elle fait demi-tour qu'elle fut attaquée par des Arabes dont le nombre augmentait à vue d'œil. On fut plusieurs fois obligé de former le carré et de faire des feux de deux rangs sur l'ennemi qui se précipitait en masse contre les compagnies. Elles se battaient déjà depuis long-temps et apercevaient encore les canonniers qui continuaient leur route au grand trot sans être inquiétés; mais à la fin elles les perdirent de vue. Accablées par le nombre et épuisées de fatigue, ces compagnies furent obligées de se jeter dans Bleida, d'où elles partirent pendant la nuit et revinrent heureusement à la ferme sans être attaquées davantage.

Dans la soirée, le général en chef reçut plusieurs estafettes expédiées de Bleida, qui lui apportèrent des détails sur les combats qui s'étaient livrés dans cette ville, le prévirent que l'ennemi était en force dans le voisinage, et qu'il menaçait la garnison d'une attaque, pour le lendemain, plus terrible que toutes celles qu'elle avait eues à soutenir jusqu'alors.

Ce contre-temps renversa tous les projets du général Clauzel. De suite l'ordre fut expédié au général Monck-Duzer de quitter le col et de venir joindre l'armée. On commença à craindre

pour la garnison de Médéah; mais il n'était plus temps : celle de Bleida était gravement compromise, il fallait marcher à son secours.

Avant le départ de l'armée, il arriva un incident assez singulier. L'Aga, qui était resté à la ferme avec tout son monde (25 ou 30 hommes), s'était fait apporter des fourrages et des provisions par les tribus d'alentour. Les Cheks de ces tribus réclamaient neuf cents francs seulement pour la paille qu'ils avaient livrée à l'Aga; mais, après beaucoup de discussions, on leur en donna quatre cents, et ils s'en allèrent.

Le 27, à 7 heures du matin, la brigade Hurel, formant l'avant-garde, se mit en route; elle fut immédiatement suivie par les bagages, derrière lesquels marchait le général Achard. La brigade Monck-Duzer, qui descendait la montagne, devait former l'arrière-garde jusqu'à ce qu'elle eût repris sa place dans la colonne.

Les tirailleurs n'étaient plus qu'à une demi-lieue de Bleida, lorsqu'on aperçut en avant de cette ville l'ennemi disposé dans une espèce d'ordre de bataille : l'infanterie, formant l'aile gauche, appuyait son flanc au torrent Ouad-el-Kéber; la cavalerie, placée sur la droite, était dispersée dans les broussailles, et paraissait s'étendre fort loin dans la plaine.

Le général Clauzel ordonna de faire halte. Aus-

sitôt la cavalerie, soutenue par plusieurs bataillons d'infanterie, reçut l'ordre de charger celle de l'ennemi. Le général Hurel devait attaquer l'infanterie, et chercher à lui couper le chemin des montagnes. Les hommes étant extrêmement fatigués, notre infanterie exécuta son mouvement avec beaucoup de mollesse. Les Arabes, voyant arriver nos bataillons, lâchèrent pied et se jetèrent dans le ravin, où ils arrivèrent en même temps que les voltigeurs; mais ceux-ci n'étant pas soutenus, et voyant l'ennemi trop nombreux, n'osèrent pas l'attaquer, et il eut le temps de gagner la montagne avant l'arrivée des régiments. Comme on voyait les Kbaïl gravir les contreforts, on leur tira quelques coups de canon qui ne produisirent aucun effet. Nous ne fûmes pas plus heureux à la droite; la cavalerie arabe avait osé attendre la nôtre jusqu'à vingt-cinq pas, et, après avoir tiré quelques coups de fusil, elle était partie au galop, en laissant nos chevaux beaucoup en arrière. Une portion de cette cavalerie s'était jetée sur la gauche de l'armée française, où se trouvait alors le général en chef avec tout son état-major. Comme l'ennemi se dirigeait vers nous, le général donna l'ordre à son piquet de chasseurs de charger les Arabes, et engagea les officiers d'état-major à s'y joindre : mais l'ennemi voyant qu'on marchait contre lui

au galop et le sabre à la main, tira quelques coups de fusil, tourna bride et s'enfuit. Ainsi, dans moins d'une heure, la troupe de Benzahmum fut mise en déroute sans qu'il nous en coûtât un seul homme.

La garnison de Bleida, qui voyait depuis le matin l'ennemi manœuvrer pour attaquer la ville, et qui savait qu'un grand nombre des siens était embusqué dans les jardins, ne jugea pas à propos de faire une sortie, dans la crainte qu'il ne profitât de ce moment pour s'emparer de la ville.

Il y eut ici une faute de commise : si on s'était contenté d'envoyer quelques bataillons d'infanterie contre les cavaliers arabes pour les tenir en respect et qu'on eût fait exécuter brusquement contre les Bédouins à pied une charge de cavalerie, soutenue par quelques compagnies de voltigeurs, on leur aurait coupé le chemin de la montagne, et on en eût pu faire un grand carnage. Il était évident que dans l'état où se trouvait notre infanterie elle ne pouvait pas agir avec vigueur.

Quoique l'ennemi eût presque entièrement disparu, il ne restait plus qu'une vingtaine de cavaliers qui couraient çà et là dans les broussailles, le général s'approcha de Bleida avec beaucoup de précautions : il fit fouiller par les tirailleurs les bouquets de bois et tous les jardins

qui se trouvaient devant nous, mais on ne rencontra personne.

En entrant dans cette ville, le plus horrible spectacle vint s'offrir à nos yeux : les ruisseaux étaient teints de sang; des cadavres encombraient les rues, plusieurs maisons et boutiques à moitié démolies, en étaient remplies; les chevaux et les soldats les écrasaient en marchant dessus; les bourres de fusil, les traces des balles sur les murs et dans les portes annonçaient qu'on s'était battu de rue en rue. Près de la porte d'Alger, plusieurs cadavres de chevaux français couvraient ceux des Kbaïl et des Arabes. Les meubles, les portes et les croisées, jetés au milieu des rues, prouvaient qu'on avait été obligé de faire le siège de plusieurs maisons. Le soldat, dans sa fureur, tua quelques femmes et enfants; une jeune fille magnifique, de 16 à 18 ans, sortie d'une maison où des Kbaïl s'étaient réfugiés, tomba au milieu de la rue, percée de plusieurs balles : elle y était encore lorsque nous arrivâmes; presque tous ceux qui la virent donnèrent une larme à son malheur.

Voici ce qui s'était passé à Bleida depuis le départ du général en chef :

Dès le 20 novembre, le colonel Rullière, qui commandait les bataillons des 35^e et 34^e régiments de ligne laissés à la garde de la ville, prit

toutes les dispositions nécessaires pour la défendre. Une compagnie du 35^e fut placée dans une maison en avant de la porte d'Alger ; deux pièces de huit furent mises en batterie en dehors de cette porte ; des postes furent placés sur tous les minarets des mosquées et à chaque porte de la ville. Deux compagnies de grenadiers étaient chargées de la garde de l'hôpital et de la porte d'Alger : plusieurs postes avaient aussi été établis dans l'intérieur de la ville, entre autres une compagnie du centre près le logement du colonel.

Le 21, quelques ennemis parurent sur les montagnes et pénétrèrent jusque dans les jardins. On se tira un peu devant les portes de Médéah et d'Alger. Le 22, les Kbaïl attaquèrent la compagnie placée en avant de celle-ci, mais ils furent repoussés. Plusieurs rues furent barricadées afin d'arrêter l'ennemi s'il parvenait à escalader les murs.

Ce jour-là, les habitants rentrèrent en très-grand nombre ; à peine étaient-ils arrivés qu'ils couraient chez le colonel demander une sauvegarde pour leurs maisons. M. de Rulhière leur fit délivrer à chacun un billet qui ordonnait aux soldats de respecter la maison sur laquelle il était posé. Chacun clouait ce billet sur sa porte, et partait incontinent pour retourner dans les montagnes.

Comme on vit que l'ennemi se dirigeait plus particulièrement du côté de la porte d'Alger, on employa la journée du 23 à construire des épaulements pour mettre à couvert les pièces d'artillerie placées devant cette porte.

Le lendemain, 24, tout paraissait tranquille; les habitants circulaient assez paisiblement; plusieurs femmes rentraient avec eux, et des familles entières revenaient dans leurs maisons.

Le 25, beaucoup d'Arabes des tribus voisines vinrent avec des mulets et des chameaux chargés de fourrages dont ils firent cadeau à nos troupes, et refusèrent avec obstination d'en recevoir le prix qu'on leur offrait. Ils s'en allèrent en promettant de revenir le lendemain avec des bestiaux. Il est extrêmement probable que ces Arabes étaient des espions envoyés pour examiner ce qui se passait dans l'intérieur de la ville et la manière dont les Français se gardaient. Les habitants furent en mouvement toute la journée, et nous avons su depuis qu'ils avaient introduit dans la ville et caché dans les maisons des Kbaïl. Le colonel reçut l'avis qu'il serait attaqué le lendemain par des forces très-supérieures. Quoiqu'il n'ajoutât pas grande confiance à cet avis, il ne se prépara pas moins à une vigoureuse résistance.

De nouvelles barricades furent construites dans

les rues; les murs furent crénelés, et chacun eut ordre de se tenir continuellement sur ses gardes.

La nuit fut très-tranquille; mais le 26, dès la pointe du jour, on vit des masses de Kbaïil et d'Arabes descendre des montagnes, pénétrer dans les jardins, et se porter dans la plaine pour tourner la ville. La porte du côté de la montagne fut la première attaquée : l'ennemi voyant que nos soldats tiraient par des trous pratiqués dans le mur, eut bientôt suivi leur exemple. Il perça le mur dans plusieurs endroits, et se mit à son tour à tirer par les trous. Ceux qui s'étaient portés du côté de la plaine forcèrent la porte, firent des ouvertures à la muraille, et pénétrèrent dans la ville malgré le feu des troupes placées sur les terrasses et les mosquées. Dans un instant les Kbaïil parurent en très-grand nombre sur les terrasses et dans les rues, et attaquèrent tous les postes à la fois. Beaucoup d'habitants, et les Bédouins cachés chez eux, vinrent encore en augmenter le nombre. Déjà plusieurs de nos postes avaient battu en retraite en se dirigeant sur les mosquées; la grande rue était encombrée de troupes qui couraient péle-mêle vers la mosquée-hôpital que le colonel avait désignée pour point de ralliement. Les soldats placés sur le minaret de cette mosquée, exposés de tous les côtés au feu de l'ennemi, furent obligés de l'a-

bandonner et de descendre dans la rue. A leur vue, les blessés, déjà épouvantés par le bruit qu'ils entendaient (1), se saisirent de leurs armes et se disposèrent à se défendre jusqu'à la mort. Un maréchal-des-logis des chasseurs, pouvant à peine marcher, alla se placer à la porte de la rue avec son bancal à la main ; les chirurgiens et tous les employés tirèrent l'épée, et coururent au-devant de l'ennemi.

Pendant le désordre augmentait; nos soldats, pressés de toute part, se précipitaient sous la voûte en tirant encore quelques coups de fusil. Le colonel, voyant que les Kbaïl se portaient en foule de ce côté, fit entrer une des pièces de canon pour tirer dans la rue, et donna l'ordre aux deux compagnies de grenadiers de sortir par la porte d'Alger, de se porter du côté de la plaine en longeant le mur des jardins, de rentrer ensuite dans la ville par les tranchées que l'ennemi avait faites à la partie qui se trouve de ce côté, et de tomber à la baïonnette sur ses derrières.

Pendant que les grenadiers exécutaient leur mouvement, les Kbaïl, arrivés en foule près de l'hôpital, attaquaient avec un grand acharne-

(1) Pour descendre du minaret, on était obligé de passer au milieu des blessés qui étaient dans la mosquée.

ment. Les chevaux qui se trouvaient dans une cour voisine furent tous tués. La confusion était si grande sous la voûte, qu'on ne put pas parvenir à tirer un coup de canon. Dans ce moment, les troupes épouvantées demandèrent qu'on ouvrit la porte pour abandonner la ville; mais le colonel Rullière s'y opposa, en les engageant à se défendre avec courage. Tout à coup, l'ennemi se précipita sur la pièce de canon; un porte-drapeau vint planter son étendard à côté, et plusieurs Kbaïl, qui s'étaient accrochés aux roues, essayaient de la tourner contre les Français. Le désordre fut alors à son comble : la fumée, la poussière et les cris des combattants empêchaient de rien voir et de rien entendre. Dans ce moment, M. Mauri, porte-drapeau du 35^e, un lieutenant de voltigeurs du même régiment, et M. Charton, employé des vivres, se portèrent en avant : les soldats les suivirent; l'ennemi fut repoussé et la pièce dégagée. Alors des cris affreux se firent entendre de tous les côtés; la charge qui battait dans le milieu de la ville annonça que les grenadiers avaient ponctuellement exécuté les ordres du colonel. En effet, après avoir chassé quelques tirailleurs qu'ils trouvèrent dans les jardins, ils étaient rentrés sans éprouver de résistance, et alors ils tombaient à la baïonnette sur les derrières de l'ennemi, et en fai-

saient un horrible carnage. Les Kbaïl, se voyant pris entre deux feux, se sauvèrent de tous les côtés; quelques-uns se retirèrent dans les maisons et s'y défendirent jusqu'à la mort. Les vieillards, les femmes et les enfants qui s'y trouvaient avec eux furent impitoyablement massacrés. Le carnage dura jusqu'après midi.

La compagnie du 35^e, placée en dehors de la porte d'Alger, ne fut point attaquée; deux coups de canon, tirés de ce côté, avaient tellement épouvanté l'ennemi, qu'il n'osa plus s'y présenter. Cette journée nous coûta beaucoup moins de monde qu'on n'aurait pu le croire : nous eûmes 25 morts et 30 ou 40 blessés; deux officiers y perdirent la vie; un capitaine du 34^e et le chirurgien aide-major du 35^e furent blessés. Cette fois l'ennemi n'eut pas le temps d'emporter ses morts : trois cents environ restèrent dans les rues, les maisons et les jardins de Bleida, où ils étaient encore à l'arrivée de l'armée de Médéah.

Cette sanglante défaite n'avait point déconcerté Benzahmum; le lendemain il s'avança contre la ville avec des forces encore plus considérables que la veille; et si l'armée fût arrivée quelques heures plus tard, peut-être en était-ce fait de la garnison française.

Arrivées à Bleida, les troupes françaises prirent position autour de la ville, et le général en

chef alla occuper son ancien logement. Quelques groupes de Kbaïl étaient restés sur les contreforts de l'Atlas, d'où ils tiraient de temps en temps des coups de fusil, et une cinquantaine s'étaient emparés de la gorge, mais se tenaient un peu plus éloignés que la première fois. Le général se contenta de les faire observer, mais il ne chercha pas à les débusquer. Quelques habitants pris les armes à la main furent encore fusillés.

Lorsqu'on annonça au comte Clauzel qu'il y avait parmi les morts un grand nombre de femmes et d'enfants, il devint furieux et retira de suite les récompenses qu'il avait accordées aux bataillons du colonel Rullière. Mais si en rendant compte du fait au général, on lui eût observé qu'une grande partie des habitants étaient complices de l'ennemi, et qu'on avait été obligé de faire le siège de plusieurs maisons remplies de femmes et d'enfants, il aurait compris comment il se faisait qu'on en avait tué quelques-uns, et n'aurait pas traité aussi rigoureusement des soldats qui n'avaient fait que défendre courageusement leur vie.

Les Maures et les Juifs restés dans la ville furent employés à débarrasser les rues. Tous les cadavres furent réunis sur le cimetière devant la porte d'Alger. Nos soldats allèrent chercher ceux de leurs camarades restés sur le champ de

bataille, et leur rendirent les derniers honneurs. Bleida présentait alors le plus triste spectacle qu'il soit possible de voir : les feux de nos bivouacs l'entouraient au dehors, dans l'intérieur on rencontrait à chaque pas des hommes portant sur une planche ou deux branches d'arbre des cadavres mutilés et dont le sang coulait encore. Des vieillards, des femmes et des enfants contemplaient avec effroi tous ceux qui passaient, et leurs regards annonçaient qu'ils cherchaient un fils, un mari ou un père : beaucoup de nos soldats immobiles, et les bras croisés, semblaient partager leur affliction. Quelques groupes d'habitants, descendus de la montagne avec des drapeaux blancs, attendaient en tremblant sur le cimetière que le général eût décidé de leur sort. Mais quoiqu'ils eussent bien mérité la mort, on leur pardonna : nous étions fatigués de voir couler le sang.

Le Bey de Titerie, qui, après avoir vu les troupes de Benzahmum fuir devant nos bataillons sans oser opposer de résistance, n'était entré à Bleida qu'en marchant sur les cadavres de ceux qui couraient à son secours, resta indifférent à tout. On eût dit qu'il n'avait jamais gouverné ce pays.

Le départ de l'armée fut fixé au lendemain matin 28; il était décidé qu'on ne laisserait per-

sonne à Bleida, et même le bruit se répandit qu'on allait y mettre le feu. Le peu d'habitants qui restaient encore dans cette malheureuse cité, épouvantés par ce bruit, sortirent dès le matin, emportant sur leurs épaules et sur des mulets leurs bagages, qui se composaient de quelques plats en bronze, de deux ou trois tapis ou nattes de jonc, et autant de peaux de mouton, et allèrent se réunir en avant des jardins pour attendre le départ de l'armée.

L'artillerie, les voitures et les mulets étant fort longs à défiler, ce ne fut qu'à 9 heures qu'on se mit en route. L'armée se divisa en deux colonnes : la première, composée de la brigade Achard, augmentée des bataillons du 35^e et du 34^e, d'un escadron de cavalerie et de deux pièces d'artillerie, se dirigea sur Coleah en traversant la plaine; l'autre, commandée par le général Boyer, comprenait le reste de l'armée et tous les bagages, et emmenait avec elle les prisonniers : cette colonne suivit la route d'Alger.

Le général en chef commandait en personne la colonne qui se portait vers Coleah. A peine celle-ci eut-elle commencé à se mettre en marche, qu'un coup de fusil parti près d'un petit bosquet annonça la présence de l'ennemi. Tout-à-coup les Bédouins sortirent de derrière les haies et les broussailles, et se montrèrent sur

les flancs et sur les derrières; mais les tirailleurs les forcèrent à s'éloigner; le général donna aussitôt l'ordre à deux compagnies du 34^e de s'emparer d'un petit bois qui se trouvait sur la droite, pour empêcher l'ennemi d'y pénétrer; après avoir exécuté l'ordre qui leur avait été donné, ces compagnies se retirèrent un peu trop tôt, et l'ennemi qui les suivait de près pénétra dans le bois. Mais le capitaine qui commandait ce détachement, comprenant qu'il avait commis une faute, fit volte-face, marcha sur le bois au pas de charge, et délogea les Arabes. Des groupes s'étant formés sur différents points, on tira dessus deux coups de canon qui les dispersèrent. L'ennemi comprenant qu'il lui était impossible d'entamer la colonne, abandonna une poursuite qui ne pouvait être que désavantageuse pour lui. On continua à marcher sur Coleah; mais on rencontra des marais qu'il fut impossible de franchir, et, après avoir couru toute la journée, la colonne fut obligée de regagner la route d'Alger et vint camper le soir tout près de la division du général Boyer.

Quoiqu'on n'eût pas mis le feu à la ville, cette partie de l'armée avait été suivie par les restes de la malheureuse population qui, non-seulement n'osait plus habiter parmi des cadavres et des monceaux de ruines, mais encore qui

craignait en y restant d'être massacrée, ou tout au moins pillée par les Kbaïl, qui se trouvaient encore en très-grand nombre dans les environs.

Deux cents Juifs, et à peu près autant de Maures, hommes, femmes et enfants, marchaient au milieu de nous. Les Maures avaient quelques ânes et mulets pour porter leurs bagages, par-dessus lesquels des femmes et des enfants étaient montés; mais les Juifs étaient presque tous à pied, portant leurs enfants, qui ne pouvaient pas encore marcher, et leurs chiffons sur leurs épaules.

Beaucoup de femmes et de jeunes Mauresques, enveloppées depuis les pieds jusqu'à la tête de longs voiles de gaze et portant de larges pantalons qui leur descendaient jusque sur le cou-de-pied, marchaient la plupart sans souliers au milieu des ronces et des épines, en tenant des enfants par la main. Ces malheureuses se déchiraient les jambes, et le sang ruisselait sur leurs pantalons. Les broussailles étaient couvertes des lambeaux de leurs habits qui s'y accrochaient à chaque instant. Les hommes marchaient tristement devant elles, ou les suivaient par derrière; mais pas un seul ne leur donnait le bras ni la main pour les soutenir. Au bout d'une heure de marche, la moitié tombait déjà de fatigue.

La misère des Juifs était encore bien plus grande: les trois quarts des femmes portaient

sur leurs bras un enfant à la mamelle, et en traînaient trois ou quatre autres accrochés à leur robe, qui suivaient en pleurant à chaudes larmes. Des petites filles et des petits garçons de 6 à 8 ans courbaient sous des fardeaux beaucoup plus gros qu'eux. Quelques uns conduisaient par la main des vieillards aveugles; d'autres portaient leurs frères qui ne pouvaient point encore marcher. Tout cela obligé de courir pour suivre l'armée, ne tarda pas à n'en pouvoir plus : les uns jetaient les fardeaux dont ils étaient accablés, et imploraient la pitié des officiers montés et des soldats du train. J'ai vu une jolie petite fille de six ans, qui portait son frère âgé de deux ans sur ses épaules, jeter les hauts cris en sentant qu'elle allait être forcée de l'abandonner, ne pouvant plus le porter. Cependant elle fit un dernier effort pour marcher encore quelque temps, mais ses forces l'abandonnèrent et elle tomba au milieu du chemin. Alors elle se coucha par terre en tenant son frère entre ses bras, et poussant des gémissements à fendre le cœur. Heureusement pour elle passa un officier à cheval qui prit l'enfant sur le devant de sa selle. Cette pauvre petite et son vieux père levèrent les mains au ciel, puis s'approchant de l'officier, baisèrent ses mains, ses habits et jusqu'à son cheval.

Le malheur de ces pauvres gens avait attendri

tous les cœurs; les soldats leur donnaient du pain, des oranges, et les faisaient boire dans leurs bidons. Beaucoup d'officiers d'état-major et de cavalerie portaient des enfants sur le devant de leur selle; quelques-uns cédèrent leur cheval à une malheureuse mère, qui y monta avec deux enfants. Les mulets et les voitures du train des équipages, les prolonges de l'artillerie et du génie avaient pris autant de monde qu'il leur était possible. Les cantinières, en se chargeant chacune d'un enfant, montrèrent encore dans cette circonstance leur sensibilité pour l'humanité souffrante et leur courage pour la secourir.

La suite du Bey prisonnier, les janissaires et l'Aga avec tout son attirail, complétaient tout-à-fait le tableau. Jamais armée française n'a mené à sa suite un aussi singulier assemblage d'individus. A nous voir, on aurait dit que nous avions vaincu dix nations différentes, dont nous traînions les peuples en esclavage.

C'est avec tout cet accompagnement que la division continua sa route jusqu'au marabout de Sidi-Haït, à une lieue en avant de Boufarick, où elle alla camper; mais avant d'arriver à ce point, une autre scène d'horreur vint s'offrir à notre vue: des corps tout nus et horriblement mutilés étaient gisants sur le chemin; à quelques pas plus

loin, trois palmiers et deux oliviers ombrageaient des tombeaux mauresques; des membres palpitants étaient accrochés à leurs branches. Le corps d'une femme, dont les seins avaient été coupés et les entrailles arrachées, était pendu par les pieds. A cet aspect, les soldats reculèrent d'horreur en jetant des cris de vengeance. Ils avaient reconnu les cadavres des malheureux canonniers pour le salut desquels on conservait encore quelque espérance. Mais c'en était fait, ils avaient tous été massacrés; et jusqu'à Sidi-Haït, nous les trouvâmes répandus dans la plaine, ayant les pieds, les mains coupés, et le corps tout lardé de coups. Les chacals les avaient déjà dévorés; on en trouva plusieurs dont il ne restait absolument que le squelette.

Quelques Arabes du voisinage ayant été interrogés, dirent : « que le convoi, arrêté dans sa course par des marais, avait été obligé de se jeter sur la droite, et qu'en arrivant près de Boufarick, il était tombé au milieu de la troupe de Benzahmum qui se portait sur Bleida, et qu'après un combat assez long, il avait été anéanti.

Les canonniers, quoique accablés par le nombre, ne perdirent pas courage : une vingtaine de fosses toutes fraîches au milieu des tombeaux arabes témoignaient qu'ils étaient morts en héros.

Aussitôt que le bivouac eut été établi, on fit chercher tous les restes de nos malheureux ca-

marades, et on leur rendit les derniers honneurs. Ce spectacle frappa tout le monde d'horreur et d'indignation, et pendant toute la soirée on ne cessa de lancer des imprécations contre ceux qui avaient envoyé ces hommes à une mort certaine, et de dire qu'il fallait les venger en dévastant la campagne voisine et tuant les habitants; mais nos vœux ne furent point écoutés, et le meurtre des canonniers resta impuni.

Le général Clauzel, que nous avons déjà dit avoir été arrêté dans sa marche sur el Coloah par des marais qui l'avaient forcé à rebrousser chemin, vint camper à l'endroit même où nous avions trouvé les premiers canonniers massacrés; il put voir encore les branches et les troncs des arbres couverts de leurs lambeaux, et la terre sur laquelle il coucha teinte de leur sang qui criait vengeance.

La tranquillité de la nuit ne fut troublée que par les cris des chacals qui venaient réclamer leur proie. Le beau temps continuait, et on comptait sur lui pour se rendre le lendemain à Alger.

Le 29, à la pointe du jour, les habitants de Bleida se mirent en marche et devancèrent l'armée, qui ne partit que vers les sept heures. Le temps était couvert, et tout le monde frémissait en pensant à ce qui pouvait arriver si la pluie

venait à nous surprendre dans l'état où se trouvait l'armée.

Arrivée vis-à-vis la ferme du Bey d'Oran, la brigade Achard fit par file à gauche pour retourner dans ses cantonnements en traversant les montagnes; le général en chef la suivit. Le reste de l'armée continua de suivre la route d'Alger. Un peu avant d'arriver au pont de Ouad-Kerma, qui est encore éloigné de quatre lieues d'Alger, nous fûmes assaillis par une pluie battante; en un instant la misère fut à son comble. Les femmes, les enfants et les vieillards, qui marchaient pieds nus (ils avaient tous perdu leurs souliers), étaient dans la boue jusqu'aux genoux et mouillés jusqu'aux os. Tous les vêtements légers des Mauresques leur collaient sur le corps, et dessinaient ces formes qu'elles déguisaient avec tant de soin. Les soldats commençaient à murmurer. L'artillerie et les bagages encombraient le chemin. Tout annonçait le désordre; mais heureusement la pluie cessa, et nous continuâmes tranquillement notre route sur Alger, où nous arrivâmes dans l'après-midi.

En avant du premier café, qui se trouve sur la route de Bleida du côté de la plaine, nous rencontrâmes plusieurs juifs qui, sachant que beaucoup de leurs coreligionnaires venaient leur demander un asile, accouraient au-devant d'eux,

pour les recueillir. Ces Israélites, ayant eu connaissance de nos victoires, se mirent à crier d'aussi loin qu'ils nous virent : *Viva, Franchais! Bravo, Franchais!* nous en trouvâmes tout le long de la route qui faisaient retentir les airs de leurs cris, et manifestaient leur joie par toutes sortes de gestes. En arrivant dans le faubourg de Babazon, des groupes d'enfants juifs portant de petits drapeaux tricolores accouraient au-devant de l'armée en criant de toutes leurs forces : *Viva, Franchais! Bravo, Franchais!* Quelques Maures avec leurs femmes avaient osé sortir de la ville pour voir défiler l'armée. Dans la grande rue d'Alger, les fenêtres et les terrasses étaient garnies de juives parées comme un jour de fête, qui jetaient des cris de joie à notre vue, et témoignaient leur satisfaction par des gestes très-expressifs. A l'aspect du Bey prisonnier et de ses janissaires qui, accablés de fatigue et couverts de boue et de honte, marchaient la tête baissée, les applaudissements des juifs redoublèrent : chacun montrait le Bey du doigt. Toutes ces humiliations n'abattirent point le caractère de ce prince; il entra dans Alger la tête haute, et promenait un regard sévère et étonné sur cette population qui naguère n'osait pas passer devant un Turc sans se courber jusqu'à terre. A son arrivée, le Bey fut logé

dans la maison de Bacry avec toute sa suite. Les Turcs furent casernés et gardés à vue dans l'ancien hôpital des Arabes, dehors la porte de Babel-Ouad. C'était probablement pour se soustraire aux honneurs du triomphe que le général en chef avait suivi la brigade Achard : rentré par la porte Neuve avec son état-major, il se rendit chez lui sans être aperçu, et trompa ainsi toute la foule, qui s'était portée sur la route et dans la rue de Babazon pour le voir.

Les malheureux habitants de Bleida qui nous avaient suivis furent rendus à Alger aussitôt que nous. Ils étaient dans l'état le plus pitoyable que l'on puisse imaginer : la plupart n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures, et de plus ils étaient mouillés jusqu'aux os, couverts de boue, et avaient les jambes et les pieds tout déchirés. Les juifs furent recueillis par leurs compatriotes, qui leur prodiguèrent toutes sortes de soins. Mais les Maures ne furent pas aussi heureux ; ceux qui n'avaient pas des parents ou des amis dans la ville se virent obligés de coucher dehors, et trois jours après il y avait encore de malheureuses femmes sans asile qui mendiaient au coin des rues.

Pendant tout le temps que dura l'expédition, les marchés d'Alger furent déserts ; tous les Arabes et les Kbaïl s'étant réunis pour nous com-

battre, n'y venaient plus. Les Algériens, qui n'avaient pas eu assez de courage pour sortir de leurs maisons et venir dans les montagnes soutenir leurs alliés, adressaient chaque jour des prières au prophète pour notre extermination. Les fidèles priaient avec tant de ferveur, qu'ils se crurent exaucés, et les Imans, pour réveiller leur courage, publièrent que toute l'armée française avait été exterminée en traversant l'Atlas. Ces bruits répandus dans la ville plongèrent les Européens et les juifs dans la plus grande consternation; mais les bulletins du général en chef ne tardèrent pas à les démentir, et à prouver aux Algériens qu'il ne leur restait plus d'espoir de se relever.

La campagne que nous venions de faire était certainement très-glorieuse : les difficultés sans nombre que l'armée a eues à surmonter pour traverser l'Atlas lui font autant d'honneur que ses victoires. Nos soldats, qui jusqu'alors ne comptaient que vingt jours de campagne (vingt jours, il est vrai, qui valent une année), se montrèrent aussi braves et aussi patients que des troupes qui font depuis dix ans la guerre. L'intrépidité avec laquelle ils gravirent l'Atlas sous le feu de l'ennemi remplit tout le monde d'admiration : « Vous êtes les dignes émules des armées de la révolution et de l'empire, » leur

dit le général Clauzel ; mais cette campagne était-elle utile ? C'est une question qui a été fort agitée, et que chacun a résolue à sa manière.

Les uns disaient que le général Clauzel, qui était à peine sorti de son hôtel depuis son arrivée à Alger, voyant approcher le jour de l'an, époque à laquelle le Roi est dans l'habitude d'accorder des faveurs à ceux qui se sont distingués, avait entrepris l'expédition de Médéah dans l'espoir d'être nommé maréchal de France.

D'autres prétendaient que c'était tout simplement pour satisfaire sa curiosité, et qu'on ne l'accusât pas d'être parti d'Afrique sans avoir rien entrepris.

Je laisse là les discussions et je me prononce : Non-seulement la campagne de l'Atlas a été utile, mais encore elle était indispensable, si l'on voulait conserver la conquête d'Alger : Médéah était le quartier-général d'un chef qui, après nous avoir indignement trahis, faisait tous ses efforts pour nous nuire ; ses coureurs venaient jusqu'à nos avant-postes répandre l'alarme dans toute l'armée, et massacrer ceux de nos soldats qui osaient s'écarter. Tous les mécontents se réunissaient autour de ce chef, et les Imans ne cessaient de le présenter aux Algériens comme celui que Dieu avait choisi pour chasser les infidèles de l'Afrique. Il était donc tout-à-fait in-

dispensable de le détruire. S'il fût sorti de ses montagnes, on aurait pu profiter d'un moment favorable et lui couper la retraite; mais il s'y tenait obstinément enfermé, et il n'y avait point d'autre parti à prendre que de le faire assassiner ou d'aller l'assiéger jusque dans sa capitale: le premier était indigne de notre caractère; le second pouvait coûter beaucoup de monde, et nous pouvions être battus; mais ce sont là les chances de la guerre, et jamais elles n'ont arrêté les soldats français.

Médéah conquis, le Bey et ses janissaires prisonniers, nous n'avions plus rien à faire entre les Atlas; il fallait ramener toutes nos troupes. Un pays presque aride, habité par des hordes sauvages et cruelles, ne pouvait, surtout au commencement de l'hiver, leur fournir aucune ressource. En laissant trois bataillons à Médéah, on commit une faute d'autant plus grave, que, restés presque sans vivres et sans munitions de guerre, il était à craindre que le mauvais temps, qui menaçait de durer plusieurs mois, ne rendit tout-à-fait impraticable le passage du col, et qu'après avoir échappé au fer de l'ennemi, nos soldats ne périssent de faim et de misère. La suite prouvera la justesse de ce que j'avance et combien M. le général Clauzel était loin d'avoir bien jugé les choses. Ce général voyait peu par lui-même, et

faisait presque toutes ses dispositions sur les rapports de deux frères, qui étaient ses officiers d'ordonnance.

Pour faire la guerre il faut être jeune : Napoléon tomba du trône pour avoir conservé trop long-temps les mêmes généraux ; les vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, etc. , n'étaient plus les mêmes à Dresde , à Leipsik et en France ; leur chef seul , pétri d'un limon particulier , avait conservé toute son énergie , et jamais l'ennemi ne le trouva plus terrible que dans ses derniers efforts où , mal secondé et pressé de toutes parts , il était obligé de tout faire par lui-même.

Le général Clauzel , qui s'était distingué à la tête d'un corps d'armée en Espagne , remit l'épée dans le fourreau en 1815 , et vint à la tribune nationale défendre les libertés publiques. En 1830 , les immortelles journées de juillet réveillèrent tous les anciens guerriers ; au cri de victoire de leurs fils , ils coururent se ranger sous les drapeaux , et offrir leurs bras à la patrie menacée. M. Clauzel fut envoyé en Afrique pour remplacer le maréchal de Bourmont ; ses premiers actes n'avaient pas favorablement disposé l'armée à son égard ; mais pour le juger , chacun l'attendait sur le champ de bataille. La campagne de l'Atlas nous le montra non pas tel qu'il avait été , mais tel qu'il était alors : fort indécis dans ses déterminations ,

donnant dix ordres et contre-ordres dans le même temps, et exposant quelquefois un peu trop sa personne. Mais il faut aussi lui rendre justice : devant le col, au moment où l'armée était attaquée de toutes parts, il montra le plus grand sang-froid ; du premier coup d'œil il jugea bien la position de l'ennemi, et l'ordre de tourner le col au lieu de l'attaquer de front était extrêmement sage. Quand il vit le général Achard marcher droit sur la position, il dit tout haut : « Le général Achard n'exécute pas mes ordres, il compromet ses troupes : je lui en ferai des reproches. » Mais il se laissa éblouir par la victoire ; les projets gigantesques qu'il conçut à Médéah le prouvent d'une manière évidente.

A peine l'armée fut-elle rentrée dans ses cantonnements que la pluie tomba sans interruption ; malgré cela les troupes reçurent l'ordre de se tenir prêtes à partir au premier signal et sous trois heures. Les soldats, qui étaient rentrés accablés de fatigues, sans souliers et presque sans habits, criaient tout haut contre le général en chef. On voulait, disait-on, aller détruire les tribus qui avaient assassiné les canonniers, et particulièrement celle de Benzahmum, le seul chef capable qui restât encore aux Algériens.

Sur ces entrefaites des courriers arabes, expédiés par le colonel commandant la garnison

de Médéah, apportèrent la nouvelle que cette ville avait été attaquée par des forces considérables venues des montagnes, et qu'après plusieurs combats très-meurtriers, on était parvenu à les repousser; mais qu'on craignait beaucoup une nouvelle attaque, d'autant plus que la garnison manquait de cartouches. Le colonel demandait au général en chef de lui envoyer le plus tôt possible des munitions, sans quoi il ne répondait pas du salut des troupes.

Le temps était si affreux qu'on ne pouvait pas penser à envoyer du secours à la garnison de Médéah. On employa pour lui faire parvenir des munitions un moyen fort extraordinaire, qui réussit cependant: on remit à des Arabes des ballots de cartouches sans leur dire ce que c'était; on les paya bien, et ils les transportèrent à dos de mulets jusqu'à Médéah, où ils arrivèrent à bon port. Le moyen était hardi, même imprudent: si ces munitions fussent tombées entre les mains de l'ennemi, elles auraient servi à détruire ceux pour qui elles étaient destinées.

Des envoyés du Bey de Tunis au général Clauzel, qui étaient depuis plusieurs jours en quarantaine, débarquèrent le 2 décembre, et eurent une audience du général, auquel ils firent cadeau de fort beaux chevaux arabes. Immédiatement après l'arrivée de ces envoyés, on parla

d'une expédition pour Oran, dans le but d'occuper cette ville.

RECONNAISSANCE SUR EL COLEAH.

Quoique le temps fût extrêmement mauvais, la position critique dans laquelle se trouvaient les trois bataillons restés à Médéah nécessitait qu'on marchât à leur secours avec des forces assez considérables pour escorter des convois de vivres et de munitions, et pour forcer la position du col dans le cas où les Kbaïl voudraient encore le défendre. Sur quelques renseignements donnés par les gens du pays, on présuma qu'il existait, pour aller à la ferme de l'Aga, une route plus courte que celle que nous avons suivie, et qui passait près de Coleah, en traversant les collines qui bordent le littoral. En conséquence, le général Achard reçut l'ordre de pousser une reconnaissance de ce côté, pour s'assurer si cette route existait réellement, et dans quel état elle se trouvait.

Ce général partit le 3 décembre au matin, avec deux bataillons formés de toutes les compagnies d'élite de sa division, et de quatre compagnies du centre de la deuxième brigade. Il suivit la route de Coleah, qui traverse un pays montagneux, finit par ne plus être composée que de

sentiers impraticables, et vint camper vers le soir à une lieue de Mazafran, sur le bord d'un petit ruisseau. Les habitants de Coleah, voyant l'armée française se diriger vers leur ville, et redoutant le sort des Bleidiens, vinrent au-devant du général avec des provisions dont ils lui firent présent, en demandant que les troupes n'entrassent pas chez eux. Ils offrirent de se soumettre à toutes les conditions qu'on voudrait leur imposer.

Le temps était couvert et annonçait qu'un orage allait éclater. Bientôt la pluie tomba par torrents et continua toute la nuit. Malgré le mauvais temps, les Arabes restèrent dans le camp, et ne s'en allèrent le lendemain qu'au moment du départ des troupes, qui eut lieu à six heures du matin. Les chemins étaient devenus si mauvais, que l'infanterie ne marchait qu'avec une peine infinie. Les ruisseaux étaient gonflés, et à chaque instant les soldats étaient obligés de se mettre à l'eau pour les passer. Malgré toutes ces difficultés, ils ne perdirent pas un seul instant cette gaieté et ce courage qui ont toujours distingué les militaires français de ceux de toutes les autres nations. A deux heures la colonne était rentrée dans ses cantonnements. Tout le résultat de cette reconnaissance fut de faire mouiller les troupes: la route de Coleah par les montagnes est impra-

licable pour une armée qui marche avec des bagages.

Il fallut donc se décider à suivre la route de Bleida dans la prochaine expédition sur Médéah qu'on préparait malgré le temps, qui devenait de jour en jour plus mauvais; mais il n'y avait pas moyen de reculer, la garnison était aux abois.

Depuis notre départ de Bleida les Kbaïil n'avaient point tourmenté cette malheureuse cité; une grande partie de ses habitants, venus avec nous à Alger, était déjà retournée et retournait tous les jours dans ses foyers. *Achmet-Asgaig - Ben - Sidi - Achmet - Ben - Joseph - Marabout*, le même qui nous avait été si utile dans les montagnes de l'Atlas, jouissant d'une grande considération dans toute la contrée, choisi par le général pour gouverner Bleida en qualité de Kléfa, fut élevé à cette dignité par un arrêté du 4 décembre, qui réglait en même temps ses pouvoirs et ses relations avec les autorités françaises. A peine ce marabout fut-il installé, que l'ordre commença à se rétablir dans la ville, et que les habitants songèrent à réparer les malheurs qu'ils s'étaient attirés par leur propre faute.

SECONDE EXPÉDITION DE MÉDÉAH.

Malgré que le mauvais temps continuât et que le baromètre de notre observatoire, que le général faisait consulter chaque jour, annonçât qu'il devait durer encore long-temps, l'expédition, préparée depuis le retour de l'armée, n'en fut pas moins définitivement arrêtée. Deux divisions reçurent l'ordre de se tenir prêtes à partir. La première, commandée par le général Boyer, devait retourner à Médéah, porter à la garnison de cette place des vivres et des munitions. La seconde, sous les ordres du général Loverdo, devait marcher sur un autre point; mais, comme elle ne sortit pas de la ville, nous n'en parlerons plus.

La division du général Boyer était composée de deux brigades, commandées par les maréchaux de camp Achard et Monck-Duzer, d'un détachement des Zouaves, qui allait rejoindre le bataillon laissé à Médéah, de cent chasseurs à cheval, et toute la batterie de montagne, avec un double approvisionnement.

Chaque bataillon d'infanterie fut approvisionné à raison de quatre-vingts cartouches par homme, qui furent placées tant dans le sac que dans la giberne. On prit trois jours de vivres dans le

sac, et cinq autres jours furent chargés sur des mulets de bât.

Chaque cavalier portait sur son cheval trois jours de fourrages, et six autres jours furent chargés sur des prolonges. On emmenait en outre beaucoup de munitions pour approvisionner la garnison de Médéah, quelques tonneaux d'eau-de-vie et un trésor. Le général Danlion, nommé gouverneur de la province, accompagnait l'expédition. Ces dispositions faites, le départ de la division fut fixé au 7 décembre avant le jour.

Le général Boyer avec la brigade Monck-Duzer, les Zouaves, la cavalerie, l'artillerie et tous les convois, partit d'Alger et suivit la route de Bleida. Le général Achard, dont les troupes étaient cantonnées autour des consulats d'Espagne et de Hollande, suivit le chemin qu'il avait déjà pris la première fois, pour venir rejoindre le général Boyer au pont de la ferme du bey d'Oran. On se mit en route par un temps épouvantable, un vent très-fort et une pluie battante. Les troupes marchaient avec la plus grande difficulté; heureusement vers midi le temps se mit au beau, et à deux heures les deux brigades étaient réunies. Après la halte, le général Achard, précédé par la cavalerie, forma l'avant-garde, et nous allâmes camper à Boufarick sans accident et sans tirer un seul coup de fusil. Chemin faisant

nous fûmes fort étonnés de trouver la plaine beaucoup moins mouillée que nous ne l'avions cru, et qu'elle ne devait l'être après huit jours de pluie; il y avait des flaques, mais très-peu d'eau dans les torrents et les ruisseaux. A notre arrivée, les principaux habitants des tribus voisines vinrent faire leur soumission au général et lui demander la paix, qu'on leur accorda très-volontiers.

Le 8, à la pointe du jour, la division leva le camp, suivit quelque temps la route d'Oran, et coupa ensuite à travers la plaine directement sur la ferme de l'Aga, en laissant Bleida beaucoup à gauche. Sur notre passage nous rencontrâmes plusieurs laboureurs, qui se sauvèrent en abandonnant leurs bœufs : ils avaient probablement prêté la main au massacre des canonniers, et croyaient que nous venions les venger. A la vue de l'armée française, les habitants de Bleida se crurent encore une fois perdus; ils coururent aussitôt chez le gouverneur lui demander ce qu'ils devaient faire. Celui-ci les rassura, leur dit de rester tranquillement chez eux, et surtout de sortir sans armes et de ne pas tirer un seul coup de fusil; puis prenant avec lui quelques-uns des principaux, il se rendit auprès du général, l'assura de la soumission de ses administrés et de leurs bonnes intentions envers l'armée française. Nous trouvâmes peu d'eau dans la Chiffa, et à deux heures de l'après-midi,

par un beau temps. l'avant-garde était rendue à la housch de l'Aga. Des cheks de tribus vinrent encore renouveler leur soumission, et prévenir le général que les Kbaïl de Téniah se proposaient de défendre le col. Deux jours de vivres furent distribués aux troupes, et aussitôt après les avoir touchés, la brigade Achard continua sa route jusqu'au pied de la montagne, dans les oliviers, où elle passa la nuit; l'autre brigade avec les bagages et l'artillerie resta à la housch.

La nuit fut parfaitement tranquille, mais un vent d'ouest qui soufflait avec impétuosité nous présageait la pluie pour le lendemain. Cependant l'armée se mit en marche le 9 à sept heures du matin par un assez beau temps. Le long de la route nous aperçûmes çà et là sur les sommets quelques Kbaïl et Arabes qui nous regardaient fort tranquillement passer, et ne paraissaient point avoir d'intentions hostiles. Nous franchîmes le col sans éprouver la moindre résistance, et nous allâmes faire la grande halte dans la vallée qui est au bas. Là le général Boyer demanda au général Achard s'il pensait pouvoir arriver à Médéah dans la journée : « Oui, lui répondit ce dernier, mais l'arrière-garde aura beaucoup de peine à le faire. » C'est égal, dit le général Boyer, quand vos troupes seront reposées, mettez-vous en route, et faites tout votre possible pour ar-

cure, la pluie commençait à tomber, et la moitié de la première brigade était à peine arrivée. Le plus grand désordre régnait alors dans l'armée, on ne pouvait plus rien faire entendre aux soldats; les hommes, les mulets arrivaient pêle-mêle. Le général, voyant que ce qui se passait provenait de l'excès de fatigue et que la troupe était démoralisée, envoya un de ses aides-de-camp porter l'ordre aux deux bataillons du 30^e et du 34^e de bivouaquer où ils se trouvaient. La pluie se mit alors à tomber par torrents. Le général rentra dans la ville et alla se loger chez le colonel Marion, où le général Boyer l'attendait pour dîner. Pendant que ceci se passait à l'avant-garde, le général Monck-Duzer, qui, au lieu de bivouaquer dans les oliviers qui se trouvent au pied de l'Atlas, avait continué sa marche croyant la ville beaucoup plus près, s'était égaré, et courait avec sa brigade dans toutes les directions sur le plateau du Nador. Les ténèbres et le temps affreux qu'il faisait démoralisèrent ses troupes; chacun courait à la débandade sans savoir où il allait. Les mulets se jetaient dans les précipices, d'où on ne pouvait plus les tirer, d'autres perdaient leur charge. Plusieurs hommes tombèrent de fatigue et restèrent sur la place à demi enterrés dans la boue. Enfin après avoir lutté pendant assez long-temps avec un courage incon-

cevable, les soldats refusèrent de marcher, et le général ordonna de rester où on était. On se groupa comme on put, et on passa la nuit sans pouvoir allumer de feu, la pluie sur le dos et dans la boue jusqu'aux genoux.

Dans cette bagarre plusieurs mulets du trésor furent égarés, et ceux qui restaient avaient presque tous perdu leurs caisses. Les employés coururent à leur recherche, malgré le temps épouvantable qu'il faisait. Un deux, M. Paquier, rencontra trois grenadiers et leur offrit à chacun soixante francs pour venir avec des brandons l'accompagner dans ses recherches. « Allez vous faire f..., avec vos soixante francs, etc., lui répondirent-ils; nous ne bougeons pas. »

Malgré toutes les difficultés, ces messieurs persistèrent dans leur projet, et ils furent assez heureux pour retrouver jusqu'à la dernière caisse. Les bataillons des 37^e, 14^e, 20^e et 28^e régiments de ligne qui avaient eu le bonheur d'arriver jusqu'à Médéah, se trouvaient entassés dans des maisons de la ville et des environs; quelques-unes de ces maisons étaient si mauvaises qu'il y pleuvait comme au milieu de la rue, le feu qu'on y faisait étouffait tout le monde; ainsi ces troupes ne furent guère plus à leur aise que celles qui étaient plantées sur leurs pieds.

au milieu des champs, et qui recevaient directement la pluie sur le dos.

Cependant tout le monde ne fut pas aussi malheureux : les officiers qui étaient entrés à Médéah avaient été reçus et traités par leurs camarades ; un assez beau dîner était préparé chez le colonel Marion, gouverneur de la ville, pour les généraux et quelques officiers d'état-major : j'avais l'avantage d'être du nombre des convives. En entendant le bruit de l'orage, nous déplorions le sort de nos malheureux camarades exposés à toutes ses rigueurs, et nous nous applaudissions beaucoup d'être à couvert. Tout en mangeant, les ordonnances se succédaient rapidement auprès du colonel. Dans un moment où on était assez tranquille et occupé à savourer le pain d'orge et le vin blanc aigre de Médéah, arriva un soldat dire avec empressement au colonel : « Il y a à la porte un homme qui vous demande. — Qu'il entre, » répartit le colonel avec humeur ; et aussitôt on entendit une voix enrhumée, dire en soupirant : « J'ai manqué me perdre, me casser le cou, je suis morfondu ; en entrant en ville je n'ai pas trouvé un adjudant de place pour me conduire à mon logement. » A ces mots toute la table se leva : c'était le général Danlion qui, après avoir marché long-

temps sans savoir où il allait, était arrivé par hasard chez le colonel Marion, dont il venait prendre la place, et qui ne devait pas le voir avec infiniment de plaisir. Ses habits qui dégouttaient l'eau, son chapeau à plumes dont l'aile recourbée lui cachait la moitié du visage, étaient une preuve non équivoque de l'état déplorable dans lequel il s'était trouvé. Il se fâcha un peu fort contre le colonel; mais celui-ci l'apaisa en lui présentant un siège et lui montrant une table bien servie, sur laquelle arrivaient à l'instant trois superbes perdrix de l'Atlas. Le général quitta son chapeau, s'assit, mangea du meilleur appétit du monde, et fut fort aimable pendant tout le temps que dura le repas; après chacun alla se coucher comme il put.

Le temps le plus horrible continua toute la nuit, et on n'eut aucune nouvelle de la brigade Monck-Duzer. Le lendemain 10 à la pointe du jour, un bataillon, composé de compagnies des 20^e et 28^e régiments de ligne, fut envoyé à la recherche de cette brigade. Dès sa sortie de la ville, il trouva le chemin couvert de caisses de cartouches, de ballots de vivres, de sacs et de bottes de fourrage; quelques hommes couchés dans la boue et à demi morts, mais très-peu d'armes abandonnées. Enfin, à une lieue le détachement rencontra les régiments du général Monck-

Duzer dans un état épouvantable : les soldats, mouillés jusqu'aux os, couverts de boue et mourant de froid et de faim, pouvaient à peine se soutenir. Cependant la vue du bataillon envoyé à leur rencontre les ranima. On se mit en marche sur Médéah ; tout ce qui était répandu sur la route fut ramassé et ramené dans la ville, où le général Monck-Duzer arriva vers les sept heures du matin, à la grande satisfaction de tout le monde qui le croyait perdu avec sa brigade. Les troupes furent distribuées dans les maisons autour de la ville, et avant midi elles étaient toutes logées. Deux ou trois hommes ramassés dans la boue, à moitié morts, furent portés à l'hôpital et rappelés à la vie à force de soins. On s'occupa aussi de faire sécher les munitions et les vivres qui avaient été mouillés.

Ce qui se passa à Médéah entre le départ du général Clauzel et le retour du général Boyer.

Quand toute la division fut réunie autour de la ville, et qu'on eut fait les dispositions nécessaires pour loger les soldats le plus commodément possible, notre premier soin fut de nous informer avec détail de ce qui s'était passé depuis le départ de l'armée, et voici ce que plusieurs officiers nous rapportèrent.

Le projet du général en chef de l'armée française, de venir attaquer le Bey de Titerie jusque dans sa capitale avait été dévoilé à ce prince long-temps avant sa mise à exécution. Pour s'y opposer il avait appelé à lui toutes les peuplades de ses États, en les engageant à venir combattre l'ennemi qui s'avancait pour détruire eux et leur religion. Plusieurs tribus de l'Atlas prirent les armes : hommes, femmes et enfants, tout marcha; mais la rapidité avec laquelle les Français se portèrent sur Médéah, fut cause qu'un très-grand nombre de ces peuplades ne put pas arriver assez tôt pour prendre part au combat.

Benzahmum fut battu par la garnison de Bleida, le même jour que le général Clauzel partit de Médéah, emmenant avec lui le Bey et ses Turcs prisonniers; et dans le même temps, les tribus de *Beniselli*, de *Harip*, de *Benissellimen*, distantes de huit jours de marche de Médéah, réunies aux tribus de *Habit*, de *Begha*, de *Assenbenhali*, de *Beni-issen*, de *Douer*, d'*Ousera* et d'*Ovara*, qui habitent dans un rayon de dix lieues autour de cette ville, marchaient au secours du Bey, qu'elles croyaient encore en état de se défendre.

Nous avons déjà dit plus haut, qu'au moment du départ de l'armée de Médéah pour retourner

à Alger, le bataillon du 28^e, avec celui des Zouaves, avait pris position à la ferme du Bey, et que celui du 20^e, avec la compagnie des sapeurs du génie, était resté dans la ville. Les habitants de Médéah, qui s'étaient, dans le principe, montrés très-bien disposés en notre faveur, continuaient à donner des preuves de dévouement à la faible garnison restée dans leurs murs.

Le 26 novembre, le jour même du départ de l'armée, quelques cavaliers se montrèrent sur les collines qui environnent Médéah, et l'un d'eux vint sur le chemin qui conduit de la ferme à la ville attaquer un soldat français qui était sans armes, et qui ne dut son salut qu'au courage d'un habitant, qui s'avança contre le Kbaïl le pistolet au poing et le força à prendre la fuite.

Le 27, dans la matinée, les avant-postes aperçurent des hordes nombreuses qui descendaient des montagnes, en se dirigeant sur les positions que nos troupes occupaient autour de la ferme. A 11 heures, quelques coups de fusil annoncèrent l'approche de Bédouins, qui attaquèrent aussitôt le front de la ligne française, et manœuvrèrent sur ses flancs pour couper les communications avec la ville. Mais, craignant sans doute d'être pris entre deux feux, l'ennemi n'exécuta pas ce mouvement à fond, et les communications restèrent libres. A 2 heures après midi,

le combat était vivement engagé sur tous les points, et le nombre des ennemis allait toujours en augmentant. Des bandes entières n'avaient pour armes que de gros bâtons, ou des espèces de massues, avec lesquelles les Bédouins se précipitaient en aveugles contre les postes français. Des femmes et des enfants étaient avec eux, et les animaient en criant. Retranchés dans des maisons et derrière des murs, nos soldats conservaient un immense avantage sur des hommes qui n'ont aucune idée de l'art militaire. La fusillade durait depuis deux heures, et l'ennemi continuait à se maintenir dans les positions dont il s'était emparé, lorsque quelques compagnies du 20^e, guidées par les habitants de Médéah, qui avaient pris les armes, sortirent de la ville et vinrent prendre les Bédouins en flanc. Dans le même moment le 28^e et les Zouaves se portèrent aussi en avant. L'ennemi, déconcerté par cette manœuvre, prit la fuite de tous les côtés, et à cinq heures cette masse de barbares était refoulée dans les ravins qui sont au pied du plateau du côté du sud. Nous n'eûmes que peu de monde mis hors de combat dans cette journée; mais la perte de l'ennemi paraissait avoir été assez considérable.

Toute la nuit se passa dans l'attente d'une attaque sérieuse pour le lendemain. Les feux de

l'ennemi montraient combien il était nombreux, et les cris qu'il poussait à chaque instant annonçaient assez ses intentions ; cependant la nuit fut tranquille.

Mais le lendemain 28, dès sept heures du matin, beaucoup plus en force que le premier jour, les Bédouins attaquèrent de nouveau les avant-postes, qu'on avait heureusement eu la précaution de renforcer et d'échelonner. Cette bonne disposition permit de soutenir avec avantage le premier choc, malgré la disproportion du nombre.

Les pièces de Médéah tiraient de temps en temps sur les groupes les plus rapprochés, et les dispersaient. Une placée sur un mauvais affût, et amenée à force de bras jusqu'au poste des Zouaves, creva et blessa ceux qui la servaient. Jusqu'à dix heures, nos troupes soutinrent assez bien le combat ; mais alors l'ennemi ayant fait un mouvement sur le front et la droite de notre ligne de bataille, les avant-postes, épuisés de fatigues et manquant de munitions, furent obligés de se replier. Les compagnies qui les soutenaient, vivement attaquées, plièrent sur tous les points. La droite surtout se trouva fortement compromise ; le commandant Delannoy, qui s'en aperçut à temps, donna l'ordre à une compagnie de grenadiers d'aller à son secours

et de reprendre les positions qu'on venait d'abandonner. Ce mouvement obtint un succès complet. Alors M. Delannoy se porta sur les lieux, et fit embusquer ses troupes derrière les berges des chemins et les épaulements qui avaient été construits autour de la ferme, en leur recommandant de ne faire feu que quand les ennemis seraient à bout portant. Mais soit qu'ils fussent intimidés par les mesures que venait de prendre le commandant, soit qu'ils fussent aussi fatigués que nos soldats, leur vigueur se ralentit beaucoup.

A la gauche, on avait donné l'ordre aux Zouaves soutenus par deux compagnies du 28^e et une du 20^e, de se mettre à couvert en se concentrant derrière les épaulements. Mais l'ennemi s'étant emparé des maisons que nous avions fait crénelier, faisait un feu très-vif et nous tuait beaucoup de monde. Les compagnies du 28^e, engagées imprudemment par un capitaine dans le but de reprendre les maisons, furent compromises et perdirent quelques hommes. Pendant le combat, les Bédouins cherchèrent encore à couper les communications entre la ville et la ferme : ils se portèrent en assez grand nombre sur les hauteurs de droite, et s'avancèrent même jusque dans les jardins qui sont dans la vallée. Une sortie, faite à propos par un détachement

du 20^e et les habitants, arrêta leurs efforts. Les habitants de Médéah, qui jusque-là avaient fait preuve d'une grande fidélité, commencèrent à inspirer de l'inquiétude; des pourparlers s'établirent entre eux et les ennemis. Ceux-ci leur proposèrent de se réunir à eux pour exterminer les Français, en leur promettant de vivre à l'avenir avec Médéah dans une parfaite intimité. Mais ces propositions furent rejetées, et les habitants répondirent qu'ils nous seraient fidèles jusqu'à la mort. Loin de se rebuter, les Kbaïl adressèrent les mêmes propositions au nouveau bey de Titerie, et lui promirent de reconnaître son autorité et de le maintenir dans son Beylick. « Je le veux bien, répondit-il, mais quand vous « aurez exterminé les régiments français qui sont « ici, êtes-vous capables d'exterminer aussi les « troupes innombrables que la France peut en- « voyer pour venger leur mort et détruire notre « ville? » Le gouverneur, que ces pourparlers ne laissaient pas d'inquiéter beaucoup, fit prévenir que s'ils ne cessaient pas à l'instant, il allait faire tirer sur tout le monde, Kbaïl et habitants. Enfin on reprit l'offensive; après une courte résistance, l'ennemi regagna le fond des vallées, et à deux heures du soir il établit ses bivouacs sur des points plus rapprochés de la ferme que le premier jour.

Cette journée coûta cher aux Français, les bataillons eurent trois officiers grièvement blessés et 66 sous-officiers ou soldats mis hors de combat. Les Zouaves combattirent avec beaucoup de sang-froid et de courage. Soixante des leurs furent mis hors de combat; le capitaine Visdeloup fut tué, et deux autres officiers blessés.

Quoique l'ennemi fit tous ses efforts pour emporter ses morts et ses blessés, il en abandonna cependant près de 400 sur le champ de bataille.

J'ai déjà dit qu'on avait laissé très-peu de munitions aux troupes de Médéah, les attaques qu'on soutenait depuis deux jours les avaient considérablement diminuées. Le 28, les habitants ayant épuisé leurs cartouches, en demandèrent au colonel Marion, qui ne put pas leur en donner. Cette circonstance pouvait nous être très-funeste; car nous voyant sur le point de manquer de munitions, il était à craindre qu'ils n'acceptassent les propositions des Kbaïl, et qu'ils ne tournassent leurs armes contre nous. Mais fort heureusement ils surent garder la foi jurée, et nous prouvèrent par là que la fidélité n'était point encore bannie des états algériens.

Le soir, le colonel donna l'ordre de faire la récapitulation des cartouches. Cette opération

terminée, on trouva qu'il n'en restait que 30 par homme, plus une réserve de 2,000 que le colonel gardait comme dernière ressource.

Ceux qui connaissent le soldat français, savent que ce nombre est à peine suffisant à 1,000 hommes pour tirer pendant une demi-journée. Ainsi la garnison de Médéah se trouvait réduite à la dernière extrémité, et si l'ennemi, dont le nombre s'élevait à près de 10,000 combattants, avait persisté dans ses attaques, elle était infailliblement perdue; d'autant plus qu'on manquait de vivres, et que les troupes, obligées de combattre toute la journée et d'être toute la nuit sur le qui vive, se trouvaient harassées de fatigues.

Dans cette position critique, le chef de bataillon Delannoy, qui commandait à la ferme, voyant qu'il ne pouvait plus tenir la campagne, résolut de se renfermer dans l'intérieur des bâtiments et de se borner à en défendre les approches. Ce parti, extrêmement sage, aurait dû être pris dès le commencement de l'attaque; on eût perdu beaucoup moins de monde, et les troupes auraient combattu avec beaucoup plus de sécurité.

Cette disposition eut un succès complet: les murs avaient été crénelés par les sapeurs du génie, et les créneaux étaient si bien garnis nuit et jour, qu'on tuait presque tous ceux qui

avaient l'audace de s'approcher, et, comme on ne tirait qu'à coup sûr, on brûla fort peu de poudre; mais cependant on craignait toujours un coup de main qui forçât à plus faire qu'on ne voulait. Heureusement la mésintelligence se mit parmi ces hordes barbares, qui commençaient aussi à manquer de vivres et de munitions. Quelques tribus s'étaient déjà retirées; enfin une pluie épouvantable acheva de déconcerter celles qui paraissaient les plus acharnées.

Cependant ayant appris qu'une colonne partie d'Alger marchait au secours de la garnison de Médéah, le 30, après avoir encore tiré quelques coups de fusil, les Bédouins vinrent se placer, en avant de la ville, à cheval sur la route d'Alger. Mais le mauvais temps qui continuait les força à la retraite, et depuis lors on n'en vit plus. En visitant leur camp en avant de la ferme, on trouva environ 500 fosses toutes fraîches, ce qui donna une idée assez exacte de leurs pertes.

Quoique les ennemis eussent pris la fuite, le colonel ne continua pas moins à se tenir sur ses gardes; il craignait à chaque instant de les voir revenir, et plusieurs courriers furent expédiés au général Clauzel pour le prévenir de l'état critique auquel la garnison de Médéah se trouvait réduite.

Tels sont les combats que deux bataillons fran-

çais et un bataillon de Zouaves eurent à soutenir contre une multitude barbare, qui se précipitait avec rage sur eux. Nos soldats montrèrent encore dans cette circonstance une résignation et un courage à toute épreuve. Les Zouaves, qui n'avaient point encore vu le feu, conduits par des officiers français, firent des prodiges de valeur. Le chef de bataillon Momet qui les commandait mérite les plus grands éloges.

Nous eûmes dans ces différentes affaires un officier tué et 7 blessés, vingt-quatre sous-officiers et soldats tués, et 141 blessés. Les habitants de la ville eurent 19 hommes hors de combat, dont 6 morts. Les blessures étaient généralement très-graves, et beaucoup des blessés moururent peu de jours après de leurs suites.

Après ces combats, la garnison se trouva réduite à la dernière extrémité : elle n'avait presque plus de vivres, un pain d'orge très-mauvais, point de vin. La pluie et la neige qui tombaient avec abondance achevèrent de dégrader les maisons ; alors les soldats se trouvèrent couchés dans l'eau sans couvertures, pas même de la paille, et la plupart à demi nus ; car à notre départ d'Alger, personne n'ayant pensé qu'on laisserait une garnison au-delà des montagnes, chacun était parti avec le moins d'effets possible, et les troupes restées à Médéah se trouvaient alors dans un dé-

nûment complet; mais cela n'était rien pour le soldat, ce qui le tourmentait davantage, c'était le manque de cartouches. Le 7 décembre, celles confiées aux Arabes par le général Clauzel, 14,000, arrivèrent, et ceci causa une joie générale. « Que l'ennemi se présente maintenant, » entendait-on de tous côtés, « nous avons de quoi « le recevoir. » Les mêmes hommes qui conduisaient les cartouches apportèrent aussi la nouvelle du mouvement de la colonne qui marchait au secours de Médéah; enfin le 9, cette colonne arriva, et toutes les inquiétudes cessèrent.

Nous trouvâmes la garnison de Médéah dans l'état déplorable que je viens de décrire : plusieurs soldats marchaient pieds nus, pas un pantalon n'était entier; la mauvaise nourriture et l'usage de l'eau pure avaient occasioné une dyssenterie générale qui les affaiblissait beaucoup. On manquait de tout pour les malades et blessés dans les hôpitaux; enfin, si nous fussions arrivés quinze jours plus tard, nous n'aurions peut-être pas trouvé un seul homme vivant.

Le général Clauzel était tellement éloigné de connaître la position de ces troupes, si imprudemment abandonnées à elles-mêmes, qu'il écrivait au colonel Marion, en lui envoyant les cartouches, de faire préparer des vivres pour l'armée qui allait bientôt arriver,

Le nouveau Bey, installé par le général en chef avant son départ, avait su, par sa conduite et ses manières affables, gagner l'affection des habitants, qui en étaient très-satisfaits. Pendant les affaires des 27, 28 et 29, il fit tous ses efforts pour seconder nos troupes; et quand il vit une poignée de braves résister à une multitude forcenée, il témoigna hautement au colonel son admiration pour les soldats français. A la nouvelle du retour de l'armée, une des tribus qui avaient pris les armes dans les dernières affaires, craignant un juste châtement, envoya au Bey des députés pour faire sa soumission, et demander qu'il leur donnât un chef de son choix. Ce prince leur ayant accordé leur demande, ils restèrent tranquilles jusqu'au départ de la colonne; mais à peine se fut-elle éloignée, qu'ils chassèrent leur chef en l'invectivant de sottises. C'est pour les punir que le général Danlion alla un peu plus tard, avec un détachement d'infanterie, les habitants de Médéah et deux pièces de montagne, incendier leurs cabanes et enlever leurs troupeaux.

Le 10 et le 11 il fit un temps affreux. La pluie et la neige qui tombèrent continuellement ne permirent pas à la colonne de se mettre en route. Cependant les vivres diminuaient, et les troupes que nous laissons à Médéah crai-

gnaient d'être affamées par nous. On distribuait aux soldats une demi-ration de mauvais pain d'orge qui était immangeable. Les habitants profitèrent de la circonstance; ils firent dans les fours et des plats de terre placés sur le feu, des galettes qu'ils vendirent six liards et ensuite trois sous aux soldats et aux officiers; quelques-uns de plus riches allaient dans les cantonnements avec des galettes et du café, qu'ils donnaient aux officiers et même aux soldats. Les juifs avaient encore conservé quelques cruches de vin blanc qui nous firent beaucoup de plaisir; mais cette ressource fut bientôt épuisée.

Les généraux, prenant en considération l'état des choses, décidèrent que le corps d'armée quitterait Médéah au premier moment de beau temps, afin de ne pas épuiser toutes les ressources de la garnison.

RETOUR DE LA DIVISION A ALGER.

Le 12, à la pointe du jour, la pluie cessa; et l'ordre du départ fut donné pour 8 heures du matin. Nous laissions, pour renforcer les troupes qui étaient déjà à Médéah, les seconds bataillons des 20^e et 28^e régiments, deux obusiers de montagne, le détachement de Zouaves que nous avions amené, un personnel d'administration

assez considérable, et tout ce qui était nécessaire à l'établissement des hôpitaux. Le général Danlion, qui restait gouverneur de la province, avait déjà de beaux projets d'embellissement pour la ville : je lui ai entendu dire : « Dans quinze « jours, les rues seront très-propres et très-bien « éclairées pendant la nuit, etc., etc. » Mais aucun de ces beaux projets ne fut mis à exécution.

D'après l'ordre qui en avait été donné, la colonne se mit en marche à 8 heures du matin. La brigade Monck-Duzer formait l'avant-garde ; les bagages marchaient au centre, et le général Achard faisait l'arrière-garde. On arriva au col de Téniah, sans accident et sans pluie, à 3 heures et demie du soir. La brigade Monck-Duzer prit position et bivouaqua sur le col même ; les troupes du général Achard restèrent dans la grande vallée qui se trouve immédiatement au-dessous. Le temps était couvert, et les nuages rasant le sommet des montagnes annonçaient que la nuit serait mauvaise.

Nous avions beaucoup de bois ; de grands feux furent allumés sur tous les points, et soldats et officiers se groupèrent autour. La soupe avait à peine bouilli qu'un orage affreux éclata sur nos têtes : une pluie battante, accompagnée de neige et de grêle, ne cessa de tomber pendant toute la nuit. Beaucoup de feux furent éteints,

et on eut infiniment de peine à conserver les autres. Les torrents qui se précipitaient dans la vallée en mugissant, forcèrent tout le monde à se tenir debout. Les volailles que nous avons rapportées avec nous périrent de froid : à la pointe du jour nos chevaux avaient deux pouces de neige sur le dos et pouvaient à peine se soutenir. J'entendis alors plusieurs anciens militaires, et particulièrement le général Achard, dire qu'ils avaient aussi froid qu'à la retraite de Moscou. Cependant, dans ce moment même, le thermomètre centigrade marquait 2° au-dessus de zéro; il n'avait pas gelé dans la nuit, mais l'état affreux dans lequel nous nous trouvions était cause du grand froid que nous éprouvions.

Le 3, aussitôt qu'on put y voir clair, la colonne se mit en marche pour franchir le col. Le chemin, rempli d'eau et de neige, était extrêmement glissant, de sorte que les mulets de bât et ceux de l'artillerie qui suivaient immédiatement la brigade Duzer ne purent descendre qu'avec une extrême difficulté. Les troupes du général Achard, mouillées jusqu'aux os et couvertes de neige, attendaient tranquillement, l'arme au bras, que tous les bagages fussent passés devant elles. Dans le chemin creux qui conduit au col, se trouvait alors, sans désordre, une masse de mulets, d'ânes et de chevaux qui attendaient

leur tour pour passer. Le général Achard, avec quelques officiers, cherchait à ranimer un feu à moitié éteint. Les montagnes de Téniah étaient toutes couvertes de neige; une centaine de Bédouins, pieds nus et couverts de leurs grands manteaux blancs, errant comme des spectres le long des pentes de ces montagnes, semblaient attendre les traînards pour les massacrer. Un nuage épais, placé devant le col, nous cachait la plaine; une troupe de vautours, volant très-bas, planait au-dessus de notre tête, et paraissait vouloir disputer nos dépouilles aux Bédouins. Ce tableau sinistre qui frappait tous les yeux, la pluie et la neige, qui ne pouvant plus nous mouiller nous coupaient la figure, n'abattirent point le courage de nos soldats : quelques-uns juraient, mais personne n'était déconcerté.

« Ces coquins de Bédouins, disait un officier, « pourraient bien profiter de la circonstance pour « nous attaquer et nous faire beaucoup de mal. » — « Soyez tranquille, mon capitaine, » répliqua vivement un voltigeur, « leurs fusils ne partiront « pas mieux que les nôtres, et nous nous char- « geons de les enfoncer à la baïonnette s'ils osent « remuer. »

Les troupes de la brigade Duzer eurent bientôt franchi le col; mais les équipages et l'artillerie de montagne, qui ne commencèrent leur

mouvement qu'après, mirent plus de quatre heures à défiler. Le chemin qui descend du col, tortueux et extrêmement étroit, était alors devenu presque impraticable. On fut obligé de conduire les mulets par la bride et de marcher fort lentement; tout cela se fit avec tant d'ordre et de précaution qu'un seul mulet, tombé dans le précipice, fut perdu : dans le premier moment, on avait cru qu'ils y tomberaient tous. Pendant les quatre heures que les équipages mirent à défiler, la brigade Achard resta, l'arme au bras, exposée à la pluie, la neige et la grêle; enfin, vers midi, le temps s'éclaircit un peu; le nuage placé devant le col s'entr'ouvrit, et un rayon de soleil vint nous montrer la brigade Duzer, dont l'avant-garde atteignait déjà le pied de la montagne. Dans ce moment, la tête de la nôtre se mit en marche; et à 3 heures, nous arrivâmes à la Housch de l'Aga, couverts de boue, traversés par la pluie, et harassés de fatigues et de besoins. Le général Boyer fit partir en avant la brigade Monck-Duzer, alla avec elle bivouaquer sur la rive droite de la Chiffa, et laissa la Ferme à l'arrière-garde pour y passer la nuit. Malgré l'exiguïté de l'espace, on se pressa tant que tout le monde put être à couvert dans les écuries et les hangars qui s'y trouvent. Ici, le général Achard, dans un état aussi déplorable

que le dernier soldat, déploya encore cette sollicitude dont il a donné tant de preuves pendant le cours de la campagne : il allait à pied dans la boue et dans l'eau jusqu'aux genoux placer lui-même les troupes, s'assurer si les vivres leur avaient été exactement distribués, si elles pouvaient faire du feu, dans quel état se trouvaient les malades; et, il faut le dire à la louange de ce brave militaire, si tous les généraux suivaient son exemple, les maladies et les privations causeraient moins de mal dans les armées.

Tous ceux qui ont fait la guerre savent que l'on perd beaucoup plus de monde de cette manière que sur le champ de bataille; et, à qui la faute? aux chefs des corps, qui abandonnent les soldats à leurs caprices et à la merci d'individus dont tout le talent consiste souvent à savoir voler adroitement, et pour qui la vie des hommes est bien inférieure au succès d'une opération commerciale.

Le lendemain, 14, la brigade se mit en marche vers sept heures du matin. Malgré le temps horrible qu'il avait fait depuis notre départ d'Alger, la plaine était humide, mais point du tout défoncée. Ces vastes lits de torrents qui descendent des montagnes, et que nous croyions trouver remplis d'eau au point de ne pas pouvoir les franchir, n'en avaient que fort peu : la Chiffa,

le plus fort cours d'eau de ces environs, n'était pas beaucoup augmentée; dans les endroits les plus profonds, nous ne trouvâmes que 0^m 6^c d'eau; les soldats, en passant, n'en avaient qu'aux genoux. La journée fut assez belle, et en marchant tranquillement, nous vîmes bivouaquer au marabout de Sidi-Haït. Là encore, pour la seconde fois, un spectacle de douleur vint s'offrir à nos regards : nos malheureux frères d'armes, les canonniers dont nous avons enterré les restes à notre retour de Médéah, avaient été arrachés de leurs tombeaux par les voraces chacals; des os dispersés se trouvèrent d'abord sous nos pas, et nous vîmes ensuite plusieurs corps défigurés à demi sortis de terre et déchirés par lambeaux. Aussitôt que les troupes furent placées, le premier soin de notre général fut d'ordonner à des soldats de ramasser très-religieusement les ossements épars sur le sol, de les réunir autour des cadavres, et, après avoir enterré les uns et les autres le plus profondément possible, de recouvrir les fosses avec des feuilles d'agaves et de raquettes, pour empêcher les chacals de pouvoir les attaquer de nouveau.

La vue de ces cadavres rouvrit la plaie encore saignante que leur mort nous avait faite : « Ils « n'ont point encore été vengés, » s'écrient plusieurs soldats.

La nuit fut belle, on fit du feu, et les troupes purent prendre du repos, dont elles avaient un extrême besoin. Nos soldats que le mauvais temps et les privations avaient un peu abattus, se voyant sur le point de rentrer dans Alger, reprirent toute leur gaité. Quelques-uns riaient des misères passées, d'autres chantaient, et beaucoup discouraient, celui-ci sur une chose, celui-là sur une autre : un clairon de voltigeurs, de garde chez le général, disait à ses camarades qui se plaignaient du métier : « Quant à moi, je ne suis
« point encore fatigué de faire la guerre; de-
« main, en arrivant à Alger, je livre bataille à
« quatre bouteilles de vin, et si elles ne se dé-
« fendent pas bien, je les avale. »

Beaucoup s'avisèrent de critiquer l'occupation de Médéah, et prétendirent que c'était une grande faute, d'abandonner des troupes, sans aucune nécessité, au-delà des montagnes, à vingt lieues de l'armée, dans un pays d'où elles ne pouvaient tirer aucune espèce de ressources, et dans lequel il fallait cinq mille hommes pour escorter le moindre convoi.

Enfin, le 15, on leva le camp à la pointe du jour, et nous arrivâmes fort heureusement à Alger avant la nuit. Tout le monde nous vit rentrer avec infiniment de plaisir. D'après le temps affreux qui avait régné depuis notre départ, on

nous croyait tous perdus. Le général en chef fut très-satisfait d'apprendre que nous étions allés et venus sans tirer un seul coup de fusil, et crut dès lors son autorité établie dans toute la régence d'Alger.

Pendant que nous marchions sur Médéah, des courriers expédiés par le gouverneur de cette place avaient apporté au général en chef des rapports circonstanciés sur les affaires des 27, 28 et 29 novembre. Immédiatement après on annonça aux soldats d'Alger les succès de leurs camarades par l'ordre du jour suivant :

Au quartier-général à Alger, le 13 décembre 1830.

ORDRE DU JOUR.

« Pendant trois journées consécutives, les 27,
« 28 et 29 décembre derniers, la ville de Médéah
« a été attaquée par des hordes nombreuses de
« Kbaïl; des tribus éloignées de plusieurs jours
« de marche réunirent leur population entière
« à celle des tribus plus voisines; leurs masses
« étaient si considérables qu'elles espéraient fa-
« cilement s'emparer d'une ville défendue par
« un petit nombre de nos troupes : elles appri-
« rent bientôt ce que peut la bravoure française.

« Les habitants de Médéah ont rivalisé de cou-
« rage et d'ardeur avec les bataillons des 20^e et

« 28° de ligne et celui des Zouaves. Sur tous les
« points, à toutes les attaques, malgré leur nom-
« bre et leur opiniâtreté, les Kbaïl ont été re-
« poussés, contraints de se réfugier dans leurs
« montagnes, et de laisser cinq cents morts, qui
« furent comptés et enterrés près de la ville.
« Le nombre des blessés doit être considérable,
« et on peut l'estimer à plus de mille huit cents.
« Le général en chef témoigne toute sa satis-
« faction aux troupes en garnison à Médéah,
« ainsi qu'aux habitants de cette ville, qui les
« ont si vaillamment et si loyalement secondées.
« Les autorités du pays, les chefs des corps, les
« officiers et soldats de toutes armes, ont donné
« de nouvelles preuves de courage, d'intrépidité
« et de sang-froid. »

L'expédition pour Oran, projetée avant la campagne de l'Atlas, fut embarquée les 11 et 12 décembre. Elle était confiée au général Damremont, celui qui avait déjà commandé celle de Bone avec tant de distinction. Elle se composait de neuf cents hommes du 21^e régiment de ligne, de cent canonniers, cinquante sapeurs du génie, et de 35 gendarmes. Toute l'artillerie consistait en deux obusiers de montagne approvisionnés à quatre-vingt-dix coups chacun; on emmena aussi cent cinquante mille cartouches d'in-

fanterie. Le 18, un bataillon du 17^e régiment fut embarqué pour la même destination. Ces troupes allaient prendre possession d'Oran, que le Bey ne demandait pas mieux que de nous céder, et que nous devions céder à notre tour à un parent du Bey de Tunis, d'après une convention passée avec ce prince. M. Ovray, colonel d'état-major, accompagnait l'expédition. Il était envoyé près de l'Empereur de Maroc, pour lui demander satisfaction de l'occupation de Trémecen par ses troupes.

Arrivée de madame Clauzel à Alger.

Un autre événement qui mérite de trouver place dans ces pages et qui eut également lieu pendant notre absence, c'est l'arrivée de l'épouse du général en chef. Aussitôt son débarquement, madame la comtesse Clauzel fut traitée comme une petite souveraine : les nègres, avec leurs peaux tendues sur des pots de terre, leurs castagnettes en fer longues d'un pied, leursalebasses façonnées en guitare, etc., se rendirent à son hôtel et lui donnèrent une sérénade de leur façon. Les principaux de la ville allèrent lui offrir leurs hommages ; et à un jour fixé, les officiers des différents corps de l'armée lui furent présentés.

Madame les reçut avec cette affabilité qui lui a toujours été si naturelle.

Un aide-de-camp du ministre de la guerre était aussi arrivé, et avait apporté au général en chef l'ordre de retirer les troupes de Médéah et de ne conserver en Afrique que quatre régiments pour occuper Alger et ses environs : des préparatifs de guerre que l'on faisait en France avaient déterminé le gouvernement à prendre cette mesure. Ainsi les projets d'expédition contre Constantine et les autres parties de la régence se trouvaient tout naturellement abandonnés. Cette nouvelle causa beaucoup de plaisir et de peine : ceux qui espéraient rentrer en France en furent très-satisfaits ; mais ceux qui prévoyaient devoir rester en Afrique se désolaient d'avance. Chacun plaignait les malheureux habitants de Médéah, qu'on allait être forcé d'abandonner à eux-mêmes, au milieu de tribus féroces, qui ne manqueraient pas de les punir des marques d'attachement qu'ils nous avaient données, et surtout d'avoir combattu contre elles avec les soldats français.

Le bruit se répandit aussi que le ministre de la guerre voulait que toutes les promotions faites par le général en chef fussent scrupuleusement examinées avant d'être confirmées. On alla même jusqu'à dire que les intendants avaient reçu l'ordre de ne point payer les nouveaux grades jus-

qu'à ce que les promus eussent reçu leur nomination du Roi.

Cette nouvelle déconcerta toute l'armée : chacun convenait bien que M. Clauzel avait été un peu prodigue dans la distribution de ses faveurs ; mais chacun croyait aussi que celle qu'il avait obtenue était bien méritée. Néanmoins, tout le monde tremblait, et une espèce de terreur se répandit dans l'armée. Ceux qui n'avaient rien obtenu, ou, ce qui revient presque au même, ceux qui n'avaient rien demandé, étaient seuls parfaitement tranquilles. Ce bruit ne prit pas de consistance ; le général trouva moyen de l'étouffer dans sa naissance et de détruire la mauvaise impression qu'il avait faite.

Au milieu de tous ces tracas, le général Clauzel ne laissait pas de continuer ses négociations avec le Bey de Tunis, relativement aux provinces d'Oran et de Constantine. Le Bey avait accepté les conditions que le général lui avait faites par le moyen de ses envoyés ; et le 15 décembre parut un arrêté prononçant la déchéance de *Hadjy Hacmet*, Bey de la province de Constantine ; et le 16, par un autre arrêté, *Sidi Mustapha Bey*, prince de Tunis, fut nommé à sa place. Ceci se faisait tout-à-fait comme si Constantine se fût trouvée à notre porte, et qu'il eût suffi d'un bataillon d'infanterie, avec deux pièces de montagne,

pour aller installer le nouveau gouverneur. Un homme qui avait alors un million de soldats à sa disposition, n'a pas dit impunément : Tel prince a cessé de régner ; et un général de division, à qui il n'allait bientôt rester que quatre régiments sous ses ordres, renversait d'un coup de plume un Bey habitant à cent lieues de lui, dans un pays où on ne pouvait pénétrer qu'avec une armée de dix mille hommes, obligée de mener à sa suite tout ce qui lui était nécessaire, sous peine de mourir de faim.

Mais M. Clauzel et ses conseillers voyaient les choses de beaucoup plus loin : sachant bien qu'il était tout-à-fait impossible d'envoyer une armée contre Constantine, ils imaginèrent de charger le nouveau Bey de prendre lui-même possession de ses états. Le 18 décembre, une convention fut conclue entre le général en chef de l'armée d'Afrique et Sidi Mustapha, par laquelle celui-ci s'engageait à s'emparer lui-même du beylick qu'on lui concédait, et à payer à la France une contribution annuelle plus forte que celle que les Beys avaient jusqu'alors payée au Dey d'Alger. On disait dans Alger que de très-beaux cadeaux avaient été faits au général à la suite du traité, et qu'il s'était réservé un pot-de-vin assez considérable.

Quoi qu'il en soit et qu'on en ait voulu dire,

ce traité avec le Bey de Tunis était fort adroit , et le gouvernement français a eu grand tort de ne pas le ratifier. Dans la position où en sont les choses en Afrique, et où elles seront encore pendant de nombreuses années, à supposer que nous restions maîtres du pays, nous ne pouvons retirer aucun avantage de la province de Constantine. Une expédition dans cette contrée nous coûterait fort cher, et elle n'aurait pour résultat que de faire émigrer vers le grand Atlas les populations, où elles resteraient jusqu'à ce que nous soyons forcés d'abandonner le pays, et cela arriverait bientôt; car le manque de communications et la distance de la mer ne nous permettraient pas d'approvisionner nos troupes de vivres et de munitions. Si les Tunisiens ne parvenaient pas à s'emparer de Constantine, nous n'avions absolument rien à perdre; et dans le cas contraire, nous avions beaucoup à gagner. Dans cette circonstance, la politique du général Clauzel était donc très-bonne: il détruisait les barbares en les armant les uns contre les autres, et après les combats il pouvait forcer le vainqueur à se reconnaître tributaire de la France: si le Bey de Tunis n'eût pas voulu tenir ses engagements, il suffisait d'un vaisseau et de deux frégates pour le mettre à la raison.

Départ pour Paris du Bey de Titerie.

Depuis que le prisonnier de Médéah était arrivé à Alger, il avait été logé dans la maison de Bacry avec toute sa suite ; mais ses femmes ne vinrent le rejoindre que le 20 novembre, lorsqu'il fut question de son départ pour la France. Alors et seulement alors l'amour conjugal de ces dames se réveilla ; effrayées de l'idée qu'on allait mettre entre elles et leur époux la vaste étendue des mers, elles se hasardèrent à franchir l'Atlas, et à traverser les postes français pour venir le voir. Leur entrée dans Alger n'eut rien de brillant ; elles étaient enveloppées de la tête jusqu'aux pieds et portées sur des mulets de bât. Une d'elles, probablement la plus aimée, était enfermée dans une espèce de cage couverte d'une gaze. Je ne fus pas témoin de la réception que le Bey fit à ses tendres épouses, et même j'en ai rien entendu dire.

Depuis que les nobles prisonniers étaient à Alger, ils passaient toute la journée, étendus ou accroupis sur des coussins, à fumer leur pipe et à boire du café. Le fils aîné du Bey était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une belle stature ; ses traits nobles et son regard vif annonçaient un homme de moyens. Il avait vaillam-

ment combattu contre nous avant la prise d'Alger et à l'Atlas; il montrait souvent les blessures qu'il avait reçues sur les champs de bataille, et parlait beaucoup de ses exploits.

Il fut décidé, à la grande satisfaction de sa famille, que le Bey seul partirait pour la France, et qu'il s'embarquerait au premier vent favorable, sur la frégate *l'Armide*, qui était alors dans la rade.

Dans ses entreprises de guerre contre l'armée française, ce prince avait épuisé toutes ses ressources, et quand il vint se rendre au général en chef, il ne lui restait plus pour toute fortune que quelques beaux chevaux, peu de diamants, des oripeaux et 3,000 Zoudj-boudjoux (11,160 fr.), somme à peine suffisante pour payer les frais de son voyage. Le général, prenant sa position en considération, ordonna, le 24 décembre, qu'il lui serait accordé 3,000 fr. de frais de route pour se rendre à Paris.

Le Bey déchu s'embarqua le 25 décembre, par un temps horrible, sur la frégate *l'Armide*, que montaient aussi le général Loverdo et son état-major, M. le colonel Dupot, commandant le génie de la place d'Alger, et plusieurs autres officiers. La frégate mit à la voile dans l'après-dinée.

Garde nationale et chasseurs algériens.

Le général Clauzel, pour remplacer les troupes qu'on lui retirait, imagina plusieurs moyens. Le 24 décembre parut un arrêté qui instituait une garde nationale urbaine dans la ville d'Alger, et appelait tous les Européens, les Musulmans et même les juifs à en faire partie. De ces hommes comme on en trouve partout se mirent à la tête de cette entreprise; ils établirent leur quartier-général dans un café, lancèrent des avis au public, et quelque temps après ils annoncèrent une grande réunion pour la nomination des officiers. Quelques jeunes gens spirituels tournèrent la chose en ridicule: ils se rendirent au café où se trouvait l'homme qui mettait tout en mouvement (1) et avait la prétention de vouloir se faire nommer commandant de la garde nationale, se préparèrent avec force punch, liqueurs, etc., et quand l'urne destinée à recevoir les votes leur fut présentée, ils y mirent chacun une si grande quantité de bulletins, qu'au dépouillement du scrutin le nombre des votes se trouva être cinq fois plus considérable que celui

(1) Le juge du tribunal correctionnel, qui avait été dans la douane avant l'arrivée du comte Clauzel.

des assistants. L'Amphitryon, à qui il fallait trente ou quarante voix pour être élu commandant, en eut près de deux cents. Cette plaisanterie fâcha beaucoup quelques personnes seulement, et excita la joie des autres. Ce fut le coup de mort pour la garde nationale, dont il n'a plus été question depuis. *Erreur.*

Le recrutement des Zouaves se poursuivait toujours, mais fort lentement. Quoique les Algériens ne montrassent pas beaucoup de zèle pour s'y enrôler, et que ceux que l'on avait désertassent tous les jours, cependant quelques hommes, à la tête desquels se trouvait Youssouf, mamlouck du général, reçurent mission de former un escadron de cavalerie, dont le commandement fut donné à M. Maréy, capitaine d'artillerie, ancien aide-de-camp du général Lahitte, jeune homme plein de mérite et d'activité. Youssouf fit de si belles promesses aux jeunes Algériens, qu'en fort peu de temps quatre-vingts s'enrôlèrent; mais comme la réalité se trouva être bien au-dessous des promesses, au premier prêt cinquante s'en allèrent, en disant que, puisqu'on les avait trompés, ils n'étaient plus engagés avec nous. Il en resta trente, qui formèrent un noyau autour duquel on fut plus tard obligé de grouper les Parisiens, comme nous le dirons ailleurs.

Par la formation de ces bataillons d'indigènes, nous avons encore voulu imiter les Anglais dans les Indes; mais ceux qui l'entreprirent étaient loin de posséder les qualités requises pour la réussite. On aurait peut-être pu parvenir à tirer parti des gens du pays; mais on devait s'y prendre d'une manière bien différente: au lieu de les envoyer chercher par des êtres, nos recruteurs maures et arabes, qu'ils méprisaient souverainement, il fallait leur faire désirer d'entrer à notre service, et la première condition à remplir pour cela c'était de tenir ses promesses. Quand on vit les premiers Zouaves et les chasseurs algériens marcher sans habits et sans souliers, personne ne voulut plus en faire partie. Les Français sont très-forts pour entreprendre; mais ils ont rarement assez de persévérance pour mener les entreprises à bien, surtout quand elles présentent certaines difficultés. Ensuite pour exécuter des choses neuves, il faut des esprits justes et actifs.

Si la France ne change pas de système relativement à ses possessions d'Afrique, elle n'en tirera jamais aucune espèce d'avantage, et sera obligée de les abandonner après avoir fait beaucoup de sacrifices inutiles.

Observation très juste, même en 1850.

RETOUR DE LA GARNISON DE MÉDÉAH.

Depuis les derniers jours de novembre, le temps avait été presque continuellement mauvais : le vent de nord-ouest soufflait avec violence ; il pleuvait, neigeait et grêlait presque tous les jours. Les courriers expédiés de Médéah nous apprirent que l'ennemi ne s'était pas présenté depuis le départ de la colonne du général Boyer, mais que la garnison manquait des choses les plus nécessaires, et que l'hiver, qui se faisait déjà vigoureusement sentir au-delà des montagnes, augmentait beaucoup les souffrances des soldats, qui étaient mal logés, couchés par terre, et allaient bientôt manquer de bois pour se chauffer. D'un autre côté, l'ordre de faire rentrer les troupes en France, s'exécutait tous les jours ; et il ne restait déjà plus assez de monde pour permettre de continuer l'occupation de Médéah. Le retour de la garnison de cette ville fut donc décidé ; on en donna aussitôt avis au général Danlion, avec ordre de tout préparer pour son départ. Une division commandée par le général Achard reçut ordre de retourner à l'Atlas pour prêter main-forte à la garnison de Médéah, qui avait des malades et des blessés à ramener, et qu'on craignait qui ne fût inquiétée

dans sa retraite par les tribus de l'Atlas. Une lettre du général Danlion annonçait qu'une circulaire avait été lancée parmi ces peuplades pour les engager à prendre les armes et venir attaquer les Français dans leur retraite.

Le corps d'armée commandé par le général Achard était composé de 4 bataillons des 14^e, 15^e, 30^e, et 34 régiments de ligne, un détachement de 25 chasseurs à cheval, deux pièces de montagne et un convoi de vivres et de fourrages. On se mit en marche le 29 décembre, à 8 heures du matin. Les deux premiers bataillons, cantonnés autour du consulat de Hollande, suivirent la route des montagnes; le reste avec les bagages marcha par la route ordinaire. Le temps était assez beau; mais le vent du sud qui souffla toute la journée avec force nous incommoda beaucoup; il nous faisait surtout très-mal aux yeux (1). La colonne arriva sans avoir éprouvé aucun accident, vers 3 heures du soir, au marabout de Sidi-Haït, où elle bivouaqua.

Le 30, le général fit lever le camp à la pointe du jour; nous marchâmes toute la journée avec le vent du sud qui devenait de plus en plus fatigant. Il faisait très-chaud : à midi, le ther-

(1) Ce vent, qui est extrêmement chaud, agissait sur les yeux en les desséchant.

momètre centigrade marquait 23°, et cependant les crêtes du petit Atlas que nous côtoyions étaient couvertes de neige. Nous arrivâmes vers le soir à la ferme de l'Aga, sans avoir vu un seul ennemi.

La nuit fut parfaitement tranquille, mais le vent du sud, qui continuait toujours à souffler avec violence, était devenu extrêmement incommodé; sans les neiges de l'Atlas, qui rafraîchissaient un peu l'atmosphère, il aurait pu être très-pernicieux pour nous.

Le lendemain, 31 décembre, le général Achard, après avoir laissé à la ferme les compagnies du centre du 34^e, les 25 chevaux et une partie des vivres, marcha vers le Col avec le reste de la colonne; parvenu sur ce point, il s'y établit en occupant toutes les positions environnantes, et le bataillon du 15^e avec un convoi de mulets se porta en avant, et alla occuper le bois d'oliviers qui se trouve sur le plateau qui sépare l'Atlas de la montagne de Nador. La journée fut mauvaise, il pleuvait et neigeait de temps en temps, et cependant le vent du sud soufflait toujours.

Les ingénieurs qui avaient accompagné le général dans cette expédition, chargés d'aller avec des escortes reconnaître le cours du Ouadjer, étaient restés à la ferme. Nous ne pûmes donc pas avoir le plaisir de nous souhaiter la bonne année sur le

mont Atlas, mais nous eûmes celui d'entendre toutes les réflexions que firent les soldats du 34^e, et les compliments qu'ils s'adressèrent dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier. Il faut avoir habité les camps pour apprécier à leur juste valeur la gaieté et les saillies originales des militaires français. Les privations, le mauvais temps, les fatigues, rien ne les empêche de plaisanter; cette nuit, ils le firent d'autant plus volontiers, que la circonstance y prêtait beaucoup. Des feux étaient allumés au milieu de la cour, et des groupes de soldats se pressaient autour. Jusqu'à minuit, on resta tranquillement devant les feux à discourir. Mais cette heure passée, une circulation continue s'établit entre tous les feux : chacun allait trouver son parent, son pays, son chef, pour lui souhaiter la bonne année. Quelques-uns demandèrent leurs étrennes, mais on leur répondit qu'il n'était pas possible d'en donner dans le pays et la position où nous nous trouvions. Alors commença une scène très-plaisante; les demandeurs d'étrennes se conformèrent aux circonstances; l'un souhaita six fois la bonne année à son camarade pour sa place au feu, l'autre dix-sept fois pour une pipe de tabac, etc., et tout le reste de la nuit se passa dans ces plaisanteries.

Les troupes qui bivouaquèrent sur le col,

ayant reçu aussi de la neige et de la pluie, passèrent une nuit extrêmement désagréable. Le 1^{er} janvier, elles gardèrent leurs positions pendant toute la journée, et ce ne fut qu'à 3 heures du soir que l'avant-garde de la garnison de Médéah arriva au col. Avant la nuit, les deux régiments et tous leurs bagages étaient arrivés, ils prirent position et bivouaquèrent avec la colonne. Ils n'avaient point du tout été inquiétés pendant leur marche.

Dans les reconnaissances que les ingénieurs-géographes firent jusqu'à trois lieues en avant de la ferme, les tribus qui habitent la plaine et les versants des montagnes sous des tentes et de petites cabanes faites en roseau, prirent presque partout la fuite à leur approche, quoiqu'ils eussent toujours la précaution d'envoyer devant eux un Arabe, et bien souvent le chef de la tribu, pour les prévenir qu'on ne voulait point leur faire de mal. Dans un village, entre autres, devant lequel nous avions fait arrêter notre escorte, et où plusieurs habitants étaient venus causer avec nous, les femmes se sauvaient du côté opposé, emportant avec elles leurs enfants attachés sur leur dos. Au pied des montagnes de Beni-Menade, les Kbaïl se réunirent en assez grand nombre devant leurs cabanes; mais ils n'avaient point d'armes. Le 2 janvier au matin, nous voulûmes

entrer dans les montagnes de **Mâz**zaïa; nous étions conduits par le chef de cette tribu : à notre approche, les **Kbaïl** se réunirent en assez grand nombre sur un petit mamelon garni d'oliviers; mais voyant que nous marchions droit à eux, ils prirent la fuite. Le chek les appela en criant de toutes ses forces, il mit son cheval au galop pour leur courir après, mais le tout inutilement, il fut impossible d'en retenir un seul. Voyant l'effroi que notre présence causait, et que la colonne qui descendait de l'Atlas était sur le point d'arriver à la ferme, nous rebroussâmes chemin pour la rejoindre.

Quand toutes les troupes furent arrivées, on leur fit des distributions de vivres. Aussitôt après le général Achard, prenant sous ses ordres les 20^e et 28^e de ligne, alla bivouaquer dans le lit de la Chiffa, en laissant à la ferme le général Danlion avec le reste du corps d'armée.

Dès que nous pûmes causer avec les officiers qui revenaient de Médéah, notre première pensée fut de leur demander des détails sur ce qui leur était arrivé depuis que nous étions revenus, et de quel œil les habitants avaient vu abandonner leur ville. Voici ce qu'ils nous racontèrent :

Après le départ du général Boyer, les deux bataillons qu'on laissa pour renforcer la garnison, furent logés tant bien que mal dans l'intérieur

de la ville, à la ferme du Bey et dans les maisons de campagne. La plupart des logements étaient en si mauvais état, que la pluie y pénétrait de toutes parts; les maisons n'ayant point de cheminée, on était obligé de faire le feu au milieu de la chambre, et à peine était-il allumé, que la fumée forçait tout le monde à sortir dehors. N'ayant ni paille, ni herbe, les troupes étaient obligées de coucher sur le pavé, et comme on n'avait ni vin, ni eau-de-vie, elles buvaient de l'eau pure.

C'est dans cette position que les rigueurs de l'hiver surprirent les soldats français au-delà de l'Atlas : depuis la fin de novembre, le temps était affreux, une pluie battante accompagnée de neige et de grêle tombait tous les jours. La température s'était beaucoup abaissée, le bois commençait à manquer. On était déjà, lors de l'arrivée du général Boyer, réduit à couper les arbres fruitiers. Du 20 au 30 décembre, la terre fut couverte de 8 pouces de neige, et il gela si fort que l'on put marcher sur la glace.

Dans le commencement, les distributions se firent assez régulièrement, mais bientôt la farine vint à manquer; on possédait bien un peu de grain, mais on n'avait pour le moudre qu'un moulin à eau et deux ou trois mauvais moulins à cheval, dont le travail continuel pouvait à

peine suffire au quart des besoins. On fut donc bientôt obligé de diminuer la ration de pain, et quelques jours avant le départ, chaque soldat ne recevait plus par jour que la moitié d'une mauvaise galette qui pesait à peine une demi-livre. Quelque minime que fût cette ration, on n'était pas sûr de pouvoir la continuer encore longtemps, et on parla de distribuer à chaque soldat une certaine quantité de grain qu'il ferait bouillir dans l'eau comme du riz, ou, qu'à l'exemple des Arabes, il écraserait entre deux pierres, et ferait ensuite sa galette lui-même comme il l'entendrait. La contrée étant assez riche en bétail, la viande ne manquait pas; les jardins qui environnent la ville ayant été ménagés, on avait aussi quelques légumes.

Les troupes logées à la ferme du Bey étaient plus malheureuses que celles qui habitaient en ville; il pleuvait partout, et on avait beaucoup de peine à faire du feu; les conduits des latrines s'étant rompus, avaient gâté l'eau des fontaines, en sorte qu'on fut obligé d'aller fort loin en chercher. Tous ces inconvénients et les privations qu'on éprouvait causèrent beaucoup de maladies indépendamment de la dysenterie générale, à laquelle on était déjà si habitué, qu'on la regardait comme une chose ordinaire.

Malgré l'état déplorable dans lequel se trou-

vaient nos troupes, la fidélité des habitants de Médéah ne se démentit pas un seul instant; ils firent tout leur possible pour alléger les souffrances de nos camarades; le Bey de son côté, mit tout en œuvre pour satisfaire aux demandes que le général lui adressait. Ses manières affables et sa bonne conduite envers les habitants lui attirèrent de plus en plus leur estime et leur amitié.

De quelque manière qu'on s'y prenne dans un pays sans ressources, on ne parviendra jamais à y faire subsister deux régiments quand la population n'a que son strict nécessaire. Aussi la position de nos troupes devenait-elle de jour en jour plus critique, et quand elles reçurent l'ordre du départ, on allait être obligé de leur distribuer le grain sans être moulu.

Nous avons dit plus haut que le général Dalion, accompagné du Bey et des habitants de Médéah, était allé châtier sévèrement une tribu rebelle. Dans cette expédition le mauvais temps empêcha qu'on ne pût pousser jusqu'à la plus coupable; ce fut ses voisins qui furent brûlés; mais craignant un pareil sort au premier moment, cette tribu fit de nouveau sa soumission et reprit le Chek qu'elle avait renvoyé en l'invectivant de sottises. Quand elle eut connaissance que l'ordre d'évacuer Médéah avait été

donné, elle se mit en révolte complète, le Chék fut de nouveau renvoyé, et des circulaires furent répandues dans toutes les autres tribus pour les engager à se réunir contre les Français et les harceler dans leur marche à travers les montagnes.

En écrivant au général en chef, le gouverneur de Médéah disait qu'il croyait bien ses forces suffisantes pour venir jusqu'au pied de l'Atlas, mais qu'il ne jugeait pas prudent de s'embarquer dans les montagnes avec autant de bagages et de malades qu'il en avait à sa suite. C'est d'après cet avis que le général Achard fut envoyé pour occuper le col de Teniah et les défilés jusqu'au pied de la chaîne.

Avant de partir de Médéah, M. Danlion prit toutes les précautions nécessaires pour assurer sa retraite et transporter commodément ses malades. Tous les mulets de la ville furent mis en réquisition pour transporter les fiévreux et les blessés qui ne l'étaient pas trop grièvement. On construisit des brancards, afin d'y mettre ceux dont les blessures étaient trop graves pour pouvoir supporter le mouvement du cheval; un matelas ayant été placé sur chaque brancard, les hommes furent couchés dessus, et quatre soldats qui se relevaient de temps en temps, les portèrent ainsi jusqu'à Alger. Tous les prépa-

ratifs achevés, l'ordre de marche déterminé, le départ fut fixé au premier janvier.

Le Bey, craignant qu'après le départ de la garnison les tribus environnantes ne vissent attaquer la place et l'enlever malgré les efforts des habitants, et se regardant comme un obstacle à la réconciliation de ces mêmes habitants avec les Kbaïl, avait prévenu le général qu'il abandonnait son beylick et qu'il retournerait à Alger avec lui.

Comme on n'avait qu'à se louer des habitants de Médéah, quoiqu'on fût obligé d'évacuer leur ville, on ne voulut pas les livrer sans défense à la fureur de leurs ennemis : le génie fit construire des fortifications en terre sur tous les points faibles de l'enceinte; les deux batteries que nous avons trouvées à notre entrée furent mises en état, et enfin on promit de laisser des fusils et une certaine quantité de munitions. Cette conduite produisit un heureux effet sur l'esprit des habitants. Le 31 décembre, les principaux allèrent trouver le Bey et l'engagèrent à rester avec eux, en lui répondant de la fidélité de leurs compatriotes, et l'assurant qu'avec les moyens de défense que leur laissaient les Français ils n'avaient rien à redouter des Kbaïl. *Sidi Mustapha Ben Hadjy Omar*, qui n'abandonnait qu'à regret son gouvernement, se rendit à leurs instances;

mais il demanda qu'à l'instant même tous les notables de la ville vinsent lui jurer fidélité sur le Coran, et promettre de se conformer à tout ce qu'il leur ordonnerait de la part du général en chef de l'armée française. Ceux-ci ayant fait tout ce qu'on exigeait d'eux, le bey se décida à rester. Ce jour-là même le général lui fit remettre deux cents fusils français, vingt-cinq mille cartouches et seize barils de poudre à canon. Ces présents firent beaucoup de plaisir aux habitants, parce qu'ils les mettaient à même de pouvoir se défendre avec avantage si les Kbaïl venaient les attaquer. Quoiqu'ils fussent très-bien avec les troupes françaises, ils les virent s'éloigner sans regret, je pourrais même dire avec plaisir, et comment en aurait-il pu être autrement? La difficulté des transports empêchait que l'on pût approvisionner la garnison, qui, pour subsister, était obligée de ravager le pays malgré elle; et les moins clairvoyants pouvaient prévoir que dans deux mois toutes leurs ressources seraient épuisées et qu'il ne resterait pas un arbre dans les vergers. Le jour du départ ils accompagnèrent la colonne jusqu'en avant de l'aqueduc, et plusieurs, conduisant des mulets qui portaient des malades, vinrent avec nous jusqu'à Alger.

Soit que les Kbaïl eussent appris qu'un corps d'armée était venu au-devant de la garnison de

Médéah, soit qu'ils fussent las de faire la guerre, le général Danlion ne fut point inquieté dans sa marche, et, grâce à toutes les précautions qu'il avait prises, malgré le mauvais temps, sa colonne arriva en bon ordre jusqu'au col où l'attendait le général Achard, et le lendemain ils se mirent en route pour Alger.

Le 3 janvier, l'avant-garde, qui avait passé la nuit dans le lit de la Chiffa, décampa vers huit heures du matin. A 3 heures du soir, les soldats des 20^e et 28^e régiments, exténués par les privations qu'ils avaient éprouvées à Médéah, ne pouvant plus marcher, on fut obligé de s'arrêter au marabout de Sidi-Haït, où on établit le bivouac; la colonne du général Danlion, les bagages et les ambulances nous passèrent devant, et allèrent à une demi-lieue de là s'établir dans quelques enclos qui se trouvent à droite de la route.

Le lendemain matin, la plaine était couverte de gelée blanche, ce qui est fort rare dans ce pays, mais il n'y avait point de glace, quoiqu'au lever du soleil le thermomètre marquât 1^o au-dessous de zéro. C'est la seule fois que j'ai vu le mercure descendre au-dessous de zéro pendant tout le temps de mon séjour en Afrique. Le corps d'armée se mit en marche à la pointe du jour. La brigade Achard reprit la route des montagnes, et le gé-

néral Danlion, avec le reste des troupes et tous les bagages, suivit la grande route, et arriva sans aucun accident à Alger vers trois heures du soir.

Le retour de la garnison de Médéah et le récit de toutes les privations qu'elle avait éprouvées pendant son séjour dans cette place donnèrent un beau démenti à tous les flatteurs, qui, pour faire leur cour au général en chef, avaient dit et même publié dans les journaux, que l'occupation de ce poste au-delà de l'Atlas était une heureuse idée et qu'on en retirerait les plus grands avantages sous tous les rapports.

Le hasard a voulu que cette occupation eût un résultat; mais bien certainement, celui-ci n'était point entré dans les combinaisons de notre général: après le départ des troupes françaises, les habitants de Médéah, fidèles à leurs serments, se mirent en mesure de défendre leur Bey si les Kbaïl osaient se présenter; mais ceux-ci redoutant les canons qui étaient braqués au-dessus des portes, ne firent aucune démonstration hostile, et encore aujourd'hui (3 juin 1831), Sidi Mustapha règne paisiblement, et les habitants sont tranquilles chez eux, quoique depuis le départ du général Danlion pas un soldat français ne soit retourné à Médéah. Il est à présumer que cet état de choses durera encore longtemps, parce que ce peuple, qui vient d'être dé-

livré de la tyrannie des Turcs, sent tout l'avantage qu'il y a d'être maître chez soi. Je pense que nous ferons bien de ne plus lui envoyer de garnison, et de nous contenter de faire des expéditions seulement dans le cas où quelques-unes des tribus de Kbaïl auraient besoin d'être châtiées (1).

A notre rentrée dans Alger, nous apprîmes que décidément l'armée d'Afrique allait être réduite à un corps d'occupation composé de quatre régiments, formant une division commandée par le lieutenant-général Boyer. Le général en chef devait rentrer en France avec tout son état-major. Le choix du général Boyer comme gouverneur d'Alger fut très-approuvé : c'était, de tous les officiers supérieurs de l'armée, le seul capable de mener les Maures et les Arabes. En outre, il avait l'avantage de parler leur langue, et, par conséquent, de ne pas être obligé de s'en rapporter à des interprètes qui ne comprennent ni l'arabe ni le français.

L'embarquement des troupes, qui était commencé depuis quelques jours, continuait avec activité ; on s'occupait en même temps de défen-

(1) J'ai écrit ceci avant l'expédition du général Berthezène à Médéah ; on verra plus loin que cette expédition nous fit perdre notre influence dans ce pays.

dre les approches de la place : des blockhaus furent placés dans les redoutes, et deux aux environs de la ferme modèle sur deux points élevés. On décida qu'un détachement de trois compagnies occuperait la maison carrée sur la rive droite de l'Aratch, qu'on conserverait la position de Boujareah (la vigie) et les forts de la côte nord-ouest, jusqu'à la pointe Pescade.

L'Aga qui était parti avec ses cavaliers quelques jours avant le général Achard, pour aller faire une excursion du côté de Méliana, de Cherchel, etc., rentra le 7 janvier. Il annonça qu'on l'avait très-bien reçu partout, et qu'il existait dans les magasins de Cherchel 800 mesures de blé qui étaient à notre disposition, et qu'on pouvait faire prendre quand on voudrait. Ces rapports firent beaucoup de plaisir au général Clauzel et le confirmèrent entièrement dans l'opinion que le pays était tout-à-fait pacifié, et qu'on pourrait bientôt aller partout sans avoir rien à craindre des Arabes ni des Kbaïl.

TEMPÊTE.

Le temps continuait à être mauvais, il pleuvait tous les jours et le vent soufflait avec violence. La frégate *la Sirène*, qui se trouvait mouillée dans la rade à près d'une lieue en mer, était

occupée à embarquer le 29^e régiment de ligne, lorsque le 8 au soir le vent du nord se mit à souffler avec une violence extraordinaire ; la mer devint très-mauvaise, et trois chalans, remplis de soldats, arrivés près de la frégate, furent obligés de s'y amarrer sans pouvoir l'aborder. Il n'était pas possible de revenir à terre, parce qu'en arrivant les vagues auraient brisé les chalans et noyé tous ceux qui étaient dedans. Embarqués depuis le matin sans vivres, et mouillés par la mer et par la pluie, n'ayant pas seulement une toile pour se couvrir, ces malheureux soldats furent obligés de passer la nuit dans la position la plus critique : couchés dans des embarcations à moitié pleines d'eau, exposés à la pluie et continuellement battus par la mer, on peut se faire une idée de toutes les souffrances qu'ils eurent à supporter.

La nuit du 8 au 9 fut épouvantable ; des reconnaissances de cavalerie reçurent l'ordre d'aller le long de la côte jusqu'à l'Aratch pour recueillir les naufragés s'il y en avait. La frégate fut dans une position critique, elle chassa sur ses ancres ; mais heureusement elles trouvèrent un fond solide et s'y fixèrent. Les chalans furent horriblement ballottés, mais personne ne périt ; dans la matinée on put même leur jeter quelques vivres et un baril d'eau-de-vie. Tous

les bâtiments qui étaient dans la rade chassaient sur leurs ancres ; le canon d'alarme se fit entendre plusieurs fois pendant la nuit. Deux chebecks espagnols avaient été jetés jusque sur les murs de l'enceinte ; une goëlette de la même nation , au beau milieu du port , se brisa en mille morceaux ; plusieurs petits bâtiments furent anéantis : le lendemain matin , dans le port et devant la ville , la mer était couverte de débris de navires , de voiles , de cordages , de caisses et de tonneaux. Au milieu de tout cela un grand nombre d'embarcations , s'exposant à périr , voguaient dans toutes les directions pour porter main forte aux bâtiments qui étaient en danger. Les flots qui venaient frapper en mugissant le pied du môle et les murs de la ville , les débris qu'ils transportaient , tous ces bâtiments qui semblaient devoir s'abîmer à chaque instant , offraient un spectacle qui remplissait l'âme d'étonnement et d'effroi.

C'est la seule tempête dangereuse que nous ayons eue pendant mon séjour en Afrique ; elle prouva que le port d'Alger n'est rien moins que sûr , et que si on néglige d'entretenir les ouvrages qui l'environnent , ils seront bientôt détruits : les vagues firent une brèche énorme à la face nord du môle.

Le mauvais temps dura toute la journée du 9

et la nuit suivante; le 10 le vent tomba beaucoup, et les hommes qui étaient dans les chalans à la poupe de la *Sirène*, purent être embarqués. Pendant trois jours qu'ils étaient restés dans la plus horrible position, ils avaient souffert tout ce que l'on peut imaginer, mais heureusement personne ne mourut. Le 12, le beau temps était tout-à-fait revenu et la frégate leva l'ancre.

A peine l'Aga fut-il rentré de son expédition dans les environs de Méliana, de Cherchel, etc. que le général eut connaissance qu'il s'était comporté absolument comme il l'aurait fait sous le règne du Dey, c'est-à-dire qu'il avait rançonné toutes les tribus sur le territoire desquelles il était passé. Quand on refusait de lui donner ce qu'il demandait, il menaçait les récalcitrants de la venue des troupes françaises, et aussitôt tout était accordé.

Depuis bien long-temps on s'apercevait de l'inutilité de ce personnage qui coûtait dix-huit mille francs par an, et qui ne servait qu'à nous embarrasser toutes les fois qu'il venait quelque part avec nous; on saisit avec empressement l'occasion qui se présentait de le supprimer. Quelque temps après ses fonctions furent données au grand-prévôt de l'armée, et il s'embarqua pour la France.

Jusqu'au 20 janvier il ne se passa rien de

bien remarquable; on apprit, par des courriers arrivés pendant cet intervalle, que le ministre de la guerre, mécontent du général Clauzel, pour la distribution des récompenses à l'armée, examinait très-scrupuleusement toutes les nominations qu'il avait faites. Ces bruits, qui se renouvelaient déjà pour la seconde fois, répandirent le découragement dans l'armée; on répétait de toutes parts que c'était horrible de revenir ainsi sur les choses faites; si le général a abusé des pouvoirs qui lui ont été donnés, disaient un grand nombre d'officiers, qu'on le mette en jugement; mais on n'a pas le droit d'ôter les grades à de braves militaires qui les ont acquis au prix de leur sang. Presque tout le monde voyait dans cette conduite la continuation de la haine qu'on semblait avoir vouée à l'armée d'Afrique.

ARRIVÉE DU BEY D'ORAN ET DES TUNISIENS.

L'expédition partie pour Oran vers le milieu de décembre, était débarquée sans opposition. Aussitôt après, le dey, qui demandait depuis longtemps à se retirer, monta à bord d'un bâtiment français avec tous les officiers de sa maison, et fut transporté à Alger, où il arriva le 21 janvier. Il débarqua le 24, et vint loger en ville avec ses femmes et sa suite. On apprit par les

bâtimens qui l'avaient amené, qu'à l'arrivée de nos troupes à Oran, presque tous les habitans musulmans avaient quitté la ville et s'étaient retirés dans l'intérieur des terres; il ne restait plus guère que les juifs. Les Arabes se montraient tous les jours autour de la place, et tiraient des coups de fusil sur nos sentinelles, mais heureusement sans leur faire aucun mal. On ne pouvait pas aller à cinq cents mètres des portes sans une forte escorte.

Le bateau à vapeur *le Sphinx*, qui était allé à Tunis conduire quelques officiers du général en chef, rentra le 29 janvier; il ramenait deux cent cinquante Tunisiens, Maures, Arabes et Nègres, composant la garde du nouveau Bey d'Oran, et qu'on devait transporter dans cette ville à la première occasion; ils furent débarqués et logés dans une des batteries du môle, où on pouvait les voir, mais sans communiquer avec eux, à cause des lois sanitaires. Ces hommes sont beaux, leurs traits sont les mêmes que ceux des Algériens, en ayant égard, bien entendu, à la différence des races; mais leur physionomie est plus ouverte; leur regard vif, leur démarche aisée, annonçaient qu'ils étaient doués d'activité et d'intelligence: effectivement je les vis plusieurs fois, pendant leur séjour à Alger, et toujours je les trouvai occupés à nettoyer leurs armes, battre

leurs habits ou ranger leurs effets, etc.; très-peu étaient accroupis dans des coins, fumant leur pipe (1). Cela me confirma encore dans l'opinion que les Algériens sont les peuples les plus barbares de la côte nord de l'Afrique. Ces soldats étaient commandés par ^{un Kalifa} Ktêfa, ou lieutenant du nouveau Bey, chargé d'aller préparer le logement de son maître.

Dans le même temps, une partie des janissaires de l'ancien Bey, revenus avec lui, étaient enfermés au fort de Babazon, en attendant les bâtimens qui devaient les conduire en Asie. Ceux du Bey de Titerig étaient encore gardés à vue dans les marabouts hors la porte de Baba-el-ouad; quelques-uns demandèrent et obtinrent d'entrer dans les cavaliers algériens. C'était une chose digne de remarque, de voir à la fois les satellites de deux princes déchus, prisonniers chacun de leur côté, et ceux d'un troisième qui allaient les remplacer.

Le 30 janvier, une révolution d'un nouveau genre fut tentée dans l'intérieur de la ville d'Alger: les femmes mauresques, voyant la liberté dont jouissaient les Européennes qui étaient à Alger, voulurent les imiter: plusieurs s'étant réunies dé-

(1) Quand je les revis à Oran, je perdis la bonne opinion que j'avais d'abord eue d'eux.

cidèrent qu'il fallait sortir découvertes et ne plus servir leurs maris. Le projet ayant eu un commencement d'exécution (1), les époux, très-inquiets, allèrent trouver le Mufti, lui exposèrent leur position et lui demandèrent ses conseils. Ce magistrat les engagea à laisser agir leurs femmes et à prendre des esclaves pour les remplacer, les assurant que c'était le meilleur moyen de les faire rentrer dans le devoir. Les conseils du Mufti ayant été ponctuellement suivis, les femmes révoltées se soumirent aussitôt à tout ce que leurs maris exigèrent d'elles.

Ce premier effort du sexe féminin pour sortir d'esclavage, et reprendre le rang qui lui appartient dans la société, prouve qu'il n'est pas tout-à-fait impossible de faire comprendre aux Musulmans que leur genre de vie doit être changé, et qu'il est tout-à-fait en opposition avec les mœurs de l'époque actuelle. C'est principalement par les femmes qu'il faut commencer le changement, ces femmes qu'ils méprisent en

(1) Deux jeunes femmes sortirent dans la rue mises à l'euro péenne ; les Maures, les Kbaïl et les Arabes se jetèrent sur elles, et si un détachement d'infanterie n'était venu les arracher de leurs mains, ils les auraient déchirées en morceaux. Plusieurs de ces forcenés reçurent des coups de baïonnette en cherchant à reprendre les femmes.

quelque sorte, puisqu'ils les regardent comme des êtres d'un ordre inférieur, leur sont cependant extrêmement chères : les soins qu'ils prennent pour les soustraire à la vue d'autrui, n'est que le résultat d'une grande jalousie produite par l'amour le plus ardent. Si ces femmes devenaient progressivement aussi libres que les Européennes, les hommes, qui les aiment, seraient entraînés par elles à se conformer à nos usages, malgré leur répugnance.

Dès le commencement de février, on nous annonça que beaucoup d'ouvriers de Paris, qui avaient pris part à la glorieuse révolution de juillet, et que l'on désignait sous le nom d'industriels, allaient être envoyés dans le royaume d'Alger. Le gouvernement français étant décidé, ajoutait-on, à coloniser le pays, il envoyait tous ces ouvriers pour les faire travailler et former des établissements. Aussitôt le génie reçut ordre de préparer des logements pour 1,200 hommes. Les 3^e bataillons des 20^e, 28^e, 15^e et 30^e régiments de ligne, qui formaient le corps d'occupation, furent aussi annoncés comme devant arriver bientôt afin de renforcer les régiments, qui étaient trop peu nombreux pour le service qu'ils avaient à faire.

Après les combats de Médéah, des demandes de récompenses avaient été faites par les diffé-

rents chefs de corps, en faveur des militaires qui s'y étaient le plus distingués. Ces demandes transmises au général en chef restèrent sans réponse. Cependant, comme les Zouaves avaient beaucoup souffert dans ces combats, et probablement d'après les instances de leur chef, par un arrêté du 21 février, le général accorda une somme de 370 fr. à ceux des soldats du 1^{er} bataillon des Zouaves qui s'étaient le plus distingués dans les affaires de Médéah. Mais les Français, qui avaient au moins autant mérité qu'eux, n'eurent rien : c'était des grades et des décorations qu'il leur fallait, et les pouvoirs du général lui ayant été retirés, il ne voulut pas écrire à Paris pour cela. Les janissaires du nouveau Bey d'Oran étaient déjà depuis plusieurs jours dans Alger, et le gouverneur de cette province n'était point encore nommé officiellement. Ce ne fut que le 4 février que parut un arrêté du général qui nommait *Achmet Bey*, prince de la maison de Tunis, au Beylick d'Oran. Les Tunisiens, qui étaient toujours restés enfermés à la marine, s'embarquèrent le 7 février au soir, sur le bateau à vapeur *le Sphinx*, et le 8, par un calme plat et le plus beau temps du monde, ce bateau, qui portait pavillon de Tunis en misaine et pavillon français en artimon, partit pour Oran, où il avait ordre de transporter ses passagers.

PREMIÈRE ARRIVÉE DES PARISIENS.

Le 9 février, plusieurs bâtiments français arrivèrent dans la rade; ils avaient à bord des soldats appartenant aux 3^e bataillons des régiments qui formaient le corps d'occupation, et 300 industriels. Ces derniers débarquèrent le 10 : c'était vraiment une chose très-curieuse à voir : des enfants de 16 ans, des vieillards de 50 à 60 ans, et beaucoup de jeunes et beaux garçons, formaient ce premier détachement. Tous les uniformes de l'armée depuis 1792 reparaissaient au jour : les habits des gardes d'honneur, ceux de l'ancienne garde nationale, ceux des derniers Suisses, etc., avaient servi à vêtir les vainqueurs de juillet. Ils amenaient avec eux un grand nombre d'officiers portant des épaulettes de tous les grades et de toutes les couleurs. La tournure de la plupart annonçait leur origine. Très-peu portaient l'habit bourgeois, et c'est parmi ceux-ci qu'on reconnaissait quelques anciens militaires qui, après être restés pendant quinze ans dans leurs foyers, venaient de nouveau affronter les périls de la guerre. Les industriels débarquèrent en chantant la Parisienne; ils firent leur entrée dans la ville tambour battant, enseigne déployée, et en remplissant les airs de leurs

cris de victoire. Ils allèrent droit au jardin de Mustapha-Pacha, où des logements leur avaient été préparés. Une grande partie de la population d'Alger, Arabes, Maures, Juifs, etc., sortit pour les voir passer. Leurs costumes, leur air décidé et leur démarche de tapageurs firent une impression peu agréable sur l'esprit des Algériens.

Pendant que les Parisiens débarquaient, les habitants de Médéah emmenaient des arsenaux de la marine deux pièces de canon en bronze, que le général Clauzel leur avait données pour les récompenser de leur fidélité et leur témoigner toute la confiance qu'il avait en eux. Ils emmenèrent seuls ces deux pièces, et les conduisirent jusque dans leur ville en surmontant toutes les difficultés du terrain.

Les bâtiments qui venaient d'arriver apportaient la nouvelle que beaucoup des nominations faites par le comte Clauzel n'étaient point confirmées. Le ministre de la guerre écrivait directement à l'intendant de l'armée, pour lui défendre de payer les nouveaux grades jusqu'à ce qu'il en eût été ordonné autrement. Une circulaire de l'intendant, écrite à tous les chefs de corps en vertu de cet ordre, répandit encore une fois la terreur et le découragement dans l'armée. Un grand nombre de sous-lieutenants nouvellement promus, ne recevant plus que la ration des sous-

officiers, s'attendaient à chaque instant à être obligés de rendre leurs épaulettes. Le général en chef, pour calmer la crise, fit dire qu'on pouvait être tranquille, et qu'il répondait que toutes ses nominations seraient confirmées. En attendant, il engagea chacun à conserver les insignes de son grade et à continuer d'en remplir les fonctions. Ces paroles du chef de l'armée ne rassurèrent pas beaucoup les officiers nouvellement promus.

EXPÉDITION AU CAP MATIFOU.

La dissolution de l'armée d'Afrique et le rappel en France du général en chef avec tout l'état-major général étaient décidés. Mesdames Clauzel, qui avaient souvent entendu parler des ruines de Rustonium qui gisent près du cap Matifou, voulurent à toute force visiter ces ruines avant de retourner en France. Tant pour satisfaire ces dames, que dans le but d'explorer cette localité, une expédition fut ordonnée pour le 10 février. Ce jour-là, à neuf heures du matin, le général Clauzel, avec sa femme, sa fille et quelques amateurs, suivi d'un nombreux état-major et escorté par cent cinquante hommes d'infanterie, s'embarqua sur le bateau à vapeur *le Nageur*. A dix heures et demie on jeta l'ancre dans l'ancien port de Rustonium. Dix ou douze Bédouins armés et

raient sur la plage, mais ils paraissaient plus épouvantés que disposés à combattre. Aussitôt que le bâtiment eut viré de bord, les troupes furent mises dans les chaloupes et conduites à terre. Pendant ce temps-là le général en chef et ses dames se mirent à déjeuner à bord du *Nageur*, pour donner le temps aux soldats d'écarter les Bédouins qui pouvaient se trouver dans les environs. On conçoit du reste qu'il eût été peu galant et même très-imprudent de conduire ces dames sous le feu de l'ennemi. A peine fut-on débarqué, que deux ingénieurs, pressés de mettre le pied dans Rustonium, se dirigèrent de ce côté avec une dizaine de voltigeurs. En arrivant, on aperçut quelques Bédouins, couverts de guenilles, montés sur des pans de murs, et qui, du milieu des ruines, contemplaient avec effroi ce qui se passait sur la côte. Ils étaient armés; mais, à la vue des voltigeurs, ils descendirent précipitamment et prirent la fuite: nous les suivîmes à une demi-lieue, en leur faisant signe de s'arrêter; mais ils continuaient toujours à fuir; enfin ils s'arrêtèrent après avoir gagné le côté opposé d'un ancien marais salant creusé par les Romains. Ils mirent au bout d'un fusil une guenille blanche, à quoi nous répondîmes en déployant nos mouchoirs et leur faisant signe de venir à nous: Il s'établit alors entre eux un colloque assez ani-

mé, à la fin duquel les deux plus vieux posèrent leurs armes et s'approchèrent. Le capitaine de Lamoricière, qui tournait le marais avec trois voltigeurs, s'avança à leur rencontre un mouchoir blanc à la main. Quand les Bédouins furent assez près pour parler, ils demandèrent que l'on quittât les armes et que l'on vînt auprès d'eux. Connaissant la fourberie de ce peuple, nous ne voulûmes point y consentir; mais nous continuâmes toujours à nous avancer, en leur disant de ne pas avoir peur, qu'on ne voulait point leur faire de mal. Nous les joignîmes enfin. De Lamoricière, qui parle arabe, leur apprit que le général en chef était venu avec sa femme visiter les ruines, que nous n'avions aucune intention hostile, et qu'ils pouvaient tous s'approcher sans crainte, à quoi ils répondirent : « Non, vous nous couperiez la tête »; et malgré tout ce qu'on put leur dire, il fut impossible de les dissuader de cela. Après avoir fait d'inutiles efforts pour les engager à nous suivre, nous prîmes le parti de revenir sur nos pas. En rentrant au milieu des ruines de Rustonium, nous trouvâmes le général en chef, ses dames et un grand nombre d'officiers occupés à recueillir des fragments de poterie étrusque, de mosaïques, etc., et à écouter les contes de certain pédant sur l'antique état de cette cité.

Rustonium est un ancien port de mer; les restes de jetée, qui s'avancent encore fort loin dans la mer, le prouvent d'une manière évidente; les flots battaient le pied des murs de cette ville, et son enceinte s'étendait jusqu'à trois cents mètres dans l'intérieur des terres, sur une largeur de douze cents mètres. Cette ville a été entièrement détruite, probablement par les Vandales; il n'en reste aujourd'hui que des pans de murailles, dont quelques-uns seulement s'élèvent à cinq ou six mètres au-dessus de terre. Les murs forment des rectangles et des carrés qui sont l'enceinte des maisons. Quelquefois des pavés de mosaïques se trouvent encore dans l'intérieur; au-dessous existent de belles caves voûtées à plein cintre. Tous les murs sont bâtis avec des pierres taillées en parallépipèdes de trois ou quatre pouces d'épaisseur, et réunies par un ciment très-solide formé de sable et de chaux, auquel se trouvent mêlés beaucoup de petits cailloux. En creusant et éparé sur le sol, on rencontre une grande quantité de fragments de poteries étrusques, des briques et des tuiles romaines, des tronçons de colonnes en marbre blanc et gris, des morceaux de meules en basalte poreux, etc. Tous les restes de murs ont une grande épaisseur, et

offrent bien le caractère des constructions romaines. Nous n'avons reconnu aucune trace de voie aboutissant à cette ville. Le marais salant, dont j'ai parlé plus haut, a certainement été creusé par ses habitants, et servait à les alimenter de sel.

Sur plusieurs points des ruines, les Arabes avaient entrepris des fouilles, soit pour extraire des pierres de construction, soit pour chercher des médailles et des objets d'art, dont on dit qu'à différentes époques on a découvert une grande quantité. Le peu de temps qu'on consacra à visiter les ruines de Rustonium ne permit pas à ceux qui en étaient capables de faire des recherches. Mesdames Clauzel, qui se promenaient depuis trois heures au milieu des décombres, étaient fatiguées; à deux heures et demie, on donna l'ordre de se rembarquer; à trois et quart, l'ancre était levée, et à cinq heures nous étions de retour dans la capitale du royaume sans aucun accident, si l'on en excepte le malaise qu'éprouva la fille du général pendant toute la traversée.

Peu de jours après la promenade au cap Matifou, le bruit se répandit dans la ville et dans l'armée que le général Clauzel allait bientôt quitter Alger, avec tous ceux qui l'avaient suivi, et que le

commandement du corps d'occupation était donné au général Berthezène, qui devait arriver au premier jour.

Cette nouvelle fit plaisir à l'armée. Mais, au lieu du général Berthezène pour chef suprême, elle aurait mieux aimé le général Boyer, qui ayant long-temps vécu avec les Musulmans, connaissait mieux le caractère de ces peuples et la conduite qu'il fallait tenir avec eux que personne : c'était ce qui importait le plus dans les circonstances présentes. Nous n'avions pas besoin d'un grand militaire, mais d'un homme actif, doué d'assez de force de caractère pour ne jamais fléchir avec les Bédouins et les punir sévèrement quand ils le méritaient. Sous ces différents rapports, le général Boyer était bien celui qui convenait, et voilà probablement pourquoi il ne fut pas nommé.

Dès le premier jour de leur arrivée, les Parisiens reconnurent qu'on les avait trompés : ils s'attendaient à trouver un pays magnifique, abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, des habitations superbes, et qu'on allait les laisser aussi libres qu'en France ; au lieu de cela, ils furent logés dans des gâletas sans portes ni croisées ; pour lits, on leur donna la terre, et pour vivre, la ration comme à tout le reste de l'armée. Alors, officiers et soldats, tous se

mirent à murmurer hautement et à se plaindre de la conduite du gouvernement français à leur égard. « Nous traiter ainsi, disaient-ils, nous qui avons renversé Charles X et placé Louis-Philippe I^{er} sur le trône, c'est une abomination ! » Quelques-uns, après avoir mûrement réfléchi, disaient : « On a voulu se débarrasser de nous, et certes on a eu raison pour le repos de la France; car, si nous étions restés à Paris, nous n'aurions pas tardé à faire du bruit. » Leurs officiers, qui n'étaient guère plus contents qu'eux, faisaient cependant tous leurs efforts pour les contenir; mais c'était en pure perte, ils n'avaient aucun empire sur eux. Fort heureusement ces nouveaux venus se trouvaient sous le commandement du général Boyer, qui, par une conduite ferme et sévère, les contraignit à observer la discipline militaire.

RÉVOLUTION DE BLEIDA.

L'époque dont je parle fut fertile en révolutions; le marabout qui avait été nommé gouverneur de Bleida, se conduisant assez mal avec ses administrés, ils se révoltèrent contre lui et le chassèrent. Aussitôt après, une députation vint trouver le général en chef et lui remit la pièce suivante, dans laquelle les habitants de Bleida exposaient leurs griefs contre le gouverneur :

« Nous vous informons que notre gouverneur est cause de la révolution de Bleida : il a pris un mouton de la tribu de Beni-Sala sans le payer, et il a voulu faire tondre ce mouton pour rien ; il s'est disputé pour cela avec le chek de Beni-Sala. Il a donné une fête où il ne recevait que ceux qui lui donnaient de l'argent. Tous ceux qui n'étaient pas en état de donner de l'argent, passaient la fête en prison. Il poussait le libertinage jusqu'à envoyer chercher les femmes par la force, et, à cet effet, il employait six hommes à lui dévoués. Il envoyait chercher tout ce dont il avait besoin sans payer.

« Nous avons entendu dire que vous aimiez la tranquillité et la justice, et que vous vouliez que tout le monde soit heureux ; c'est pourquoi nous vous prions de nous envoyer un homme juste, car celui-ci a causé la révolution avec son mouton. »

La révolte de Bleida et quelques autres petits mouvements qui eurent lieu à la même époque, sur différents points de la plaine, firent penser au général qu'il était utile de rétablir la charge d'Aga, afin d'avoir quelqu'un qui pût s'occuper spécialement des débats entre les Arabes, et prendre les précautions nécessaires pour les calmer.

Par arrêté du 18 février, cette charge fut

conférée au major de gendarmerie, **Mendiri**, grand-prévôt de l'armée.*

Nous ne prélevions aucun impôt sur les habitants de la Régence, et comment aurions-nous pu le faire? Depuis la rentrée de la garnison de Médéah, nous occupions au plus un rayon de deux lieues autour d'Alger, et les troupes d'Oran ne pouvaient pas aller à quatre cents mètres en-dehors des remparts. Cependant, le même jour, 18 février, un second arrêté du général en chef vint nous apprendre que les présents que les Beys et les chefs de tribus étaient obligés de faire dans certaines circonstances, pour une nomination, un privilège concédé, etc., étaient définitivement abolis; mais on conservait néanmoins tous ceux qui pouvaient être considérés comme impôts.

Dissolution de l'armée d'Afrique et départ du général Clauzel, etc.

On avait appris par les journaux et des lettres particulières que le général Berthezène, nommé pour commander le corps d'occupation, était parti de Paris en poste, et qu'il ne tarderait pas à être rendu en Afrique; le général Clauzel, très-fâché de se voir remplacer, faisait ses préparatifs pour s'embarquer aussitôt après l'arrivée de son successeur.

Depuis que le comte Clauzel était en Afrique, on se plaignait de son administration, on blâmait sa conduite. Quand on le vit sur le point de partir, les clameurs devinrent plus fortes; on alla même jusqu'à publier certaines choses dont jé ne puis pas parler, parce qu'elles n'ont jamais été prouvées. Dans le cours de ce volume, j'ai essayé de faire connaître le général en chef, autant que cela m'était possible, en exposant les faits avec vérité : maintenant je l'abandonne au jugement de mes lecteurs.

Le 19 février, à midi, les officiers supérieurs de l'armée furent reçus par le comte Clauzel, qui, après leur avoir témoigné toute la peine qu'il éprouvait d'être obligé de les quitter sitôt, leur renouvela l'assurance qu'il avait déjà donnée de voir confirmer toutes les nominations faites par lui dans l'armée, et ajouta : « Dans tous les temps et dans toutes les circonstances, vous pouvez compter sur moi; je serai votre interprète auprès du gouvernement toutes les fois que vous aurez quelques réclamations à lui adresser. » Ces messieurs se retirèrent pleins de confiance dans les promesses du général, et vinrent ensuite dans les régiments en faire part aux officiers, qui avaient été provisoirement privés de la solde de leur nouveau grade.

Le 20, la proclamation suivante fut mise à l'ordre de l'armée :

« Demain, à midi, 21 février 1831, l'armée d'Afrique n'existera plus sous cette dénomination ; l'état-major général sera dissous, et les troupes restant dans le royaume d'Alger prendront le nom de *Division d'occupation*, dénomination qui leur a été donnée par décision ministérielle. »

Le lieutenant-général Boyer, qui devait aussi rentrer en France, continua à commander la division d'occupation jusqu'à l'arrivée du général Berthezène.

Ce même jour, le général Clauzel devait s'embarquer ; les ordres nécessaires avaient été donnés pour cela ; mais le mauvais temps en empêcha. Il fit ses adieux aux troupes par un ordre du jour que voici :

« Soldats ! avant de me séparer de vous, je vous adresse mes adieux et les témoignages de la reconnaissance pour la confiance que vous avez eue en moi depuis que j'ai l'honneur de vous commander. Votre conduite devant l'ennemi a été des plus brillantes, et votre discipline toujours parfaite. C'est à ces traits qu'on reconnaît le véritable soldat.

« Les vieux guerriers sont fiers de vous voir imiter leur dévouement ; ils sourient à vos triomphes, et voient avec orgueil que la France, vaillamment défendue par vous, sera toujours le pays de la gloire.

« Le Roi confie à une partie de l'armée la conservation de la conquête, et la conquête va devenir le prix de la reconnaissance que la chrétienté décerne unanimement à la France, pour avoir exécuté une entreprise si digne de ses nobles sentiments.

« Soldats ! comptez toujours sur moi et sur ma constante affection, et sur mes soins à faire valoir vos services.

« Adieu, soldats ! nous nous reverrons sur le Rhin, les Alpes ou les Pyrénées, si la France a besoin de nous. }

« Comte CLAUZEL. »

Une gratification de vin fut accordée à toute l'armée, le chef d'état-major général en prévint les troupes :

« Le lieutenant-général commandant en chef l'armée d'Afrique accorde, à titre de gratification, une ration de vin à toutes les troupes actuellement en Afrique. »

Malgré le mauvais temps qui avait empêché

le général en chef de s'embarquer, la corvette *la Perle*, ayant à son bord le général Berthezène, arriva dans la rade d'Alger, vers les quatre heures de l'après-midi, et avant la nuit le nouveau gouverneur était déjà descendu à terre. Le comte Clauzel, qui ne l'attendait pas sitôt, regretta de n'être pas parti dans la matinée, et sur-le-champ de nouveaux ordres furent donnés pour son départ le lendemain, quelque temps qu'il fit.

Le 21, dès huit heures du matin, la consigne fut donnée à tous les postes de la ville de ne laisser circuler ni voitures ni chevaux dans les rues. A neuf heures les troupes de la garnison formèrent la haie dans toutes les rues que le général devait parcourir pour se rendre au port; une compagnie d'élite était postée à l'endroit où il devait s'embarquer, et des détachements de différents corps de l'armée se réunirent sur la place du Gouvernement. Le temps menaçait et les troupes se morfondaient depuis deux heures, lorsque le canon annonça que le général en chef venait de quitter son hôtel, accompagné des généraux Delort, Boyer, Berthezène, et d'un nombreux état-major. Il s'avavançait lentement, avec l'air un peu triste, entre les deux rangs de baïonnettes qui bordaient son passage, adressant de temps en temps quelques paroles aux soldats et

aux officiers qu'il rencontrait. Arrivé sur la place, il s'arrêta quelque temps, parla un peu aux troupes qui s'y trouvaient réunies, et, prenant la rue de la Marine, il continua sa route jusqu'au port, où il arriva un peu avant midi. Le canot de la frégate *l'Armide*, qui devait le conduire en France, l'attendait; après avoir adressé un dernier adieu aux troupes et à sa suite, le général s'embarqua avec ses dames et seulement deux aides-de-camp. Tout l'état-major, ainsi que les généraux Delort et Boyer, attendirent un plus beau jour.

Le vent du nord soufflait avec impétuosité, la mer était mauvaise, et nous suivions des yeux le frêle esquif auquel était confié dans ce moment le sort du vainqueur de l'Atlas et celui de sa famille, quand une forte pluie vint mouiller les illustres personnages et nous forcer à rentrer. Dans l'après-midi, le vent augmenta tellement qu'il fut impossible à la frégate de lever l'ancre, malgré le grand désir du général Clauzel de quitter la rade d'Alger, qui du reste était dangereuse dans le moment.

La nuit du 21 au 22 et la journée suivante furent épouvantables; *l'Armide*, fortement battue par les vagues, semblait devoir périr à chaque instant. Dans la nuit du 23, la tempête s'étant un peu calmée, la frégate mit à la voile; mais

pendant toute la journée le vent du nord souffla avec impétuosité, et la mer fut si mauvaise qu'on craignit qu'elle n'eût été jetée à la côte et brisée contre les rochers.

ALGER ET L'ARMÉE D'AFRIQUE SOUS LES ORDRES
DU GÉNÉRAL BERTHEZÈNE.

Avant de s'embarquer, le comte Clauzel annonça, le 21 février, par un ordre du jour, que le général Berthezène prenait le commandement du corps d'occupation. Le général Boyer devait rentrer en France, ainsi que tous les autres officiers venus avec lui, et qu'il nommait lui-même *la journée d'août*.

Quel que soit le pays qu'ils habitent, les Français conservent le même caractère; amateurs de la nouveauté, tous les changements leur plaisent: ils s'imaginent toujours qu'ils seront mieux, et l'expérience leur a souvent prouvé combien ils se trompaient. On était mécontent du général Clauzel, et on avait un peu raison. On ne pouvait point porter de jugement sur le général Berthezène; mais on espérait que l'exemple de son prédécesseur l'empêcherait de tomber dans les mêmes fautes; néanmoins ses premiers actes n'annoncèrent aucune énergie: il prit le commandement des troupes sans leur adresser la moi-

dre proclamation. Quand on lui signala les vices de l'administration, il eut l'air de vouloir y remédier sur-le-champ; il demanda même à plusieurs administrateurs des mémoires raisonnés sur les améliorations qui pourraient être apportées dans les différentes branches. Peu de temps après, ces mémoires lui furent remis, il les examina ou ne les examina pas; mais le fait est qu'il laissa les choses dans l'état où il les avait trouvées en arrivant; et cependant, comme nous l'avons prouvé plus haut, il y avait beaucoup d'améliorations à faire.

EXPÉDITION SUR BLEIDA, ETC.

La révolte de Bleida n'était pas encore tout-à-fait calmée; on disait même que les Kbaïl, descendus des montagnes en assez grand nombre, avaient pillé la ville et quelques tribus de la plaine, et qu'ils étaient allés détruire la ferme de Mouzaya, où nous avons laissé notre réserve dans toutes les expéditions sur Médéah.

Ces circonstances exigeaient qu'un corps d'armée se portât sur les lieux pour punir les rebelles et chasser les Kbaïl de la plaine.

Le 1^{er} mars, une colonne composée de quatre bataillons d'infanterie, soutenue par un escadron de chasseurs français, cinquante chasseurs algé-

riens, deux obusiers de campagne, et deux obusiers de montagne, commandée par le général Berthezène en personne, se mit en marche sur Bleida par la route ordinaire.

La première journée n'offrit absolument rien de remarquable. Le bivouac fut établi, le soir, à une lieue en avant du ruisseau Ouad-Kerma. La nuit fut parfaitement tranquille et le temps superbe.

Le 2, la colonne se mit en marche à la pointe du jour. Un peu avant d'arriver à Boufarick, nous vîmes venir une députation des habitants de Bleida, à laquelle s'étaient réunis plusieurs Cheks des tribus voisines, qui, voyant nos bataillons en campagne, venaient, comme à l'ordinaire, protester de leur fidélité. Le général s'entretint longuement avec les magistrats de Bleida, qui ne cessaient de répéter que leur ville était parfaitement tranquille, mais que notre arrivée y causerait beaucoup de troubles et ferait prendre la fuite à une grande partie des habitants. Ils demandaient avec instance que l'armée n'y entrât pas, et assuraient le général de leur entière soumission. Les intentions de M. Berthezène étaient toutes pacifiques : il accorda aux habitants de Bleida leur demande; et, laissant cette ville à notre gauche, nous vîmes bivouaquer sur les bords de la Chiffa, non pas sans accident.

On avait fait la halte dans l'enceinte de la nouvelle ville : un voltigeur du 15^e de ligne, s'étant endormi dans un buisson, ne s'aperçut pas du départ de la colonne. Notre arrière-garde était à peine à un quart de lieue de là, lorsque plusieurs Arabes, peut-être bien des habitants de Bleida, vinrent prendre ce malheureux, le portèrent un peu loin dans la plaine, et le massacrèrent. La nouvelle de ce crime parvint le soir au camp, et le général ne fit aucune disposition pour le punir. Il aurait fallu sur-le-champ envoyer un bataillon à Bleida, avec ordre de saccager la ville, si, dans une heure, les assassins n'étaient pas livrés, et même frapper une forte contribution sur elle, pour la punir de son manque de foi. Mais non ; le général crut devoir montrer la plus grande clémence : il pensait se concilier ainsi toute la population.

Le 3, la diane battit à la pointe du jour, et peu de temps après, l'armée se mit en marche. Le général était dans la plus grande incertitude sur ce qu'il voulait faire : il ne savait pas vers quel point se diriger ; enfin, après beaucoup de paroles inutiles, on se décida à marcher obliquement sur la Chiffa, pour aller joindre le point où la route d'Oran traverse cette rivière. Nous marchâmes pendant deux heures à travers des broussailles fort épaisses ; enfin nous arrivâmes

sur les bords de la Chiffa. A notre vue, les Arabes, logés sous des tentes et dans de mauvaises cabanes de roseaux, se réunirent en jetant de grands cris; mais ils n'étaient point armés, et ne paraissaient nullement hostiles. Le passage de la Chiffa effectué, on fit halte pour laisser déjeuner les troupes. Sur ces entrefaites, arrivèrent des députés de la tribu de Sumata, qui venaient assurer le général de la soumission de leur tribu. Ils dirent que tout l'intérieur de la ferme de l'Aga avait été détruit par les habitants des montagnes de Mouzaya qui s'étaient aperçus que, toutes les fois que nous venions dans la contrée, cette ferme nous servait pour établir notre réserve, et que nous construisions sur les terrasses de petits épaulements, afin de combattre à couvert contre ceux qui pouvaient venir nous attaquer soit du côté de la plaine, soit du côté de la montagne.

A cette nouvelle, le général délibéra s'il n'irait pas punir les Mouzaya; mais, comme son but principal était de reconnaître le cours de la Chiffa et de s'avancer jusqu'à el Coleah, il renvoya cette expédition à une autre époque.

Après deux heures de repos on se remit en marche, et jusqu'à la nuit, on erra sur les bords de la Chiffa, sans savoir ce qu'on voulait faire. On passa et repassa cette rivière quatre fois sans

aucune utilité. Le général faisait interroger fort longuement tous les Arabes qu'il rencontrait; pendant ce temps les troupes restaient l'arme au bras sans bouger. Plusieurs de ces conversations durèrent près d'une heure, ce qui faisait murmurer tout le monde. Enfin, à la tombée de la nuit, après le quatrième passage de la rivière, l'armée, harassée de fatigue, mourant de faim, et dans l'état où doivent être des hommes qui ont passé, tout habillés, quatre fois de suite dans l'eau, vint camper au milieu d'un superbe bois d'oliviers, tout près du confluent de l'Afroun et de la Chiffa. Le temps était superbe; on avait du bois en quantité, de l'eau sous la main; les feux furent bientôt allumés, la viande mise au pot, les souliers et les habits séchés, et quelques heures après, le soldat ne pensait plus aux fatigues de la journée.

La cavalerie qui formait l'avant-garde, entrée dans le bois, avait perdu de vue la colonne, et, ne présumant pas qu'on s'arrêterait à chaque demi-heure, elle continua sa route comme si l'infanterie la suivait de près. Ayant pris le chemin d'el Coleah, elle traversa le Mazafran (1), et

(1) Le Mazafran résulte de la réunion de l'Afroun et de la Chiffa; il se jette dans la mer à deux lieues à l'ouest de Sidi-el-Ferruch.

vint établir son bivouac au pied de la colline sur laquelle cette ville est bâtie. Les habitants, qui avaient vu toute la journée l'armée errer dans la plaine, sachant notre avant-garde si près d'eux, crurent qu'on en voulait à leur tranquillité, et, conduits par un marabout en grande vénération dans le pays, ils se mirent en marche avec des mulets chargés de fourrages et de vivres pour venir à notre rencontre.

La cavalerie qui se trouvait fort loin de l'armée, et par conséquent des magasins, s'empara de tout ce qu'apportaient les Arabes. Il y avait parmi les vivres des choses toutes préparées, et entre autres plusieurs plats de couscoussou cuit avec de la viande. Après avoir fait ses cadeaux, qui lui furent du reste très-bien payés, le marabout demanda que l'armée n'entrât pas dans la ville, en assurant que toute la population était dévouée aux Français, et promettant d'apporter le lendemain autant de vivres et de fourrages qu'on pouvait en avoir besoin. Le commandant de l'escadron renvoya le marabout au général Berthezène; mais nous ne le vîmes que le lendemain matin.

La nuit fut belle et tranquille. Les cris des chacals, dont les bandes rôdaient autour du camp, troublèrent seuls de temps en temps le silence. Le 4, l'armée se mit en marche peu après

le lever du soleil. Nous suivions une route assez bien tracée à travers un superbe bois d'oliviers auquel succédèrent de beaux champs. Cette route nous mena sur le bord du Mazafran que nous traversâmes. Là, nous trouvâmes une députation des habitants d'el Coleah, avec le marabout à leur tête. Le général consentit à ne pas entrer dans la ville avec ses troupes, à condition qu'ils apporteraient des vivres et des fourrages. Comme la députation allait repartir, quelques ingénieurs obtinrent la permission d'aller avec elle pour voir la ville et en faire le plan. Je n'étais point alors avec le corps d'armée, mais à un quart de lieue sur le flanc gauche, avec une demi-compagnie de voltigeurs du 15^e régiment de ligne, le lieutenant-colonel du génie Lemer cier; le capitaine Morin et mon camarade Bergeron s'y trouvaient aussi. Sachant qu'on pouvait aller dans la ville, nous prîmes vingt voltigeurs, laissant le reste à Bergeron pour continuer la reconnaissance du fleuve, et nous marchâmes sur el Coleah. En arrivant, nous vîmes dans le minaret d'une des mosquées les ingénieurs qui étaient venus avec la députation, occupés à prendre des angles. Néanmoins, toute la population sortit à notre approche. Sachant les dispositions pacifiques dans lesquelles ils étaient à notre égard, nous laissâmes le détachement sur une petite

colline, et nous entrâmes seuls dans la ville. Indépendamment des hommes et des enfants, beaucoup de femmes découvertes, même des jeunes filles étaient accourues pour nous voir. Tout ce peuple nous contemplait avec un air de surprise; les enfants, conservant cependant toujours une espèce de crainte, s'approchaient plus de nous que les autres.

El Coleah, bâtie dans un petit vallon, est une ville un peu moins grande que Bleida, mais construite absolument de la même manière : les maisons sont en pisé et à un seul étage. Cette ville a aussi été détruite en partie par le tremblement de terre de 1825. Les rues sont assez régulières; il y a plusieurs fontaines qui donnent de l'eau dans la ville, et servent à arroser les jardins qui l'entourent. Ces jardins sont plantés d'arbres; mais ce ne sont pas de superbes orangers comme à Bleida; on n'en rencontre que très-peu et d'une assez mauvaise venue : ce sont des figuiers, des amandiers, des poiriers, quelques noyers et cinq ou six beaux palmiers. La campagne environnante est aussi plantée des mêmes arbres. Les champs sont entourés de superbes haies d'agaves, comme dans les environs d'Alger. La population d'el Coleah, qui peut être évaluée à trois mille âmes, se compose d'Arabes, de Maures, de nègres, enfin de Turcs qui s'y sont

réfugiés après la prise d'Alger. Il n'y a pas un seul juif : les habitants les méprisent au point qu'ils n'ont jamais voulu leur permettre de s'y établir.

Comme on s'aperçut que je me disposais à lever le plan de la ville, on me donna deux hommes armés de chacun un bâton, avec ordre de m'escorter partout. Ces hommes me furent d'un grand secours contre les chiens, dont toutes les villes et les villages arabes sont remplis. Mais il paraît que leur pouvoir ne se bornait pas à écarter de moi ces animaux : à mesure que je passais dans une rue, hommes, femmes et enfants sortaient pour me regarder ; quelquefois j'étais si bien entouré par les curieux qu'il m'était impossible de travailler ; alors mes gardiens distribuaient de grands coups de bâton à ceux qui se trouvaient les plus près. Parmi cette foule de curieux je remarquai un grand nombre de femmes découvertes, plusieurs jeunes filles de seize à dix-huit ans, fort jolies, avec de beaux yeux noirs, mais extrêmement sales. Beaucoup de femmes, qui n'osaient pas venir dans les rues, montèrent sur les terrasses pour nous regarder : plusieurs avaient des enfants sur les bras.

Après que nous eûmes terminé nos opérations, les autorités municipales nous offrirent des rafraîchissements. On nous monta dans le

minaret de la mosquée des œufs cuits sur le plat avec de l'huile rance, du fromage sec horriblement salé, des olives qui vous prenaient à la gorge en les mangeant, du pain noir, et pour boisson, d'excellente eau bien fraîche. Après ce frugal repas, nous partîmes pour aller rejoindre l'armée, encore accompagnés par l'illustre marabout qui portait au général les provisions qu'il lui avait promises.

Ces provisions consistaient en trois paires de poulets, cinq ou six charges de mulets d'une paille à demi pourrie et quatre ou cinq boisseaux d'orge : c'était là dessus qu'on comptait pour donner à manger aux chevaux pendant la nuit, car nous n'avions plus de fourrages. Sur l'assurance donnée par plusieurs Arabes qu'on en trouverait en quantité dans la plaine et surtout à el Coleah, on avait négligé d'en prendre beaucoup.

Nous rejoignîmes le corps d'armée à la tombée de la nuit et au moment où il passait le Mazafran pour la cinquième fois de la journée. Les soldats avaient de l'eau jusqu'à la ceinture; ils juraient tout haut contre le général, et j'en entendis plusieurs dire : « Il ne sait ni ce qu'il fait ni ce qu'il veut faire. » En cela ils avaient bien raison; on avait fait comme la veille, marché sans but, passé et repassé le fleuve avec les ba-

gages; et on s'était arrêté à chaque pas pour interroger tous les pâtres que l'on rencontrait.

Après avoir franchi le Mazafran, nous trouvâmes le général en chef, occupé à chercher un passage pour l'armée, à travers les marais et les broussailles, qu'on voulait faire marcher encore une lieue plus loin. Là le marabout profita d'un moment favorable pour lui présenter les fourrages et les vivres qu'il lui apportait; et après lui avoir dit qu'il lui était tout-à-fait impossible de faire mieux, il souhaita le bonsoir au général, et retourna chez lui, s'applaudissant beaucoup de s'en être tiré à aussi bon marché.

On commença alors à comprendre qu'on avait eu tort de compter sur les promesses des Arabes, et comme on était dépourvu de vivres et de fourrages, l'ordre fut donné à l'avant-garde de pousser le plus loin possible, afin de pouvoir arriver le lendemain à Alger. Nous côtoyâmes encore pendant une heure les petites collines du Sakhel, couvertes de beaux oliviers, avec des cabanes dispersées çà et là; et nous vîmes camper dans une espèce de prairie où se trouvait, heureusement, un ruisseau assez abondant. Les habitants de ces contrées, qui voyaient l'armée pour la première fois, furent certainement très-épouvantés, car presque personne ne vint nous apporter des œufs, du lait, etc.; on vit même

quelques familles fuir dans les montagnes avec leurs troupeaux.

Nous étions encore à huit lieues d'Alger, et les troupes étaient extrêmement fatiguées; mais il n'y avait plus ni vivres ni fourrages; il fallait absolument se rendre le lendemain dans cette ville. Le 5, on partit de grand matin, et le soir toutes les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements respectifs.

Plusieurs jours après notre retour, tout paraissait tranquille dans la plaine et dans les montagnes; on croyait ne plus rien avoir à craindre des Arabes ni des Kbaïl; le moindre petit marchand achetait une maison de campagne, et beaucoup de familles espagnoles et maltaises allaient s'établir dans ces maisons jusqu'à deux lieues d'Alger.

Une foule d'aventuriers, venus à la suite de l'armée après le danger passé, faisaient les crânes dans la ville: on les voyait tous éperonnés, la cravache à la main et portant des moustaches d'un pied de long; si leur tournure ne les avait pas trahis, on les eût pris pour des officiers de cavalerie. D'un autre côté, les volontaires continuaient leur vacarme; on en trouvait morts-ivres au milieu des rues; ceux à qui il restait encore un peu de force s'en servaient pour dire des sottises aux passants; tous les bâ-

timents qui venaient de France en amenaient de nouveaux détachements.

La fête du Beyram commença le 16 mars. Le général avait permis qu'on tirât des salves d'artillerie, suivant l'usage des croyants. Les mosquées étaient illuminées le soir; dans le jour les Maures et les Arabes se livraient au plaisir, et tout annonçait la joie et la sécurité. Mais rien n'était moins réel : quelques officiers furent attaqués la nuit dans les rues d'Alger; le 18 au matin, un soldat du 28^e fut blessé d'un coup de couteau que lui porta un Maure en passant à côté de lui dans la rue; un employé des vivres, qui se rendait au poste de la Maison carrée, attaqué par trois Arabes qui lui firent plusieurs blessures fort graves, ne dut la vie qu'à sa bravoure : après avoir blessé un des assaillants, il se sauva malgré tout le sang qu'il perdait, et arriva heureusement à la Maison carrée, où on lui prodigua tous les secours de l'art. Plusieurs soldats furent attaqués en se rendant d'un poste à l'autre; un d'eux avait été entièrement dépouillé et laissé pour mort sur la place; les gens de l'Aga, qui étaient allés faire une course dans la plaine, rencontrèrent quelques Kbaïl de la tribu de Beni-Sala, qui leur tirèrent plusieurs coups de fusil et blessèrent l'un d'eux grièvement. Enfin un sergent-major du 20^e de ligne,

qui était couché avec une cantinière dans une petite maison située au milieu des postes de Babaelouad, fut assassiné pendant la nuit dans les bras de sa belle.

Tous ces crimes annonçaient une fermentation parmi les habitants du pays et faisaient craindre une révolte prochaine : les dispositions étaient prises en cas de besoin. Ceci donna beaucoup de jactance aux volontaires ; ils burent plus qu'à l'ordinaire, et dirent partout, en parlant de l'armée : « Ils sont bien heureux que nous soyons venus ici pour les sauver ; sans nous ils seraient tous perdus. »

Vers le 15 avril, on eut avis que les Kbaïl étaient descendus de nouveau dans la plaine, avaient été jusqu'à Bleida faire contribuer les habitants de cette ville, et qu'ils arrêtaient les Arabes qui venaient au marché, les pillaient ou les rançonnaient fortement.

Comme il était à craindre que le mal n'empirât si on n'y portait un prompt remède, une expédition fut commandée pour aller chasser ces pillards ; mais le temps devint si mauvais qu'il fut tout-à-fait impossible de se mettre en route ; et au bout de quelques jours l'expédition fut ajournée jusqu'à nouvel ordre. Néanmoins, on avait redoublé de précautions : les postes de la campagne avaient ordre de se garder avec le plus

grand soin ; tous les Arabes qui venaient en ville étaient fouillés à leur entrée et à leur sortie ; chaque jour on en arrêtait quelques-uns avec des armes et des munitions cachées sous leur burnous : il arriva un moment où les prisons en étaient si bien remplies qu'on ne savait plus où les mettre ; ce qui fut cause qu'on en relâcha plusieurs sans se donner la peine d'examiner s'ils étaient coupables ou non. C'est ainsi que tous ceux qu'on avait arrêtés, comme soupçonnés d'être les assassins du sergent-major, furent élargis. Ce fut au milieu de cette crise qu'arriva la solennité de la Saint-Philippe.

FÊTE DU ROI DES FRANÇAIS.

Le 30 avril, immédiatement après le coucher du soleil, trois salves d'artillerie annoncèrent à l'armée la fête du Roi. Le soir, la Casbah et quelques maisons particulières furent illuminées.

Le 1^{er} mai, à la pointe du jour, l'artillerie des forts et celle des navires saluèrent Louis-Philippe I^{er}. A 6 heures, les troupes de ligne, l'artillerie, le génie, les trois cents Zouaves qui restaient encore sous les drapeaux, cinquante Spahis (1) montés et équipés, enfin un bataillon des volontaires parisiens se rendirent en grande te-

(1) Cavaliers algériens.

nue sur les bords de la mer, devant le jardin de Mustapha-Pacha, où ils se formèrent en bataille sur deux lignes. Les vainqueurs de juillet, armés depuis peu, se faisaient remarquer par leur air martial et la précision de leurs mouvements, mais non pas par leur bonne tenue. Avant leur départ de France, on leur avait distribué tous les vieux habits restés en magasin depuis vingt-cinq ans : les uns portaient des uniformes de cavalerie, et les autres d'infanterie ; celui-ci s'était affublé d'un habit rouge ; celui-là avait un pantalon de cuirassier avec une veste de garde-d'honneur ; un autre s'était mis dans un uniforme de grenadier, où il aurait pu envelopper avec lui son camarade sans être trop à l'étroit, etc. ; des bonnets de toutes les couleurs, des schakos, des casques, des chapeaux à trois cornes et des chapeaux ronds formaient leur coiffure. Malgré cela, levant la tête et marchant d'un pas assuré, ils allèrent prendre la place qui leur avait été assignée dans la ligne de bataille.

Le général Berthezène, suivi de tout son état-major, passa la revue des troupes, qui défilèrent ensuite devant lui dans le plus bel ordre ; les Parisiens se firent particulièrement remarquer par la régularité de leur marche : ceci fit dire à toute l'armée qu'on parviendrait à en faire d'excellents soldats.

Après être rentrés dans la ville, le général et le corps d'officiers allèrent entendre une messe en musique que célébra un des deux aumôniers de l'armée, dans une petite chapelle où il ne pouvait entrer que le quart des assistants; le reste fut obligé de demeurer à la porte.

Une gratification d'un demi-litre de vin et d'un demi-jour de solde fut accordée à chaque soldat. A 4 heures de l'après-midi, on dressa des tables dans toutes les casernes; les officiers vinrent s'y asseoir au milieu des soldats, et la joie la plus cordiale présida au banquet.

Le lieutenant-général, qui jusqu'alors n'avait pas donné un seul dîner aux officiers de l'armée, crut faire beaucoup en réunissant chez lui tous ceux à grosses épaulettes. Mais il n'y eut ni fête ni bal, au grand déplaisir des jeunes officiers et des beautés espagnoles, anglaises, italiennes et même françaises, que la curiosité et l'espérance avaient conduites sur les bords africains.

A la tombée de la nuit, des salves d'artillerie furent de nouveau tirées par les forts et tous les bâtiments de la rade; les maisons des Européens et les édifices publics furent illuminés. Nos illuminations étaient simples, mais de bon goût: la croix d'honneur brillait sur l'hôtel du général en chef; quelques transparents portaient de courtes devises: au-dessus des casernes occu-

pées par le 15^e régiment on lisait : Le 15^e Régiment de ligne A Louis-Philippe I^{er} ; ailleurs : Liberté, Ordre public ; plus loin : 27, 28 et 29 juillet, etc.

Les Musulmans prirent peu de part à notre joie ; pas une de leurs femmes ne se montra le soir dans les rues. Les Maures regardaient les illuminations avec leur flegme ordinaire, les Bédouins restaient en extase devant elles ; mais les juifs étaient tous en révolution : hommes, femmes et enfants remplissaient les rues et couraient de tous les côtés ; trois ou quatre bandes de leurs fils, auxquels s'étaient réunis quelques enfants maures, marchaient avec des drapeaux tricolores à la main, en chantant la Parisienne et criant *vive le Roi!* Plusieurs soldats en goguette leur servaient de guides et de maîtres de musique. Une troupe de nègres, réunie devant la porte de France, dansait au son de la musique la plus sauvage, en fredonnant des airs africains et faisant d'affreuses contorsions.

Sur la terrasse du môle, un feu d'artifice avait été préparé par les anciens artificiers du Dey. Des fusées volantes très-bien dirigées, des bombes et des serpenteaux sillonnèrent les airs pendant plus d'une heure. Dans cet intervalle, des nègres, couverts seulement de forts bernous, ayant à la main un grand roseau rempli d'artifices, un

bonnet en carton sur la tête duquel partaient de petites fusées, couraient en sautant au milieu des bombes et des fusées, qui volaient dans toutes les directions; un d'eux s'était mis dans un cheval de bois tout couvert d'artifices, et galopait pendant que ces artifices partaient. Tout ceci, exécuté avec une vivacité extraordinaire, présentait un coup d'œil très-beau et très-originaL.

Enfin la fête fut terminée par un ballon, lancé d'après le procédé de Mongolfier, qui s'éleva de la terrasse du café Lafayette, et après avoir décrit une belle courbe, il alla tomber dans la mer.

Quoiqu'il y eût dans ce moment à Alger douze nations différentes, et que les vapeurs du vin jointes à la chaleur du climat eussent échauffé les têtes, il n'y eut pas le moindre désordre. Tout se passa avec la plus grande tranquillité. Les Parisiens ou, si vous aimez mieux, les volontaires, burent et crièrent beaucoup, mais cependant ne commirent aucun désordre. Plusieurs se promenaient tranquillement sur la place du Gouvernement; un d'eux, les mains dans les poches et le bonnet de police sur l'oreille, après être resté quelque temps à contempler en silence ce qui se passait autour de lui, se mit à dire très-gravement : « C'est pourtant nous qui posons les monarques! »

Pendant la fête du Roi et les jours qui suivirent on eut avis qu'il existait une espèce de fermentation dans la ville : les principaux Turcs, à qui on avait permis de résider à Alger, se rassemblaient dans un café, et fabriquaient des complots. Ils publiaient alors que l'Angleterre avait déclaré la guerre à la France, et que le Pacha d'Égypte faisait un armement dans le but de venir chasser les Français d'Alger. Le général, instruit de cela, donna l'ordre de renvoyer ces Turcs d'Alger, au lieu de les faire arrêter et juger comme provocateurs. Dans le même temps, on fut averti que les Kbaïl étaient descendus dans la plaine, du côté de Matifou; qu'ils y étaient campés, et qu'un chek de ces parages, nommé par le grand-prévôt, avait été tué.

EXPÉDITION DE BENI-SALA.

Depuis long-temps le général projetait une expédition dans la plaine, tant pour mettre fin aux courses des Kbaïl, que pour punir les tribus qui avaient commis des hostilités contre nous. Le mauvais temps faisait remettre cette expédition depuis près d'un mois. Enfin la pluie cessa et quelques beaux jours ayant suffi pour sécher la plaine, l'armée reçut ordre de se tenir prête à partir.

Le 7 mai au matin, le général se mit en mar-

che avec quatre mille hommes d'infanterie, une section d'artillerie de campagne, les obusiers de montagne, les chasseurs français et les chasseurs algériens. Le premier jour nous passâmes l'Aratch sur le pont de la Maison-Carrée, et nous allâmes faire la grande halte dans la plaine sans aucune opposition. Deux tribus s'étaient battues entre elles, et les vaincus avaient été forcés de se sauver. Nous trouvâmes leurs tentes enlevées, et à la place quelques plats de terre et des morceaux de bois. On se porta sur la tribu qui avait tué le chek nommé par l'Aga; on lui prit ses bestiaux, et on les donna à celle dont le chek avait été tué, et qui devait les garder jusqu'à ce que l'assassin lui eût été livré. C'est le moyen mis en usage par les Arabes pour forcer une tribu à livrer des coupables qui résident sur son territoire, et il est fort rare qu'il manque son effet. Mais cette fois il ne produisit aucun résultat, et l'assassin ne fut pas livré. Après cette petite affaire, nous nous mîmes en marche directement vers les montagnes sur lesquelles notre projet était d'aller le lendemain. Bientôt nous fûmes arrêtés par une rivière fangeuse, qui traverse la plaine, et que nous eûmes beaucoup de peine à passer; enfin l'artillerie fit un pont avec des madriers et des planches, et l'infanterie passa. Nous continuâmes tranquillement notre

route à travers la plaine inculte et couverte de grandes herbes qui montaient jusqu'à la ceinture, et dans lesquelles les troupes avaient beaucoup de peine à marcher, lorsque vers six heures et demie du soir nous fûmes assaillis par un orage affreux : au milieu du tonnerre et des éclairs, de la grêle grosse comme une noix tomba pendant dix minutes ; les chevaux en furent si épouvantés, qu'on eut beaucoup de peine à les tenir. A la grêle succéda une pluie battante, qui heureusement ne dura que le temps nécessaire pour nous mouiller complètement. On avait le projet de pousser plus loin, mais le mauvais temps força de s'arrêter. Après avoir passé un ruisseau très-encaissé, nous arrivâmes, à la nuit tombante, dans une espèce de marais où les voitures et les chevaux enfonçaient beaucoup ; mais comme on n'y voyait plus clair et qu'une nouvelle averse se préparait, on fut obligé de camper. Il n'y avait que très-peu de bois dans le voisinage, encore était-il tout mouillé ; cependant on parvint à allumer du feu ; mais à peine commençait-on à en jouir, que la pluie se mit à tomber par torrents et continua presque toute la nuit. Les soldats, qui n'avaient aucune espèce d'abri, se trouvèrent le lendemain matin dans l'état le plus déplorable : n'ayant point dormi, à peine mangé, et mouillés jusqu'aux os. Le terrain était très-mou-

vant, et il était à craindre qu'on ne fût obligé d'abandonner l'artillerie et les voitures ; heureusement nous n'étions qu'à trois lieues de la Maison-Carrée, et le général, voyant qu'il était impossible de pousser plus avant, se décida à y retourner.

Le 8 au matin, avec quelques difficultés, on parvint à traîner les voitures et l'artillerie. On passa le ruisseau, et la colonne se dirigea vers la Maison-Carrée par le plus court chemin, que venait de reconnaître lui-même le chef d'état-major. Nous atteignîmes ce point fort à bonne heure, et on croyait que nous allions rentrer à Alger, lorsque l'ordre fut donné de traverser l'Aratch, et de se porter à une demi-lieue en avant du pont, sur la route de la ferme modèle, et d'y établir les bivouacs pour passer la nuit. Dans ce moment le projet avoué était de se porter le lendemain à la ferme-modèle, et de longer ensuite l'Aratch, jusqu'à son entrée dans les montagnes du petit Atlas.

L'endroit où nous bivouaquâmes cette nuit-là était sec, il y avait beaucoup de bois et d'herbes pour nos chevaux. Nous vîmes plusieurs orages éclater sur le petit Atlas ; mais nous n'eûmes pas une goutte de pluie, et les soldats purent se reposer de toutes les fatigues qu'ils avaient éprouvées la dernière nuit.

Le lendemain, 9, l'armée se mit en marche à la pointe du jour, passa, sans s'arrêter, à la ferme-modèle, et alla faire la grande halte sur les bords du *Ouad-Kerma*. Après deux heures de repos, on se porta sur la route de Bleida, que l'on suivit jusqu'à la hauteur de la ferme du Bey d'Oran, où la colonne fit par file à gauche, et se dirigea directement sur le petit Atlas, en suivant un sentier assez mal tracé. Jusqu'au milieu de la plaine, nous trouvâmes de beaux champs incultes, mais couverts d'excellent foin; çà et là, des touffes de figuiers de Barbarie entouraient quelques cabanes dont les habitants avaient pris la fuite. Après les champs, nous rencontrâmes de grandes broussailles qui continuèrent pendant plus de deux heures; ensuite nous entrâmes dans un magnifique bois d'oliviers sauvages, au milieu duquel nous vîmes plusieurs groupes de cabanes en roseaux, dont les habitants vinrent sur le chemin pour nous voir passer; mais pas un seul n'apporta des vivres pour nous vendre; cependant ils n'avaient pas l'air hostiles. Après trois quarts d'heure de marche dans le bois, nous arrivâmes à une grande place vide sur le bord d'un charmant ruisseau, où on établit le camp. Les feux étaient à peine allumés, que la pluie s'annonça par des éclairs et de grands coups de tonnerre, bientôt le camp fut inondé, et nos

pauvres soldats se trouvèrent aussi mal à leur aise que la première nuit. Mais heureusement ici nous avons beaucoup de bois, les feux ne furent pas éteints, et, quoique la pluie tombât à plusieurs reprises dans la nuit, on put se sécher le corps, mais non pas les pieds, parce qu'on était dans la boue jusqu'aux genoux.

Le jour avait paru; nous étions alors dans la tribu de Beni-Misera, dont quelques hommes avaient commis des hostilités contre les courriers de l'Aga et pillé des Arabes qui venaient au marché d'Alger. Le général, résolu de punir cette tribu, frappa sur elle une contribution de six bœufs avec menace de brûler les cabanes si on ne les livrait pas sur-le-champ. Après s'être fait attendre pendant près de deux heures, les Arabes amenèrent six veaux de cinq ou six mois, en disant qu'il leur avait été impossible de se procurer d'autres bestiaux. Mais le général les refusa et leur enjoignit d'en amener d'autres, ou qu'il allait tout saccager dans la tribu. La colonne était sous les armes et toute prête à se mettre en route; on crut un instant qu'elle serait obligée d'attendre qu'il plût aux Arabes d'amener les bœufs qu'on leur demandait; mais le général, étant pressé de se porter vers Bleida, fit marcher la tête de sa colonne, en donnant l'ordre au gé-

néral Feuchères, qui formait l'arrière-garde, d'attendre les bœufs.

L'armée se dirigea obliquement sur l'Atlas, et les cavaliers algériens, avec quelques officiers d'état-major, allèrent directement vers la montagne, dont ils étaient chargés de reconnaître les premiers contreforts. A peine avions-nous fait une demi-lieue dans la plaine, que nous rencontrâmes plusieurs troupeaux de beaux bœufs, qui semblaient être placés là exprès pour montrer au général en chef jusqu'à quel point les Arabes se moquaient de lui. Malgré cela, on ne toucha pas à ces troupeaux, et on les laissa paître paisiblement dans la plaine, tandis que le général Feuchères, avec sa brigade, se morfondait à attendre que les Arabes voulussent bien se donner la peine de revenir. Enfin, deux heures après être partis, ils revinrent avec trois mauvais bœufs, en disant qu'ils en amenaient six, mais que les trois autres s'étaient sauvés en chemin. Le général eut la complaisance de les croire; et après avoir placé ses bœufs sous bonne escorte, il se mit en route pour rejoindre la colonne qu'il atteignit à la grande halte, un peu en avant de Bleida. La cavalerie qui avait suivi le versant des montagnes, trouva les Kbaïl fort paisibles, occupés à garder leurs troupeaux, et venant par

groupes de vingt à trente pour regarder défilier l'armée.

Cette partie de l'Atlas est couverte de broussailles; dans quelques petits vallons, où coulent des ruisseaux, on trouve de mauvais villages composés de vingt-cinq à trente cabanes en roseaux, et autour desquelles il existe des champs mal cultivés et entourés de haies de raquettes; çà et là on rencontre des groupes d'oliviers sauvages.

Après avoir laissé Bleida sur la droite, nous allâmes camper le long du *Ouad-Keber*, à cheval sur la route de Médéah, et en face des tribus de Beni-Sala et de Beni-Mezous auxquelles appartenaient les assassins des courriers de l'Aga. Avant qu'on ne fit halte pour camper, la municipalité de Bleida, le chek et quelques hommes de Beni-Sala étaient venus baiser la main du général Berthezène, lui faire leurs offres de service et l'assurer de leur soumission. Après leur avoir rendu civilités pour civilités, le général fit dire au chek de Beni-Sala qu'il venait pour punir ses Kbaïl des hostilités commises par eux contre nous; et que si le lendemain, avant huit heures du matin, il n'avait pas livré les principaux coupables, toute sa tribu serait mise à feu et à sang. Le chek promit au général qu'il allait faire tout son possible pour le satisfaire, et il

partit aussitôt. Une demi-heure après, nous vîmes les habitants des cabanes les plus basses gravir la montagne avec leurs troupeaux, emmenant leurs meubles sur des ânes et des mulets. Ces dispositions nous prouvèrent que les coupables ne seraient pas livrés, et que la guerre était certaine pour le lendemain.

Quoique nous eussions amené avec nous beaucoup de voitures et de bêtes de somme, nos vivres et nos fourrages commençaient à s'épuiser : c'est pourquoi il fut enjoint aux habitants de Bleida de faire du pain et de nous l'apporter, ainsi que toute la paille et l'orge qu'ils pourraient se procurer : ils le promirent. Jusqu'au soir il en vint un grand nombre vendre de la volaille et des fruits ; ils paraissaient assez gais, et ceux qui parlaient la langue franque assuraient que les tribus livreraient les coupables, et que nous n'aurions pas besoin de les attaquer.

Le temps qui avait été beau toute la journée se gâta tout à coup : d'épais nuages s'accumulèrent sur les sommets de l'Atlas ; les éclairs illuminèrent la plaine ; le tonnerre gronda, et des torrents d'eau vinrent nous inonder. Les feux ayant été éteints, on fut obligé de manger la soupe à moitié cuite ; la pluie dura toute la nuit.

Le 11, dès le grand matin, les habitants de Bleida vinrent en foule avec des ânes et des mu-

lets chargés de pain qu'ils avaient cuit pendant la nuit. Au lieu de distribuer ce pain aux soldats, qui depuis plusieurs jours mangeaient un pain biscuité à moitié pourri, le général le fit vendre, en fixant à trois sous le prix de chaque pain qui pouvait peser une livre; en sorte que ceux qui n'avaient pas d'argent, et qui par cela même avaient dû plus souffrir que les autres, ne purent point en avoir. La quantité de pain apportée de Bleida montait à quatre mille livres à peu près, ce qui faisait six cents francs. On voulut ici faire une économie, et certainement ce n'était point du tout l'occasion.

Cependant l'heure fixée pour livrer les coupables était passée, et personne de la tribu de Beni-Sala n'avait encore paru. Toute la matinée nous avions vu les habitants de cette tribu gagner le sommet des montagnes avec leurs bagages et leurs troupeaux; nous apercevions sur les contreforts qui dominent les sentiers des groupes d'hommes armés qui paraissaient disposés à les défendre. Le général attendait toujours; enfin voyant clairement qu'il était joué, il donna l'ordre à quatre bataillons de se tenir prêts à marcher au premier signal, avec défense expresse de toucher à rien dans le pays qu'ils allaient parcourir. Les chefs de corps seuls eurent ordre, s'ils entendaient tirer un coup de canon, de re-

garder cela comme un signal de destruction , et alors de mettre le feu partout et de laisser les soldats tuer tout ce qui leur tomberait sous la main. Le cœur de M. Berthezène est bon , surtout pour ses ennemis ; il se voyait forcé dans ce moment d'user de rigueur sous peine d'être accusé de faiblesse , et de s'attirer le blâme de toute l'armée ; mais il espérait encore que l'ennemi , se voyant attaqué par des forces si supérieures , accepterait toutes les conditions , et qu'à peine nos bataillons auraient mis le pied dans la montagne , que les coupables lui seraient amenés pieds et poings liés : il se trompait. Les habitants de Bleida , qui se trouvaient dans le camp au nombre de plus trois cents , voyant les préparatifs du départ des colonnes d'attaque , faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher ; ceux qui pouvaient se faire comprendre venaient près des officiers et leur disaient : « Attendez ; les coupables vont vous être livrés ; la guerre est une chose horrible ; combien d'innocents n'allez-vous pas sacrifier pour punir huit ou dix coupables , etc. »

Enfin à 9 heures les colonnes se mirent en marche ; celle de droite sous les ordres du général Buchet entra dans le lit du torrent Ouadel-Keber , et le suivit jusqu'auprès de son point de jonction avec la Chiffa. Là elle gravit la mon-

tagne dans la tribu de Beni-Mezous par un sentier fort escarpé, ayant avec elle des obusiers de montagne portés à dos de mulet.

La colonne de gauche, commandée par le général en chef, attaqua la montagne presque en face de nos bivouacs. Le général Feuchères fut chargé de garder le camp. Il plaça une forte réserve dans le torrent : cette réserve porta ses avant-postes sur les premiers contreforts de la montagne. Les colonnes étaient à peine en marche, que les habitants de Bleida et les Arabes qui se trouvaient alors dans le camp voulurent s'en aller ; le général, craignant qu'ils n'allassent prendre leurs armes et tomber sur nos derrières, les fit entourer, et leur défendit, sous peine de mort, de chercher à s'évader. Cette mesure, fort sage, les inquiéta beaucoup ; ils crurent un moment qu'on allait tous les tuer : cependant ils restèrent tranquilles. Les colonnes montaient doucement et sans rencontrer d'opposition ; les Kbaïl qui étaient sur les mamelons prenaient la fuite à mesure que nous avançons ; toutes les cabanes que nous rencontrâmes sur notre passage étaient abandonnées ; il n'y restait plus que quelques poules, et çà et là un veau ou un mouton que les soldats n'osaient pas prendre. A peu près au tiers de la hauteur, nous trouvâmes de jolis petits vallons, ar-

rosés par des ruisseaux dont les bords étaient plantés d'orangers, de grenadiers, de myrtes, de figuiers, etc., formant des vergers, dans chacun desquels il y avait plusieurs cabanes assez bien construites, soit avec des pierres, soit avec des roseaux enduits de terre, et couvertes en paille. Dans un de ces ravins on trouva un marabout bâti en pierres et ombragé par des arbres magnifiques. Les soldats, en regardant par la fenêtre, aperçurent dans l'intérieur des débris d'uniformes français. Alors, malgré la défense, ils enfoncèrent la porte, et brisèrent tout ce qui se trouvait dans le saint lieu. Il y avait, suspendu à la châsse du Sidi, un sac de soldat, des morceaux d'un pantalon rouge, les jugulaires d'un shakos et le livret de ce voltigeur du 15^e qui fut tué dans la dernière expédition. Toutes ces choses furent soigneusement recueillies et rapportées. Nous étions à peu près au milieu de la hauteur, et nous n'avions pas encore vu un seul ennemi à portée, lorsque quelques coups de fusil se firent entendre en avant. C'était le général Berthezène qui, ayant devancé sa colonne avec une trentaine de voltigeurs, était arrivé près de la crête, au col de Thizza, sur un plateau où les Arabes, qui ne croyaient pas qu'on pût aller les chercher aussi loin, s'étaient réfugiés. A l'arrivée des voltigeurs, ils prirent la fuite avec tous leurs

troupeaux, en lâchant quelques coups de fusil auxquels on répondit sans leur tuer personne. Le général, voyant qu'il n'était pas assez en force pour les poursuivre, revint sur ses pas chercher du renfort.

La fatigue et l'espèce d'inaction dans laquelle restaient les troupes en gravissant ces côtes roides, les avaient beaucoup abattues; elles étaient sombres et un peu découragées. Le bruit de la fusillade ranima tout le monde, et incontinent la gaieté se peignit sur tous les visages. Les pelotons se réunissaient, les voltigeurs se portaient en avant, et tout annonçait le commencement d'une affaire, quand un coup de canon, répété par tous les échos, vint donner le signal de la destruction; les cris de : *Mettez le feu partout!* retentirent aussitôt d'un bout à l'autre de la ligne. Les tirailleurs coururent droit aux cabanes, la torche à la main. Dans un moment, un vaste incendie s'alluma tout autour de nous, et ce beau pays devint la proie des flammes.

On continua à se porter en avant, du côté d'où étaient partis les coups de fusil. Bientôt nous quittâmes ces riants vallons, pour traverser des forêts de chênes verts et de liéges, dans lesquelles le sentier serpentait à travers des rochers escarpés. Un voltigeur du 15^e tomba blessé mortellement par une balle que lui tira un Kbaïl à bout

portant. Le brouillard le plus épais était venu nous envelopper : on ne voyait pas à vingt pas devant soi, et nous marchions sans trop savoir où nous allions, lorsque nous rencontrâmes le général Berthezène, qui nous fit part de ce qui venait de lui arriver, et nous donna ordre de le suivre. La moitié à peu près de chaque colonne gagna la crête; le reste, croyant que le but principal était de détruire, descendit dans les vallées pour brûler tout ce qui s'y trouvait.

Arrivés sur le plateau de Thizza, à 1,400 mètres au-dessus de la mer, et à plus de 1,100 au-dessus de la plaine, nous ne trouvâmes plus les Arabes : ils étaient descendus sur le versant sud de la chaîne. Le général envoya quelques compagnies pousser une reconnaissance sur ce versant, en leur recommandant de ne pas s'éloigner à plus d'un quart d'heure du col, à cause du brouillard qui ne permettait pas de se diriger, et de brûler tout ce qu'elles trouveraient sur leur passage. Ce versant, quoique plus rapide que l'autre, est cependant mieux cultivé : tout près de la crête, nous trouvâmes des champs ensemencés, de belles pièces de vignes et des vergers. Les cabanes formaient de petits groupes de quatre ou cinq; chaque groupe était renfermé dans un enclos et paraissait appartenir à la même famille. Les habitants, qui ne croyaient

pas que les Français eussent l'audace de venir si loin, n'eurent que le temps de se sauver, et le brouillard les servit beaucoup dans leur fuite. Restés assez près de nous pour les entendre parler, ils étaient avec leurs troupeaux réunis dans une grande vallée, que nous n'osâmes pas attaquer, à cause des difficultés du terrain et du brouillard. Toutes les cabanes que nous rencontrâmes furent brûlées, et on tua tout le bétail qui y était encore. Dans presque toutes, nous trouvâmes des corans qui servirent souvent d'allumettes; dans l'une était une assez belle glace, mais d'une construction gothique. A la vue des flammes qui dévoraient leurs demeures, les Kbaïl poussèrent des hurlements. Nous fûmes presque attendris par les lamentations d'une femme qui se tenait fort près de nous sans que nous pussions l'apercevoir.

Au bout d'une heure, les compagnies retournerent sur le plateau, où le général en chef était resté. Après s'être fait rendre compte de ce qui s'était passé, il fit mettre en batterie deux obusiers de montagne et lancer quelques obus dans la direction de la vallée où les Kbaïl étaient réfugiés, voulant leur faire connaître par là que nous avions amené du canon jusque sur ces sommets qu'ils avaient considérés jusqu'alors comme inaccessibles à toute autre troupe qu'à eux, et non

pas dans l'espoir de leur faire du mal. Après que cinq obus eurent été lancés, la colonne se mit en marche par le même chemin pour retourner au camp. Comme on craignait que l'ennemi ne nous poursuivît, plusieurs compagnies furent chargées de soutenir la retraite; mais personne ne se montra : notre présence sur le versant méridional avait terrifié les Kbaïl.

On descendait tranquillement au milieu d'un brouillard qui ne permettait pas de voir à vingt pas devant soi, en continuant de brûler tout ce qui avait échappé en montant. Un Arabe, qui connaissait bien le pays, guidait l'avant-garde, derrière laquelle marchaient le général en chef et tout son état-major. Nous arrivions au pied du versant, lorsqu'en débouchant par un chemin enfermé entre deux haies, l'avant-garde fut accueillie par une décharge de coups de fusil, dont une balle faillit tuer le général. Ces coups de fusil partaient d'un bois situé à deux cents pas devant nous : les voltigeurs s'y portèrent, et, à leur grand étonnement, ils y trouvèrent des Français : c'étaient les avant-postes du corps de réserve placé dans le torrent, qui, ayant aperçu l'Arabe à cheval qui nous guidait, crurent voir les Kbaïl qui venaient les attaquer, et firent feu dessus : fort heureusement personne ne fut atteint. On continua ensuite à descendre

sans autre accident ; et, avant la tombée de la nuit, tout le monde était rendu dans le camp. Le général Feuchères, voyant rentrer l'armée, laissa partir les habitants de Bleida, qu'il avait retenus. Ceux-ci, sachant que les Kbaïl ne devaient leur salut qu'au brouillard qui couvrait encore toute la montagne, dirent que Dieu s'était déclaré contre nous, et qu'il n'avait pas voulu la destruction de ses fidèles serviteurs.

Les soldats avaient à peine quitté leurs sacs qu'un orage éclata : des torrents d'eau vinrent inonder le camp, éteindre les feux et rendre la troupe aussi malheureuse que les jours précédents. Ce temps horrible, joint aux fatigues et aux privations, faisait craindre que beaucoup d'hommes ne tombassent malades. D'un autre côté, malgré le secours des habitants de Bleida, nos vivres se trouvaient épuisés ; il fallait absolument rentrer à Alger ; l'ordre fut donné de partir le lendemain à la pointe du jour.

Le 12, la diane battit à trois heures, et, à cinq, toute la division était en marche. En s'arrêtant quelquefois pour se faire baiser la main et causer avec les Arabes, on vint faire la grande halte à Boufarik, et de là coucher sur les bords du ruisseau Ouad-Kerma, tout près de la Ferme-modèle, où on avait eu soin de faire préparer des vivres et des fourrages. La nuit fut très-tran-

quille. Nous étions alors à quatre lieues de l'Atlas, et la pluie, qui tomba comme les autres jours sur les montagnes, ne nous atteignit point. Le soleil de la journée avait séché les habits et les souliers, en sorte que la troupe put reposer pendant la nuit. Le lendemain, dans la matinée, tout le corps d'armée rentra dans ses cantonnements. On laissa reposer les soldats pendant quelques jours. Il n'y eut fort heureusement presque point de malades.

Comme à l'ordinaire, on avait fait beaucoup de contes dans Alger pendant notre absence. Quelques personnes disaient avoir entendu une forte canonnade dans la plaine, et les Arabes qui venaient au marché assuraient nous avoir vus traînant avec nous plus de deux cents blessés. Ces faux bruits engagèrent le commandant d'Alger à prendre des précautions, et cent malades sortirent des hôpitaux pour faire place à ceux qui allaient arriver. Heureusement nous n'en ramenâmes qu'une vingtaine, et pas un seul blessé, car le voltigeur blessé à l'Atlas était mort quelques heures après.

Quoique l'expédition n'eût pas été heureuse sous le rapport du temps, le général en chef en fut très-satisfait : nulle part on n'avait essayé de lui résister, et toutes les fois que nous arrivions sur le territoire d'une tribu, les chefs

venaient lui baiser la main, l'assurer de la soumission et du dévouement de leurs administrés.

Dans l'attaque de Beni-Sala, tout prit la fuite devant nos bataillons, et nous arrivâmes au col de Thizza par un chemin fort escarpé, que les Kbaïl ne songèrent pas à défendre, quoiqu'ils eussent pu le faire avec beaucoup d'avantage. Les abords de ce col sont bien moins difficiles que ceux du col de Teniah; mais il est à 400 mètres plus élevé, ce qui fit dire au général Berthezène: « Nous avons franchi l'Atlas par un chemin plus difficile que celui par où est passé le général Clauzel, et, malgré cela, nous ne ferons point de bulletin. » Il en fit cependant; car, le 11 juin, la proclamation suivante fut mise à l'ordre de l'armée.

« Le lieutenant-général a rendu compte à M. le maréchal ministre de la guerre de l'expédition qui a été dirigée, dans le courant du mois dernier, contre les tribus indociles des montagnes. Il lui a fait connaître avec quelle ardeur les troupes, surmontant tous les obstacles, ont, malgré le temps le plus contraire, atteint de nouveau le sommet de l'Atlas et châtié, dans des retraites réputées inaccessibles, des misérables qui croyaient pouvoir continuer à exercer leurs brigandages.

« Le lieutenant-général s'empresse de faire connaître aux troupes du corps d'occupation que

le gouvernement apprécie la constance avec laquelle elles ont supporté les nouvelles fatigues. Chaque nouvelle preuve qu'elles donnent de leur courage leur acquiert de nouveaux droits à sa gratitude. »

Tableau d'Alger au mois de juin 1831.

L'expédition de sept jours que nous venions de faire dans la plaine et les montagnes démontrait, d'une manière évidente, que l'autorité française commençait à prendre une certaine force dans la contrée. Partout où nous nous étions montrés, les Arabes étaient accourus auprès du général pour faire leur soumission. Ceux des tribus de Beni-Sala et de Beni-Mesous, que nous attaquâmes, n'avaient tiré que quelques coups de fusil en fuyant, et ils n'avaient pas osé revenir sur leurs pas, même lorsque nous battîmes en retraite.

La tranquillité paraissait rétablie, et tout le monde était plein de confiance; tout le monde achetait des maisons de campagne et des champs. Les chirurgiens de l'armée, les pharmaciens et jusqu'aux employés de l'administration, avaient leurs propriétés. Il est vrai que cela ne coûtait pas cher : on allait trouver un Maure possesseur de quelque bien, on lui promettait par écrit une

rente de deux ou trois cents francs, et il vous cédait tous ses droits sur ce bien pour quatre-vingt-dix-neuf ans. Quelques spéculateurs, arrivés d'Europe avec très-peu d'argent, firent de brillantes affaires. M. Clauzel, avant son départ, avait moissonné (1); mais ceux qui vinrent après lui trouvèrent encore à glaner. Tel qui n'avait jamais eu deux sous vaillant se vit tout à coup propriétaire de belles terres. Il commença par les aller visiter à pied; mais bientôt, comptant sur ses revenus futurs, il eut un cheval, avec lequel il osa dépasser les avant-postes. Il est vrai qu'il portait des pistolets rouillés dans ses fontes et un yatagan à son côté. Revenu à Alger, il comptait ses prouesses à qui voulait l'entendre : il avait rencontré quatre Bédouins montés sur des chameaux, venant vendre à Alger du beurre et des œufs, et il les avait regardés avec fierté. Le lendemain il était retourné; même rencontre et même courage... Ces hauts faits eurent bientôt réveillé des sentiments guerriers dans le cœur de tous les propriétaires. De longues moustaches ombragèrent leurs lèvres; des éperons, artistement fixés à leurs bottes, vous prévenaient de leur arrivée partout où ils se présentaient. Au premier abord, on les eût pris pour des officiers de

(1) Il avait acheté une grande étendue de terrain.

cavalerie; mais « Un petit bout d'oreille, échappé par malheur. . . . » La maladie devint épidémique : les restaurateurs, les gargotiers, et jusqu'aux garçons de café, eurent des moustaches, des éperons et une cravache à la main. Vouliez-vous aller le soir prendre quelque chose dans un café, vous trouviez celui qui vous avait servi à dîner, négligemment étendu sur une chaise, fixant le sort de l'Europe, organisant la colonie d'Alger, et blâmant tout haut la conduite du général en chef.

Au milieu de tout cela des familles espagnoles, que la misère et la tyrannie chassaient de leur pays, arrivaient tous les jours. Des Maltais, quelques Italiens et même des Allemands, venaient chercher fortune sur ces bords inhospitaliers. La plupart de ces malheureux étaient sans ressources, et mouraient de faim deux jours après leur arrivée. Alors nos illustres spéculateurs venaient les trouver et leur disaient : « Si vous voulez cultiver, venez à mon domaine; je vous donnerai tout ce dont vous aurez besoin, et plus tard nous ferons des conventions qui vous seront très-avantageuses. » Ne sachant où donner de la tête, ils acceptaient, et on les conduisait jusqu'à trois lieues d'Alger, dans des maisons où il n'y avait ni portes, ni croisées, et bien souvent plus de toit; j'ai vu des familles espa-

gnoles ainsi logées près du camp de Staoueli, à plus d'une lieue endehors des avant-postes. Très-peu d'individus ayant des moyens, comme M. Fougereux, receveur des domaines, avaient mis du bétail dans leurs fermes, un assez grand nombre de cultivateurs, et des soldats pour les garder. Les propriétés du général Clauzel n'étaient pas mieux occupées que les autres : quelques familles espagnoles et maltaises se trouvaient répandues sur la vaste étendue du terrain acheté par l'ancien gouverneur d'Alger.

La ferme-modèle, créée par des philanthropes comme une source à laquelle tous les colons pourraient venir puiser les principes dont ils avaient besoin, ayant été établie sur des bases fort larges et avec l'appui du général en chef, prenait déjà une certaine tournure : des blés, des orges et des avoines, semés dans la saison, présentaient la plus belle apparence; les portions de terrain environnantes, qu'on n'avait pas pu cultiver, s'étaient couvertes au printemps d'herbe haute de plus d'un mètre. Cette herbe fauchée avait donné beaucoup de foin d'une excellente qualité, dont les meules s'élevaient majestueusement autour des murs d'enceinte. Il est vrai que la conservation de tout cela exigeait la présence continuelle d'un bataillon d'infanterie et de deux pièces d'artillerie; mais c'est égal, on était par-

venu à un résultat, et ce succès faisait espérer qu'on irait beaucoup plus loin l'an prochain.

Si la campagne commençait à se peupler d'Européens, la ville d'Alger l'était tout-à-fait : chaque jour il arrivait d'Espagne (1), de France, d'Italie, de Malte, etc., des marchands, des ouvriers, des artistes, des nymphes, etc., etc., qui venaient s'établir à l'envi les uns des autres. La foule était si grande qu'on pouvait à peine passer dans les rues ; le prix des loyers doubla, et bientôt on ne trouva plus à se loger.

Quand nous prîmes Alger, le 5 juillet 1830, il y avait cinq ou six cafés maures, dans lesquels on ne vendait que du café à un sou la tasse, et quelques mauvaises boutiques tenues par des Juifs, des Maures et très-peu de Turcs. Les né-

(1) C'est d'Espagne qu'il venait le plus de monde à Alger, la tyrannie de Ferdinand VII contraignait ses sujets à s'expatrier. J'ai vu arriver en Afrique des négociants qui avaient été arrêtés à Barcelone, et auxquels on n'avait donné que quarante-huit heures pour partir et régler toutes leurs affaires.

Un brick espagnol conduisait en exil des condamnés pour délits politiques. Ils se révoltèrent, enfermèrent l'équipage dans une des chambres du navire, et arborant pavillon tricolore, ils allèrent aborder à Oran, d'où on les envoya ici. Le général les reçut et en fit incorporer plusieurs dans les Zouaves.

gociants européens, qui avaient la permission de vendre dans la belliqueuse ville, étaient réunis dans des bazars où ils habitaient avec leurs marchandises.

Mais alors les choses avaient complètement changé de face : dans chaque rue un peu fréquentée on voyait des boutiques, des restaurateurs et des cafés français. Ici, vous lisiez sur une toile : *Au Rendez-vous des Braves* ; là, *Au Vainqueur de l'Atlas* ; ailleurs, *Aux braves Marins*, etc. Le 1^{er} juin 1831, il y avait à Alger cinquante cafetiers européens, treize restaurateurs, vingt-sept aubergistes, trente-cinq débitants de boissons, soixante-onze cabaretiers et soixante-dix cafés mauresques.

Les négociants et les marchands de toutes sortes de choses étaient au nombre de plus de cent cinquante, sans y comprendre les Maures et les Juifs.

On élargissait les rues, on faisait des places. Les nombreux cimetières qui entouraient la ville étaient détruits en partie, et on construisait à la place des bâtiments d'utilité publique. Non loin du fort de Babazon, sur le bord de la mer, s'élevaient déjà de très-beaux abattoirs ; auprès du jardin de Mustapha-Pacha, le génie militaire construisait des casernes commodes et vastes. Cinq moulins à vent, d'une construction fort élégante,

tournaient déjà hors la porte de Bab-el-Ouad ; le château de l'Empereur était parfaitement réparé, et on avait construit, dans l'intérieur, des logements pour la garnison, et un pavillon pour le commandant du fort. M. Noël, ingénieur des ponts et chaussées, avait été envoyé de France pour les travaux du port. Les brèches faites au môle par la mer se réparaient avec une grande activité, et sur d'autres points on entreprenait des travaux reconnus nécessaires. C'est ainsi qu'à la consigne de santé on bâtissait un pavillon pour loger ceux qui étaient obligés de faire quarantaine. Enfin, la nécessité d'établir des routes praticables aux voitures dans la portion de pays qu'on occupait ayant été reconnue, un ingénieur en chef des ponts et chaussées et deux ingénieurs ordinaires avaient reçu l'ordre de se rendre en Afrique pour cet objet.

Tous ces travaux donnaient une grande activité à la population d'Alger : les Maures faisaient de la chaux, exploitaient des carrières, transportaient les matériaux, et beaucoup étaient employés comme maçons. On avait formé trois compagnies d'ouvriers choisis parmi les volontaires, et ces compagnies rendaient déjà de grands services. Beaucoup de ces malheureux Espagnols, que la tyrannie chassait de chez eux, étaient aussi occupés à ces travaux. Tout se présentait

sous les plus heureux hospices, et l'homme le moins enthousiaste pouvait croire alors que ce beau pays, livré depuis si long-temps à l'apathie musulmane, allait enfin sortir du néant.

Le bruit de nos progrès sur la côte de Barbarie avait passé des bords de la Méditerranée jusque dans les montagnes du Schwarz-Wald et les glaciers de la Suisse. Déjà quelques familles de ces contrées étaient débarquées, et disaient qu'elles étaient suivies par plusieurs autres qui venaient avec leurs meubles et leurs ustensiles d'agriculture.

Non-seulement nous voyions des étrangers émigrer en Afrique, mais aussi beaucoup de familles françaises, dont presque tous les chefs s'étaient enrôlés pour cinq ans dans les volontaires, d'après la promesse qu'on leur avait faite qu'en arrivant à Alger, le gouvernement leur donnerait du travail. Tous les bâtiments qui venaient de France, amenaient deux ou trois cents volontaires et des femmes, dont les unes étaient mariées, et les autres ne l'étaient pas. Mais....

Quelques officiers de ces volontaires n'avaient pas voulu laisser à Paris leurs charmantes maîtresses, ou plutôt celles-ci, n'ayant pu résister à leur ardent amour, avaient affronté tous les périls pour les suivre, et, par ce dévouement, elles

méritaient bien le titre d'épouse à la faveur duquel elles furent reçues partout avec leurs amis. Quand vint le jour de l'embarquement, quelques capitaines des bâtiments de l'État n'eurent pas l'idée de se faire représenter les contrats de mariage; les jeunes beautés furent admises à leur table, et jouirent, pendant la traversée, de tous les droits des femmes légitimes : le capitaine fut galant, et je crois même avoir ouï dire que certain mari s'en fâcha.

Mais tout se sait à la fin, surtout dans un pays habité par des militaires français. Arrivées à Alger, les dames furent reconnues, de mauvaises langues plaisantèrent les officiers de marine sur leur bonne foi. Grande, à bord, fut la rumeur; l'honneur de ces messieurs se crut compromis, et peu s'en fallut que les commandants n'écrivissent au ministre pour se plaindre du tour qu'on leur avait joué, et qu'ils n'allassent en demander raison aux heureux possesseurs des objets. Vous rîtes de leur colère, charmantes grisettes, qui naguère brilliez dans les galeries de l'Opéra; votre petit amour-propre fut très-flatté lorsque vous vous vîtes admises à la table d'un capitaine de vaisseau; mais aujourd'hui, étroitement logées et couchées sur un grabat où toutes sortes d'insectes vous dévorent, vous maudissez

l'amour et la gloire, en regrettant les tabourets poudreux du magasin de modes, et le petit trou du sixième étage où vous dormiez tranquillement (1).

On comptait maintenant à Alger près de quatre mille volontaires dont l'organisation était loin d'être arrêtée. Avec beaucoup de peine, on parvint à en former deux bataillons; mais la plus grande difficulté fut de les discipliner. Pour cela, on y fit entrer les officiers du second bataillon de Zouaves qui n'avait jamais pu avoir cent soldats. Ces volontaires étaient on ne peut plus turbulents et ne portaient aucune espèce de respect à la plupart des officiers venus de France avec eux. Enfin le 4 juin, le général Brossard, qui avait été chef d'état-major du général Berthezène pendant la campagne d'Alger, arriva pour prendre le commandement des Zouaves, des chasseurs algériens et des volontaires qui durent alors former un régiment, le 67^e de ligne, à l'organisation duquel on travailla immédiatement. On offrit à plusieurs officiers de l'armée un grade supérieur pour entrer dans ce régiment. Très-

(1) Les lits qu'on a à Alger sont extrêmement mauvais, et les punaises, les puces et les moustiques vous dévorent toute la nuit.

peu acceptèrent; mais quelque temps après des nominations arrivèrent de Paris, et il fallut se résigner.

EXPÉDITION DE MÉDÉAH.

Le fils du Bey de Titerie que le général Clauzel n'avait pas cru devoir envoyer en France, avait obtenu la permission d'aller avec toute sa famille habiter Bleida, où elle possédait de grands biens. Après être resté fort tranquille pendant plusieurs mois dans cette ville, il demanda à retourner à Médéah, ce qui lui fut encore accordé. Comme l'autorité du Bey que nous avons établi au-delà de l'Atlas paraissait se consolider de jour en jour, et que les tribus ne faisaient plus aucune démonstration hostile, on eut la bonhomie de croire que les habitants ne s'occupaient plus que de cultiver leurs champs, et que le pays était entièrement pacifié.

Cependant le Bey de Médéah fit savoir au général Berthezène qu'il existait une fermentation parmi les Kbaïl, et qu'il était à craindre qu'ils ne vinssent assiéger la ville. C'était le fils de l'ancien Bey qu'on avait relâché avec tant de générosité, qui cherchait à se faire un parti pour reprendre le gouvernement que son père avait perdu.

Ce jeune homme est brave; il l'avait prouvé

plusieurs fois dans les combats, et sa famille était fort aimée dans toute la province qu'elle avait gouvernée avec beaucoup de justice. Ses efforts réussirent; il eut bientôt réuni un assez grand nombre de guerriers pour se présenter devant Médéah; et, malgré tous les habitants, qui restèrent fidèles au Bey que nous leur avions donné, il s'empara de la ferme qu'il occupa et d'où il pouvait lancer à chaque instant des tirailleurs contre ceux qui sortaient de la ville. Le Bey se voyant ainsi assiégé en fit prévenir le général en chef, en lui disant qu'il courrait les plus grands dangers s'il n'était bientôt secouru.

Tel était l'état des choses à Médéah lorsqu'une expédition fut résolue pour aller délivrer cette ville et châtier les révoltés. Le départ fut fixé au 25 juin. Le corps d'armée était formé de deux brigades, avec des détachements du génie, de l'artillerie et les employés de l'administration avec leurs voitures et mulets de bât.

La première brigade, commandée par le général Buchet, se composait d'un bataillon du 28^e, d'un bataillon d'élite formé par dix compagnies d'élite, quatre du 28^e et six du 15^e; trois cents hommes du 67^e, deux cents Zouaves, deux escadrons du 12^e chasseurs, et enfin de cinquante chasseurs algériens.

La deuxième brigade, sous les ordres du gé-

néral Feuchères, n'avait que trois bataillons, un du 20^e et deux du 30^e.

L'artillerie n'avait qu'une batterie de six obusiers de montagne : on distribua trois jours de vivres et trente cartouches par homme.

Le lieu du rendez-vous des troupes fut fixé, comme à l'ordinaire, dans la plaine au-dessous du jardin de Mustapha-Pacha : le 25, la division s'y rendit dans l'après-midi, et à quatre heures et demie le mouvement commença. La colonne prit la route de Bleida et parvint sans aucune difficulté en avant du ruisseau Ouad-Kerma, où elle passa la nuit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le corps d'armée se mit en marche en suivant toujours la route de Bleida. A son arrivée à Boufarick, le général trouva les checks de plusieurs tribus et les notables de Bleida qui venaient lui baiser les mains et lui donner l'assurance que tout était tranquille dans la plaine et sur le versant nord de l'Atlas. On resta à Boufarick exposé à une chaleur de 28° jusqu'à cinq heures du soir ; on partit alors pour aller bivouaquer sur le bord d'un petit ruisseau qui se trouve sur la route à moitié chemin entre Boufarick et Bleida. Les soldats ne pouvaient plus suivre ; ils restaient par centaines en arrière ; un d'eux mourut dans le ruisseau où il se livrait à toute l'ardeur de sa soif.

Le 27, l'armée, partie de grand matin, laissa Bleida à gauche, passa la Chiffa, et fut rendue de très-bonne heure à la ferme de Mouzaya sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré. Nous avons dit ailleurs (page 248) que l'intérieur de cette ferme avait été entièrement détruit par les Kbaïl; le général voulant y laisser ses ambulances et ses voitures, le génie militaire s'occupa sur-le-champ de la réparer. Dans un clin d'œil on construisit des abris pour les malades, et, tout le long du mur d'enceinte, une banquette assez élevée pour permettre aux hommes de tirer par dessus les murs. Outre les équipages et les pièces d'artillerie, on laissa à la ferme des vivres et une réserve de 45,000 cartouches, avec un bataillon du 30^e pour les garder. Toutes ces dispositions étant faites, le reste de la division s'avança jusque dans les oliviers qui sont au pied de l'Atlas, où elle passa la nuit très-tranquillement. Le général Feuchères, tombé malade, fut obligé de retourner à la ferme: le colonel Marion, du 20^e, prit le commandement de sa brigade.

On se mit en marche le 28 de très-bonne heure, par le chemin si difficile qui conduit au col de Téniah. Les tribus de Mouzaya et de Sumata ne manifestèrent aucune intention hostile: beaucoup des leurs vinrent sans armes sur la route pour voir défilér nos troupes; plusieurs

vendaient du beurre, des œufs et des poules. On arriva au col où on fit halte : avant d'en repartir, le général laissa un bataillon du 20^e régiment de ligne pour le garder. Ce bataillon avait des vivres pour quatre jours. Le commandant eut ordre « d'éviter les engagements jusqu'à la « dernière extrémité, d'occuper les sommets qui « dominant le défilé à droite et à gauche, et de « se tenir en communication avec la ferme, en « envoyant tous les jours à moitié chemin une « compagnie à la rencontre de celle envoyée. « par le commandant de ce poste qui avait reçu « la même instruction.»

Le reste de la division continua sa marche pour traverser l'Atlas, et vint à la tombée de la nuit établir ses bivouacs à *Zeboudazarah*, sur ce plateau couvert d'oliviers qui sépare la chaîne du petit Atlas des collines qui paraissent s'étendre au sud jusqu'au grand.

À l'arrivée des Français, les montagnards furent épouvantés; on les vit fuir sur les sommets, en emmenant leurs troupeaux avec eux; et deux ou trois coups de fusil furent tirés sur l'arrière-garde, dont l'un blessa grièvement un voltigeur du 30^e. Ceci montra au général que les esprits n'étaient pas parfaitement disposés en sa faveur, et qu'il fallait se tenir sur ses gardes. Vingt-cinq voltigeurs du 30^e, qui formaient l'arrière-

garde, furent laissés à un petit cimetière à six cents mètres des oliviers, et un poste du 20^e fut placé à moitié chemin pour les soutenir en cas de besoin, et avertir le corps d'armée du mouvement de l'ennemi, s'il essayait de se porter sur les derrières.

Heureusement la nuit fut tranquille, et la colonne, partie dès le grand matin, arriva, le 29 sur les deux heures, à Médéah sans être inquiétée. Le Bey vint au-devant du général jusqu'à une demi-lieue de la ville, et un grand nombre d'habitants était sorti pour le recevoir; mais les Turcs et quelques coulougis qui avaient pris parti pour le fils de l'ancien Bey abandonnèrent la ville, on dit même que l'un d'eux frappa en sortant un gendarme d'un coup de poignard.

Le général faisait son entrée dans Médéah avec le Bey, la tête de la première colonne dépassait l'aqueduc, lorsque soixante à quatre-vingts cavaliers parurent dans la plaine, entre la ville et la campagne du Bey; le 12^e chasseurs, envoyé contre eux, les chargea avec vigueur; l'ennemi prit la fuite; mais en revenant notre cavalerie s'étant engagée dans un défilé fort étroit, les Arabes l'attaquèrent à leur tour, lui blessèrent un cheval et deux hommes, dont un tomba vif entre leurs mains.

L'infanterie prit position sur les hauteurs qui

dominent la ville du côté du nord, un bataillon du 30^e et toute la cavalerie allèrent s'emparer de la ferme du Bey, enfin le bataillon d'élite entra dans la place avec l'état-major, et s'établit dans le palais.

Arrivé à Médéah, le corps d'armée avait quatre obusiers de montagne, avec un double approvisionnement, trente cartouches par homme et une réserve de vingt-cinq mille.

On laissa reposer les troupes le reste de la journée et toute celle du 30. L'ennemi n'attaqua pas, seulement quelques coups de fusil furent tirés sur les avant-postes. Il paraît que l'intention du général Berthezène n'était pas de s'avancer plus loin que Médéah, et qu'il croyait sa présence suffisante pour faire rentrer dans l'ordre tous les révoltés. Car s'il en eût été autrement, il n'aurait pas perdu la journée du 30, sachant qu'il ne pouvait trouver aucune ressource dans le pays, et qu'il avait laissé au col un bataillon avec quatre jours de vivres, qui n'avait aucun moyen de s'en procurer, lorsqu'il les aurait consommés.

D'après les avis qu'il reçut des mouvements qui avaient lieu dans les environs, il se décida enfin à marcher contre la tribu de *Prehrah*, la plus proche des tribus rebelles, et la même que le général Danlion avait déjà saccagée lors de

l'occupation de Médéah. Trois compagnies d'élite furent chargées de garder la ville, et le corps d'armée reçut l'ordre de se tenir prêt à marcher le lendemain matin.

Le 1^{er} juillet, à trois heures du matin, les troupes se réunirent sur le plateau, entre la ville et la ferme du Bey. Ici, la division se forma sur trois colonnes, celle de droite commandée par le colonel Mounier, du 28^e de ligne, était composée d'un bataillon du 28^e, des compagnies de Zouaves et de celles du 67^e; celle de gauche, sous les ordres du colonel Marion, fut formée de deux bataillons du 20^e; le bataillon d'élite se trouvait au centre, et avec lui marchèrent le lieutenant-général et le général Buchet; le bataillon du 30^e et les chasseurs du 12^e restèrent en réserve sur une position. Les chasseurs algériens marchèrent à l'avant-garde. Les colonnes se mirent en marche avec ordre de se diriger sur le même point (le mont Abouarah), où l'on apercevait çà et là quelques groupes d'ennemis.

La colonne du centre prit un chemin pratiqué autour des montagnes, tandis que les deux autres se dirigèrent à travers champs. Celle de gauche parcourut un terrain hérissé de rochers derrière lesquels l'ennemi, s'étant embusqué, tira quelques coups de fusil; on brûla plusieurs champs de blé en pleine maturité, et beaucoup

de gerbes; les sapeurs détruisirent des vergers dans lesquels il y avait des arbres magnifiques, dont les branches étaient entrelacées par des ceps de vigne garnis de beaux raisins. Ces vergers offraient un des plus beaux coups-d'œil que l'on puisse voir. Les soldats eux-mêmes s'écrièrent que c'était un meurtre de les saccager. Enfin, après une marche fort pénible, les trois colonnes se réunirent au point fixé. L'ennemi, qui craignait d'être tourné, s'était constamment retiré devant elles, tout en défendant le terrain pied à pied; on atteignit le plateau d'Ahouarah, qui est fort étendu, et sur lequel l'ennemi, cavalerie et infanterie, se trouvait réuni en fort grand nombre. La gauche, attaquée avec assez de vigueur, résista parfaitement, mais perdit quelques hommes; l'artillerie de montagne se mit en batterie et fit feu dans toutes les directions; enfin le commandant Maray, à la tête des chasseurs algériens, ayant reçu ordre de charger les Kbaïl, les rejeta de l'autre côté du plateau, sur lequel la division vint alors prendre position. Nos succès ne déconcertèrent pas l'ennemi, il revint bientôt à la charge, et à tout moment de nouvelles bandes venaient se réunir aux anciennes. A midi, dix tribus étaient en ligne. Les Kbaïl gardaient leurs positions, et paraissaient vouloir attendre le moment où la division commence-

rait son mouvement rétrograde , pour l'attaquer. A trois heures, on battit en retraite sur deux colonnes, les Kbaïl se portèrent aussitôt sur les côtés de la route, et une masse très-considérable, qui ne se mit en mouvement qu'après le départ des dernières troupes, engagea une vive fusillade avec notre arrière-garde. Le 20^e de ligne, soutenu par un obusier, repoussa l'ennemi jusqu'à une certaine distance; mais celui-ci revint à la charge, et le combat continua jusqu'à ce qu'on fût parvenu à la position occupée par la réserve, où la colonne de gauche n'arriva qu'à sept heures du soir, ayant été constamment harcelée par la cavalerie kbaïle. Enfin le corps d'armée vint reprendre ses positions autour de Médéah. Sa perte dans cette journée ne fut que de soixante-deux hommes mis hors de combat, dont deux officiers. Celle de l'ennemi, qui s'était presque toujours montré à découvert, fut beaucoup plus considérable, et porta principalement sur la tribu de Hassem-Banhali.

Le succès de la journée n'était pas douteux. Le but du général n'avait été que de châtier les rebelles et de se retirer ensuite; s'ils le suivirent dans son mouvement rétrograde, ils prirent la fuite toutes les fois que nos soldats marchèrent contre eux. L'armée d'Afrique soutint parfaitement sa réputation dans cette circonstance dif-

ficile, et son chef lui en témoigna sa satisfaction par l'ordre du jour suivant :

Médéah, le 1 juillet 1831.

« Le lieutenant-général témoigne sa satisfaction aux troupes de la division qui ont combattu les dix tribus qui s'étaient réunies aujourd'hui pour s'opposer à leur marche. Les chasseurs algériens, pour la brillante charge qu'ils ont faite, et les volontaires parisiens, pour avoir abordé l'ennemi avec l'audace des vieilles troupes, méritent particulièrement des éloges. »

Cependant l'ennemi se concentrait autour des positions de l'armée; à chaque instant on voyait arriver de nouvelles tribus, et bientôt les plateaux et les collines furent blanchis par les ber-nous des Kbaïil et des Arabes. La position était fort critique. A la rigueur, on pouvait défendre la ville et dissiper ces masses incohérentes, qui n'avaient jamais osé attendre nos bataillons, et par ce moyen délivrer les habitants de Médéah, qui nous étaient restés fidèles, de tous les maux qui allaient pleuvoir sur eux, si nous les abandonnions à la fureur des Kbaïil. D'un autre côté, le pays n'offrait absolument aucune ressource; il avait été entièrement épuisé par l'occupation des mois de novembre et de décembre, et dans deux jours, soldats et habitants auraient été

réduits à la famine. De plus, le bataillon laissé à la garde du col n'avait des vivres que pour quatre jours, et se trouvait tout-à-fait dans l'impossibilité de s'en procurer d'autres. A chaque instant on recevait l'avis que de nouvelles tribus arrivaient; l'insurrection s'étendait déjà jusqu'à Méliana, et il était à craindre que Benzahmum ne descendît dans la plaine de la Métidjah, et, rassemblant tous les Arabes qui l'habitent, ne vînt couper tout-à-fait la retraite. Le général en chef comprit alors et seulement alors quelle grande faute il avait commise en s'en rapportant aux protestations de dévouement des Kbaïl et des Arabes, et, en entrant à Médéah, d'avoir rendu la liberté à quinze Turcs et Arabes, qui devaient lui répondre de la tranquillité des autres; mais M. Berthezène a le cœur sensible: il ne put résister aux instances et aux prières touchantes des épouses, qui, connaissant probablement les projets des ennemis, s'étaient résignées à tout pour sauver leurs maris.

Alors le général, cédant à la nécessité, résolut d'effectuer sa retraite dans la soirée. Le matin, il fit réunir chez le Bey les principaux habitants de la ville, et les exhorta à persister dans leur attachement pour les Français: « Les circonstances me forcent à vous quitter, leur dit-il, mais soyez tranquilles, je ne vous abandonnerai

point, et je vous donne une grande preuve de ma confiance, en vous laissant les canons et les fusils qui vous ont été donnés par le général Clauzel; avec cela vous pouvez défendre vos personnes et vos propriétés. » Mais les habitants de Médéah connaissaient les Kbaïl; ceux qui s'étaient compromis d'une certaine manière avec les Français, savaient qu'il n'y avait point pour eux de quartier à espérer. Le Bey devait avoir la tête tranchée s'il tombait entre les mains des ennemis, et comment l'éviter après notre départ? Ces représentations ayant été faites au général, le Bey et un assez grand nombre d'habitants, emmenant avec eux leurs familles, obtinrent la permission de suivre le corps d'armée.

Le 2, dans la journée, vingt-deux mille cartouches furent distribuées aux troupes, et vers quatre heures du soir la retraite commença dans le meilleur ordre possible.

La première brigade, précédée par un peloton de cavalerie et deux obusiers de montagne, formait tête de colonne; venaient ensuite les équipages et les blessés portés sur des mulets et des brancards, ce qui ralentissait beaucoup la marche; la seconde brigade soutenait la retraite, avec deux pièces de montagne et le reste de la cavalerie, qui formait l'arrière-garde. La colonne était flanquée par deux lignes de tirail-

leurs, dont le feu bien nourri força les Kbaïl qui se portaient sur les flancs à se tenir éloignés. L'ennemi occupait toutes les hauteurs à droite de la route, de Médéah au col, d'où il faisait un feu continuel et blessait des hommes jusque dans la colonne; à peine l'arrière-garde eut-elle dépassé l'aqueduc, qu'une masse de cavalerie et d'infanterie se jeta sur elle; leur choc fut soutenu avec vigueur par les chasseurs du 12^e et les chasseurs algériens, appuyés de quelques compagnies des 20^e et 30^e régiments, qui eurent plusieurs blessés qu'on ramena. Malgré toutes les tentatives de l'ennemi, il ne put jamais parvenir à entamer la colonne. La nuit vint mettre fin à la fusillade, et, après avoir passé le Nador, on arriva aux oliviers de Zaboudazarah sans être inquiété. On prit des positions et on alluma des feux; les troupes faisaient la soupe, et tout annonçait qu'on allait y passer la nuit; mais l'ennemi, qui avait continué à s'avancer, concentrait ses forces, et l'on fut averti qu'il n'attendait plus que l'arrivée de quelques tribus pour tenter une attaque sur tous les points. Ceci engagea le général à tâcher de gagner le col à la faveur de l'obscurité, avant que l'ennemi ne se fût emparé des défilés où il pouvait écraser toute l'armée avec des pierres. L'ordre du départ fut donc donné; à dix heures et demie on leva le camp dans

le plus grand silence, et les feux restèrent allumés pour tromper l'ennemi. L'ordre de marche fut changé : deux compagnies de grenadiers des 20^e et 30^e régiments formèrent l'avant-garde, qui était conduite par un guide du pays; venaient ensuite le 30^e et le 20^e, la cavalerie, les équipages et les blessés. Le 15^e et le 28^e, avec les Zouaves et le détachement du 67^e, formaient l'arrière-garde. Le corps d'armée fut long à se mettre en mouvement : la nuit empêchait de pouvoir exécuter les manœuvres avec promptitude; le nombre des blessés s'était beaucoup accru, les brancards manquaient; pour y suppléer, tous ceux qui ne purent pas supporter le cheval furent placés dans des couvertures et portés avec un zèle et une constance au-dessus de tout éloge. Depuis une heure on marchait en bon ordre et dans le plus grand silence, lorsqu'une femme bédouine, sortie d'une de ces cabanes qui se trouvent çà et là le long de la route, jeta un cri lugubre, qui fit frémir tout le monde; aussitôt un homme y répondit, et des hurlements semblables à ceux des tigres annoncèrent aux Français qu'ils allaient être attaqués. Les Kbaïl vinrent se blottir derrière les buissons et les arbres qui bordent la route, et tirer à bout portant sur les soldats, que l'obscurité de la nuit empêchait de riposter. Les premiers coups de fusil tirés sur

l'avant-garde tuèrent deux grenadiers. A la vue de ces morts, le guidé, effrayé, refusa de marcher; mais enfin, à force de menaces, il finit par s'y décider. La colonne continua à s'avancer en bon ordre, sans répondre au feu de l'ennemi, qui augmentait à chaque instant. On ramassa les blessés, qui du reste n'étaient pas fort nombreux; le Bey eut un cheval tué sous lui; une femme mauresque, montée sur un mulet, tenait son fils dans ses bras, une balle vint et les tua tous les deux. Plusieurs des habitants de Médéah qui nous suivaient furent blessés; les Kbaïl, voyant leurs habits blancs, tiraient dessus. Escorté de cette manière, et sans qu'il y eût la moindre déroute, le corps d'armée arriva au col à la pointe du jour. On trouva là le bataillon du 20^e occupant les positions, et qui n'avait pas été attaqué un seul instant.

Le général Berthezène, se voyant rendu sur le territoire de tribus qui peu de jours auparavant lui avaient juré obéissance, crut qu'il n'avait plus rien à redouter, et il donna l'ordre de faire halte pour laisser reposer les troupes, et permettre à la division de se réunir. Comme l'espace est fort étroit, l'encombrement eut lieu, et il s'ensuivit déjà un peu de confusion. Bientôt la fusillade se fit entendre sur les hauteurs de droite et de gauche; on vit les tribus de Mouzaya et de Su-

mata, qu'on croyait amies, se porter en armes sur les mamelons qui dominent la route, pour s'opposer au passage de l'armée. Le général comprit alors qu'il ne fallait plus compter que sur la valeur des soldats, et l'avant-garde descendit le col aussitôt; la division la suivit en observant toujours le même ordre de marche. Le bataillon du 20^e, qui gardait les positions, fut chargé de soutenir la retraite, avec ordre de ne les abandonner qu'après que toutes les troupes seraient passées. Quatre compagnies du 30^e furent envoyées sur la droite, pour empêcher l'ennemi de s'emparer des hauteurs; mais on commit une faute irréparable en n'envoyant pas des forces suffisantes sur les collines de gauche, qui n'étaient gardées que par deux compagnies. L'ennemi s'empara de ces collines, et tira de haut en bas à demi-portée. Les voltigeurs du 20^e furent attaqués avec vigueur par la tête de colonne des Kbaïl : les uns avançant toujours, et les autres ne voulant pas reculer, le combat s'engagea à l'arme blanche; on envoya une compagnie d'infanterie sur les hauteurs de gauche, elle fut ramenée tambour battant par une masse de Bédouins. Le désordre commença à se mettre dans les troupes. Le chef d'escadron d'artillerie de Camouin fut renversé par son cheval dans un fossé, eut beaucoup de peine à se dégager, et

se trouva sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi. L'artillerie, soutenue par quelques troupes, s'empara des positions que le général lui fixa, et soutint la retraite par un feu bien nourri. Mais tout à-coup l'infanterie se débanda, les soldats n'écoutèrent plus leurs officiers, la voix du général ne put parvenir à se faire entendre; ils se précipitèrent du côté de la Ferme dans une confusion épouvantable : alors MM. les commandants de Camoin, du Vivers et le capitaine Lamoricière, du 67^e, parvinrent à rallier une petite troupe, avec laquelle ils s'avancèrent au pas de charge contre les Bédouins, qui se précipitaient sur les fuyards. Soutenus par le feu de l'artillerie, ils arrêtaient l'ennemi. Cette petite colonne exécuta sa retraite en bon ordre, et donna le temps à l'infanterie de descendre; mais, malgré cela, les Kbaïil arrivèrent pêle-mêle avec elle dans le défilé; alors quelques blessés furent abandonnés, et massacrés sous les yeux de leurs camarades; des voltigeurs furent saisis par les bretelles de leurs sacs, et précipités dans le ravin, où ils se brisèrent en tombant. Le capitaine de grenadiers du troisième bataillon du 20^e, blessé grièvement, était porté par des soldats; voyant que, malgré leurs efforts, il allait tomber entre les mains des Kbaïil, il les engagea à se retirer, et à l'abandonner. Ceux-ci, désespérant de

pouvoir le sauver, cédèrent à ses prières, et aussitôt il fut coupé en mille morceaux. Un autre capitaine, atteint d'une balle, roula dans le précipice, cinq ou six barbares se précipitèrent sur lui en poussant des cris affreux, et le massacrèrent. Pour comble de malheur, les compagnies qui étaient allées sur la droite, voyant ce qui se passait au col, crurent que tout était perdu, descendirent avec précipitation, et se jetant au milieu de la colonne, achevèrent d'y mettre le désordre. On eut alors une masse dans laquelle toutes les armes étaient mêlées, et qui marchait avec une grande précipitation. Comme les fuyards étaient obligés de suivre un sentier étroit où l'on ne pouvait passer que deux hommes de front, les Kbaïl et les Arabes, qui ne connaissent pas l'organisation de notre armée, ne comprirent rien à ce qui se passait devant eux, ils ne voyaient qu'une colonne comme celle de la veille. Ceci sauva l'armée; car si, connaissant la position critique dans laquelle nous étions, ils se fussent jetés avec vigueur sur notre flanc droit, et qu'en même temps mille hommes seulement, descendus des hauteurs de Mouzaya ou de Sumata, fussent venus couper la route, avant que la tête de la colonne n'eût atteint les oliviers, il ne se sauvait peut-être pas deux cents Français. Mais bien loin de là, ils continuèrent à suivre les ver-

sants, et à pousser la gauche en tirillant le plus qu'ils pouvaient. Enfin on dépassa les oliviers, et en arrivant dans la plaine, on trouva le bataillon du 30^e, qui venait au secours de la division. Protégé par ce bataillon, on arriva jusqu'à la Ferme à dix heures et demie du matin. Là, chaque régiment battit sa marche, et bientôt les compagnies, les bataillons, et enfin les régiments furent reformés, on fit face à l'ennemi, qui, n'ayant plus de montagne ni de bois pour le protéger, hésita et perdit tous ses avantages. L'infanterie était en bataille devant la ferme; la cavalerie, soutenue par deux obusiers, vint se former sur le côté droit, et la cavalerie arabe, qui était toute descendue dans la plaine, n'osa pas l'attaquer. Les tirailleurs placés devant le front de bataille suffirent pour éloigner l'ennemi, dont la masse ne quittait pas le pied des montagnes; le général donna l'ordre de faire halte. On distribua alors des vivres, de l'eau-de-vie, et 45,000 cartouches que l'artillerie avait encore dans ses caissons.

La chaleur se faisait fortement sentir; il n'y avait pas seulement un buisson pour se mettre à l'abri; les soldats mouraient de soif, et les Arabes ayant détourné le ruisseau qui donne de l'eau à la Ferme, il était impossible de s'en procurer. La cavalerie ennemie, qui avait été ren-

forcée par toute celle des tribus de la plaine, était constamment en mouvement autour de notre position. Ce mouvement continu, joint au peu d'ordre qu'observent ces gens-là, fit qu'on les crut beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient réellement : leur nombre ne dépassait pas deux mille. Le feu des tirailleurs suffit pour les empêcher de rien entreprendre de sérieux. A quatre heures, toutes les forces de l'ennemi, cavalerie et infanterie, se dirigèrent par la plaine, et, en suivant les montagnes, sur le point où nous avons passé la Chiffa dans les précédentes expéditions. Là, cette rivière se trouve dominée par de petites collines et encaissée par des berges de trente mètres d'élévation, dans lesquelles la route a été creusée. Son lit, dont le cours de l'eau n'occupe que quarante à cinquante pieds, est fort large et rempli de gros buissons de lauriers-roses et de lentisques. Deux mille hommes maîtres des hauteurs et embusqués derrière les buissons pourraient défendre le passage contre dix mille. Les Kbaïl, connaissant tous ces avantages, allèrent s'emparer des positions, ne doutant pas que la division ne vînt y passer pendant la nuit. Ils crurent alors retrouver le moment qu'ils avaient laissé échapper dans les défilés de Teniah et de Mouzaya. A cette époque, les forces de l'ennemi s'étaient beaucoup accrues : les tri-

bus de la plaine et un grand nombre d'habitants de Bleida, qui nous avaient si souvent juré fidélité, s'étaient réunis à lui. Avant de commencer leur mouvement, les Bédouins mirent le feu aux broussailles qui avoisinent la Ferme, espérant par là étouffer dans les flammes et la fumée des guerriers qu'ils n'osaient plus combattre franchement. Mais, quoique la terre fût très-sèche, leur entreprise n'eut pas le succès qu'ils en attendaient : les flammes ne vinrent pas jusqu'à nous, la fumée seule incommoda un peu les soldats.

Le général Berthezène, voyant les dispositions de l'ennemi, comprit bien qu'il était impossible d'effectuer le passage de la rivière à l'endroit habituel ; il résolut donc d'attendre la tombée de la nuit, et de marcher sur le point où la route d'Oran coupe cette rivière, une lieue au-dessous des positions occupées par les Bédouins ; mais, afin que son projet ne fût pas découvert, il le tint secret.

Il faut le dire franchement, l'armée avait quelques reproches à faire à son général : il n'avait montré aucune fermeté dans sa conduite envers les Arabes et les Kbaïl, et une incertitude inconcevable dans tout ce qu'il avait voulu entreprendre. En perdant un jour entier à Médéah, il avait donné le temps aux révoltés de se réunir ; au col, dans le moment difficile il manqua de

prévoyance : pour n'avoir pas fait occuper les positions de la gauche il compromit le salut de ses troupes. Mais d'un autre côté, son sang-froid et sa bravoure ne se démentirent point, il marcha toujours à l'arrière-garde dans la retraite; il était encore sur le col quand les masses ennemies fondirent sur le bataillon du 20^e; sa voix se fit entendre plusieurs fois pour rappeler les fuyards; mais elle ne fut point écoutée, et malgré lui une terreur panique s'empara de quelques bataillons. Dans cette circonstance, des soldats français auraient dû mourir plutôt que de fuir devant de misérables Bédouins, dont leur terreur faisait toute la bravoure. Le général à son tour eut lieu d'être mécontent, il le fut et, avant de partir de la ferme, il se plaignit en ces termes.

Au bivouac, le 3 juillet 1831.

« C'est avec peine que le général se trouve dans la nécessité de blâmer la conduite que quelques troupes ont tenue aujourd'hui, et le peu de vigueur que quelques officiers ont montré dans cette circonstance.

« Le lieutenant-général espère que de pareils désordres ne se renouvelleront plus, et que les officiers et soldats sentiront toujours l'immense supériorité qu'ils ont sur des hordes qui ne savent attaquer que par derrière. »

Quoique les troupes marchassent depuis trois jours sans relâche et sans presque prendre de nourriture, et que pendant toute la journée elles eussent été exposées à une chaleur dévorante, sans avoir une goutte d'eau pour étancher leur soif, la division se mit en marche dans le plus bel ordre par un demi-quart de conversion à gauche de la route de Bleida : toute la cavalerie marchait à l'avant-garde ; les deux brigades, formant chacune une double colonne, avaient entre elles les équipages, les voitures et les ambulances. L'artillerie fut placée moitié à la tête et moitié à la queue. Cette disposition, qui diminua beaucoup la longueur de la colonne, eut le grand avantage de rendre la marche plus facile et plus prompte ; aussi le meilleur ordre ne cessa de régner pendant les trois heures que l'on mit pour aller de la Ferme sur les bords de la Chiffa, malgré qu'on fût obligé de marcher à travers les broussailles qui brûlaient encore, et dans lesquelles les soldats déchiraient leurs habits. Jusqu'à la tombée de la nuit, l'ennemi ne cessa de harceler l'arrière-garde et le flanc gauche, contre lesquels il fit un feu continuel. A la nuit tombante, en arrivant près de la rivière, le général s'aperçut qu'il avait été mal guidé, et que le passage qu'il cherchait se trouvait beaucoup plus bas ; alors il ordonna de changer

de direction à gauche, et à dix heures du soir la tête de la colonne arriva au passage.

A la vue de la rivière, les soldats, exténués de fatigues et mourant de soif, rompirent leurs rangs et s'y précipitèrent pêle-mêle avec une avidité difficile à décrire; infanterie, cavalerie, voitures, tout fut mêlé. Les cris : *Passez donc, En avant*, se firent entendre ; quelques coups de fusil, tirés par des Arabes cachés dans les broussailles, ne produisirent aucun effet : la première brigade était encore dans la rivière quand la seconde s'y précipita. Le désordre fut alors à son comble, c'est au point qu'un capitaine d'état-major, dont je tiens ces détails, dit que dans ce moment cinquante hommes bien déterminés eussent pu mettre toute la division en déroute et lui tuer beaucoup de monde. Les troupes qui sortaient de la rivière arrivaient sur l'autre bord dans le plus grand désordre, on employa deux heures à reformer les colonnes, et pendant tout ce temps, l'ennemi, qui n'était qu'à une lieue sur la droite, ne fit pas un seul mouvement. Son incurie sauva le corps d'armée, qui se remit en marche par la route d'Oran, et arriva vers les quatre heures du matin à Boufarick, où nous avions si souvent campé en vainqueurs, et où les misérables qui nous poursuivaient alors étaient venus dix fois plier le genou devant nos géné-

raux et leur jurer une fidélité inviolable. L'aspect de ces lieux fit une vive impression sur l'âme du soldat, qui reprochait au général son trop de bonté pour ces barbares.

(Le 4), l'aurore en se levant montra aux tribus du voisinage les Français, qu'elles croyaient encore au milieu de l'Atlas; aussitôt des cris de guerre se firent entendre, quelques cavaliers arabes volent dans la plaine, tous les villages se lèvent en masse, et, tant que la vue peut s'étendre, on voit ces hordes barbares accourir contre nous. La fusillade, interrompue pendant la nuit, recommença avec acharnement; l'ennemi s'embusqua dans les broussailles et les lauriers-roses qui bordent la route, et se disposa à défendre vigoureusement le passage des ponts; mais les tirailleurs, soutenus par le feu bien dirigé de deux obusiers, abordèrent franchement les Arabes et les débusquèrent après en avoir tué un grand nombre. La division traversa alors les ponts sans aucun obstacle, et vint se former en rectangle à deux cents pas en avant du dernier. Les Bédouins voyant que, malgré tous leurs efforts, le passage avait été forcé, et qu'il n'y avait plus de buissons pour se cacher derrière, se débandèrent et se sauvèrent chacun chez eux.

Ainsi furent terminés ces ennuyeux combats, qui duraient depuis quatre jours, pendant les-

quels l'ennemi avait presque continuellement harcelé les derrières et les flancs du corps d'armée, sans avoir jamais osé attaquer nos positions ni su conserver les siennes. Les Bédouins ont toujours pris la fuite toutes les fois qu'ils ont vu les baïonnettes françaises arriver sur eux au pas de charge, et si au col de Teniah une terreur panique ne s'était point emparée des soldats, ces misérables n'auraient jamais osé venir se jeter dans leurs rangs, et combattre corps à corps avec eux.

La division, après avoir repris un peu haleine, continua sa marche sur Alger sans plus voir un seul ennemi. Il faisait une chaleur excessive, et les troupes tombaient de fatigues et de besoin; enfin on arriva, un peu avant la nuit, sur les bords du ruisseau Ouad-Kerma, où on avait couché le premier jour du départ. Le corps d'armée y campa, et les blessés, les uns dans les caissons vides, les autres sur des mulets, et les plus malades portés à bras, continuèrent leur marche jusqu'à Alger escortés par la cavalerie.

Le général, craignant que les attaques de l'ennemi ne continuassent, avait fait demander des munitions à Alger; mais il envoya contre-ordre aussitôt son arrivée, et le convoi ne dépassa pas les cafés.

Heureusement la nuit fut belle et tranquille, les troupes prirent un peu de repos dont elles

avaient grand besoin après avoir marché presque continuellement pendant cinquante heures, par une chaleur excessive dans la journée, et par des chemins affreux pendant la nuit, manquant de vivres, quelquefois de munitions, et ayant toujours l'ennemi sur les bras. Le lendemain, 5 juillet, à cinq heures du matin, le camp fut levé, et toutes les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements. La perte du corps d'armée, depuis le moment de son départ, fut de cinquante-cinq morts et cent quatre-vingt-douze blessés. On eut à déplorer la mort tragique de plusieurs braves officiers; l'ennemi perdit près de huit cents hommes.

Presque toutes les fois que l'armée française était sortie d'Alger pour une expédition lointaine, trompés par les Bédouins qui venaient au marché, par les juifs et par eux-mêmes, les négociants européens avaient fait courir les bruits les plus absurdes. Cette fois, le mal était grand, mais pas assez à leur gré : à les entendre, quinze cents hommes étaient restés sur le champ de bataille; le 20^e régiment de ligne, après avoir perdu son drapeau, avait été anéanti; le général Berthezène et tout son état-major avaient perdu la tête, etc., etc. Quelques officiers de l'armée mêlèrent leurs clameurs à celles des marchands, non pas pour exagérer nos pertes, mais pour

« moi traduire devant un conseil de guerre. »

Depuis les derniers jours de juin, des fièvres endémiques s'étaient manifestées dans tous les postes occupés par nos troupes le long de la plaine de la Métidjah. A la ferme-modèle et à la Maison-Carrée, chaque jour un grand nombre de soldats tombait malade, et les hôpitaux commençaient à s'encombrer : ces fièvres n'étaient pas dangereuses ; peu d'hommes mouraient, mais il était à craindre qu'elles ne gagnassent toute l'armée, et que bientôt on n'eût pas de quoi résister à l'ennemi s'il se présentait en force devant nos positions : déjà on était prévenu que des bandes armées parcouraient la plaine, et qu'il existait même dans l'intérieur d'Alger une fermentation extraordinaire.

COMBATS AUTOUR DE LA FERME-MODÈLE.

Le 9 juillet, le bruit se répandit que Benzahmum, ce fameux chef des Kbaïl, sorti de ses montagnes avec des forces considérables, était alors campé dans la plaine tout près de la Maison-Carrée. Le capitaine du génie Gaulier, qui avait été chasser à une demi-lieue de ce poste, sans savoir l'ennemi si près, fut tué par quelques cavaliers qui ne mutilèrent pas son corps, auquel on put rendre les honneurs funèbres. Trois hommes avaient été blessés par des coureurs ennemis près de la ferme-modèle ; des partis

de cavalerie s'étaient montrés autour des maisons occupées par les Européens, les plus éloignées d'Alger, avaient enlevé des bestiaux et tué deux bergers. Le 13, un troupeau de moutons fut pris sur la route de Bleida et plusieurs mulets sur celle de Constantine, tout près du café à une lieue d'Alger. Les courses des Arabes répandirent la terreur parmi les Européens établis dans la campagne : ceux qui se trouvaient hors de la ligne de nos postes rentrèrent en ville avec précipitation, abandonnant leur ferme et une grande partie de ce qu'ils y avaient porté.

Le général craignant d'être attaqué sur toute la ligne de ses avant-postes, donna l'ordre de se préparer à la défense : les parapets des redoutes furent relevés; on construisit de petits ouvrages devant les portes de la Maison-Carrée, etc.

Un camp de Bédouins, qui s'augmentait tous les jours, s'était formé sur la rive droite de l'Aratch, devant la Ferme-modèle et autour du marabout de Sidi-Erzein.

Le 17, dans la matinée, l'ennemi passa la rivière par petits groupes qui se réunirent sur la rive gauche. Les fourrageurs de l'artillerie furent attaqués, mais avec beaucoup de mollesse. A midi les Arabes se portèrent en force sur les hauteurs qui dominant la Ferme-modèle du côté de l'est. Une compagnie placée sur ces hauteurs n'eut que

le temps de se replier sur la ferme. Aussitôt après, le poste de la fontaine attaqué avec acharnement fut obligé de céder au nombre après avoir résisté vigoureusement. Dans une heure toutes les hauteurs furent prises, et l'ennemi, découvrant parfaitement l'intérieur de la ferme, dirigea une fusillade bien nourrie contre une pièce de huit qui tirait à mitraille sur ses groupes, lui faisait beaucoup de mal : les canonniers furent obligés de cesser leur feu. Aussitôt deux obusiers de montagne furent placés sur la plate-forme et tirèrent avec beaucoup de succès ; mais malheureusement un d'eux se trouva démonté. Les assaillants gagnèrent du terrain ; ils mirent le feu à toutes les gerbes qu'on avait laissées dans les champs du côté de l'est ; quelques-uns osèrent même s'avancer jusqu'à cinq mètres du mur d'enceinte de la ferme, et firent tous leurs efforts pour incendier une grosse meule de foin placée là ; mais plusieurs furent tués et le reste prit la fuite. Pendant ce temps-là, le blockhaus qui domine la ferme au nord-est était vigoureusement attaqué. La garnison, qui ne se composait que de dix hommes commandés par un sergent, tirait sur l'ennemi à bout portant ; mais son feu, trop peu nourri, ne pouvait pas l'empêcher d'approcher. On vit des Kbaïl se jeter sur le blockhaus, cherchant à couper les planches à coups de yatagan et à les arracher avec les mains :

ils n'eurent pas l'idée d'y mettre le feu; c'était cependant le seul moyen de s'en rendre maître. Une balle, passée par un créneau, blessa grièvement le sergent; mais ses hommes continuèrent à se défendre et forcèrent l'ennemi à la retraite.

Le général Feuchères, averti dès le matin des projets de l'ennemi, avait ordonné à un bataillon du 30^e et à un détachement de cavalerie de marcher au secours de la ferme; mais l'erreur d'un adjudant qui avait mal compris les ordres qui lui furent donnés, retarda le mouvement de cette colonne qui n'arriva qu'entre deux et trois heures de l'après-midi. A sa vue, les Bédouins battirent en retraite et se hâtèrent de rentrer dans leur camp, sans attendre le général, qui arriva lui-même peu d'instants après avec trois autres bataillons. Les Français ne perdirent qu'un seul homme et eurent dix-huit blessés. L'ennemi qui, comme je l'ai déjà dit, enlève ses morts au fur et à mesure, en laissa cependant quinze sur la place; il eut en outre un grand nombre de blessés.

Pendant que ces choses se passaient sur les rives de l'Aratch, la frégate *l'Arthémise*, parcourant la Méditerranée avec le jeune prince de Joinville pour l'habituer au rude métier de marin auquel son père le destine, mouillait devant Alger. Dans le même moment, des familles espagnoles, françaises, maltaises, etc., effrayées par

les combats de la journée, rentraient en ville en apportant leurs bagages sur le dos.

L'arrivée d'un des princes de la famille royale fit oublier un instant les dangers qui nous menaçaient. On crut peut-être aussi que les Bédouins, pleins de respect pour les puissants, suspendraient leurs attaques jusqu'au départ de Son Altesse royale, qui ne devait rester que deux ou trois jours sur les bords africains. En conséquence, le soir on donna l'ordre aux troupes et à tous les officiers d'état-major d'être en grande tenue le lendemain à six heures du matin pour recevoir le prince à son débarquement.

Le 18, tout le monde était déjà rendu sur le port, et un grand nombre de curieux chrétiens, mahométans, juifs, calvinistes, etc., était accouru pour voir le futur grand-amiral de France; le général Berthezène s'avancait avec tout son état-major, lorsque le bruit du canon se fit entendre du côté de la plaine et troubla la fête. Le général pensant qu'il était plus urgent de repousser l'ennemi que d'assister au débarquement du jeune prince, donna sur-le-champ l'ordre aux officiers d'aller changer de costume et de revenir aussitôt à leur poste. Les troupes, qui avaient été commandées pour assister à une fête, firent volte-face et marchèrent à l'ennemi : le prince, informé de ce qui se passait, jugea prudent de

remettre son débarquement à un autre jour.

Deux bataillons du 20^e, un du 15^e, un du 28^e et deux du 67^e, le 12^e chasseurs, les chasseurs algériens et deux pièces de campagne marchèrent sur la route de Constantine, qui avait été flanquée auparavant par un bataillon du 20^e établi sur les hauteurs de droite près des cafés. Le colonel d'Orlanges, qui occupait la Ferme-mo-dèle avec un bataillon du 30^e, avait reçu l'ordre de faire une sortie et d'attaquer vigoureusement l'ennemi, lorsqu'il verrait le corps d'armée du général parvenu à la hauteur de la ferme.

Vers onze heures, l'avant-garde rencontra quelques cavaliers arabes, qui prirent la fuite après avoir tiré huit ou dix coups de fusil. Arrivée sur la crête des hauteurs, la division fit halte, et resta quelque temps pour laisser arriver le bataillon du 20^e resté en arrière, et qui était encore à plus d'une demi-lieue. Les tirailleurs s'engagèrent un peu sur les flancs et devant le front. L'ennemi, dont on aperçoit le camp au-delà de l'Atlas, paraissait se disposer à l'attaque, et du côté de la Ferme un feu très-vif se faisait entendre. Les Kbaïl étaient venus l'attaquer à peu près de la même manière que la veille, mais avec beaucoup moins de vigueur. La garnison, qui était plus forte, avait repoussé toutes leurs tentatives; cependant ils parvinrent à mettre le feu à une meule de foin, qui fut entière-

ment brûlée. Quand le colonel d'Orlanges vit le corps d'armée sur les hauteurs, il sortit et attaqua vigoureusement les Kbaïl, qui prirent la fuite et se hâtèrent de repasser la rivière. Aussitôt on aperçut une grande agitation dans le camp on levait les tentes, on chargeait les bêtes de somme; déjà quelques Arabes couraient du côté de l'Atlas, et tout annonçait que l'ennemi, craignant d'être pris entre deux feux, allait chercher son salut dans la fuite. Alors le général fit mettre deux pièces en batterie et tirer quelques coups. Les boulets tombèrent au milieu des groupes de Bédouins, qui se dispersèrent à l'instant. Les bataillons français se portèrent en avant; mais le passage de la rivière leur ayant fait perdre beaucoup de temps, en arrivant sur l'emplacement du camp ennemi, ils n'y trouvèrent plus rien. Les Arabes et les Kbaïl fuyaient avec une grande précipitation vers le sud-est, et paraissaient vouloir gagner les montagnes du côté du cap Matifou. Le colonel d'Orlanges, qui avait poursuivi l'ennemi, arriva avec sa division, et toutes les troupes se formèrent en bataille. La cavalerie poussa en avant dans la plaine, et brûla un village qu'on croyait habité par l'assassin du colonel Frescheville et du capitaine Gaulier. Quelques bestiaux qui se trouvaient dans ce village furent pris et ramenés.

Les voitures qui portaient les vivres arrivèrent

sur les trois heures. Le colonel d'Orlanges, emmenant les bestiaux qu'on avait pris, et suivi par l'artillerie et les voitures, reprit le chemin de la Ferme, où il rentra à la tombée de la nuit, après avoir échangé quelques coups de fusil avec des Arabes cachés dans les broussailles. Les voitures et l'artillerie continuèrent leur route vers Alger, sous l'escorte de deux compagnies du 67^e. Il faisait nuit, et ce détachement était déjà engagé dans le chemin bordé de haies qui conduit au Café, lorsqu'il essuya une vive fusillade à bout portant, qui lui tua plusieurs hommes. Une partie des troupes se sauva à toutes jambes; mais le reste, encouragé par les officiers d'artillerie, tint bon, et força les Bédouins à se retirer. Ces bandes appartenaient à un camp formé à Boufarick, comme nous le dirons plus tard, et commandé par le fils de l'ancien Bey de Titerie.

Il était tout-à-fait nuit, et le lieutenant-général se disposait à retourner à Alger, lorsque Youssouf, actuellement capitaine dans les chasseurs algériens, lui amena un député de la tribu de Beni-Moussa, qui venait demander si l'on voulait permettre à plusieurs Cheks de se présenter. Le général lui ayant fait dire qu'il y consentait, ces cheks, arrivés une demi-heure après, protestèrent de leurs bonnes intentions à l'égard des Français, et dirent que les Kbaïl les avaient forcés à prendre les armes. Ici, la bonté du gé-

néral Berthezène l'emporta sur toutes les autres considérations; il oublia que les Kbaïl étaient encore sur la Cliffa, quand les tribus de la plaine vinrent l'attaquer à Boufarick : il fit l'accueil le plus favorable à ces chefs parjures, et les engagea à continuer d'envoyer leurs provisions au marché d'Alger comme auparavant. Nonobstant cette espèce de traité de paix, pendant la conférence, les soldats coupèrent les arbres du marabout, et mirent le feu à toutes les cabanes du voisinage. Il est probable qu'ils auraient rôti les Cheks, s'ils leur fussent tombés entre les mains. Enfin, le corps d'armée se remit en marche, et l'arrière-garde ne rentra qu'à minuit dans ses cantonnements.

Dans cette journée, nous eûmes seize hommes mis hors de combat, onze blessés autour de la Ferme, dont un seul mortellement; dans la colonne du général, un chasseur tué et quatre blessés. La perte de l'ennemi fut à peu près la même que le 17 : il laissa encore une douzaine de morts sur le champ de bataille.

Malgré la fusillade et le bruit du canon qui se faisaient entendre dans la campagne, le prince de Joinville, qui était venu pour visiter la belliqueuse ville d'Alger, se décida cependant à quitter son bord, et débarqua le 19, à dix heures du matin. En mettant le pied à terre, il fut reçu par le lieutenant-général accompagné de tout son état-

major, et conduit au logement qui lui avait été préparé. Dans la journée, S. A. R. fit le tour des murs de la ville et rentra; elle ne manifesta pas le désir d'aller sur le champ de bataille encourager les soldats par sa présence, et jouir du spectacle assez extraordinaire des hordes de Kbaïl et d'Arabes, dont la manière de combattre rappelle les anciens Numides. Son jeune cœur dut être très-affecté à la vue de tant de malheureux colons qui, ayant abandonné leurs habitations pour se soustraire à la fureur de l'ennemi, étaient alors campés autour d'Alger. Le lendemain, le prince passa en revue la partie disponible du corps d'occupation, et se rembarqua aussitôt après. *L'Anthémise* leva l'ancre dans la journée et cingla vers Mahon.

Le 19, pendant que les principaux de l'armée faisaient leur cour au fils du Roi, les Bédouins attaquaient vigoureusement la Ferme-modèle, et avaient coupé la communication de ce poste avec le blockhaus du ruisseau Ouadi Kerma, dans lequel le lieutenant Rouillard du 30^e régiment, enfermé avec une section, se défendait vigoureusement. Les ennemis se précipitèrent plusieurs fois dans la redoute, essayèrent de couper les planches à coups de yatagan, et de les arracher avec leurs mains. A chaque fois la terre fut couverte de leurs cadavres.

Le colonel Marion, que le général Feuchères

avait envoyé au secours de la Ferme avec un bataillon du 20^e, en arrivant aborda l'ennemi à la baïonnette, le culbuta après une vigoureuse résistance, et lui tua beaucoup de monde sans presque éprouver de pertes. Quelques Arabes, qui s'étaient embusqués dans un fossé, y furent surpris et impitoyablement massacrés. Cependant des renforts arrivant à l'ennemi, les fuyards firent volte-face, s'embusquèrent de nouveau derrière les haies, dans les buissons, etc., et la fusillade se prolongea fort avant dans la nuit. On eut affaire cette fois aux bandes sorties du camp de Boufarick, les mêmes qui avaient poursuivi le corps d'armée dans la retraite de Médéah.

La journée du 20 fut assez tranquille. Quelques bâtiments légers furent envoyés pour reconnaître le fond de la rade au-delà de l'Aratch, et ils annoncèrent à leur retour qu'on pouvait arriver assez près de terre pour débarquer des vivres et des munitions, et qu'en conséquence il fallait faire surveiller les bateaux algériens qui sortiraient du port.

Vers le soir, un demi-bataillon du 67^e, escortant une voiture qui allait à la Ferme, fut attaqué dans le chemin creux au-delà du second café. Plusieurs soldats et quatre officiers furent mis hors de combat dans le premier moment : l'ennemi se jeta dans les rangs et y mit le désor-

dre ; presque tous les soldats prirent la fuite ; une vingtaine seulement résista courageusement et donna le temps à une compagnie de grenadiers sortie de la ferme d'arriver. Cette compagnie aborda l'ennemi , le culbuta , et rentra à la Ferme avec les fuyards qui n'étaient point encore ralliés , et la voiture qu'ils escortaient. Les Arabes paraissant s'être retirés dans leur camp , cette voiture , chargée de blessés , repartit dans la nuit , et se rendit à Alger sans être inquiétée. (1).

Le 21 , à la pointe du jour , de nombreux tirailleurs occupaient les environs de la Ferme , et s'étaient avancés jusqu'au café , à une lieue et demie d'Alger. La fusillade continua toute la journée. Le blockhaus , dont la communication avec la Ferme n'avait pas encore pu être réta-

(1) Pendant que les Parisiens fuyaient vers la ferme , un d'eux âgé de seize ans au plus , laissa tomber quelques cartouches ; s'étant retourné pour les ramasser , il fut attaqué par trois cavaliers arabes , dont un lui porta un coup de yatagan ; le jeune homme l'évita , blessa le cheval avec sa baïonnette et tua le cavalier d'un coup de fusil. Assailli par les deux autres , il se défendit courageusement et les força à la retraite après avoir blessé leurs chevaux ; il revint en riant auprès de ses camarades où il fut reçu par des applaudissements unanimes. Le colonel du 30^e le fit venir chez lui et prit son nom , afin de le proposer au général pour la croix.

blie, fut attaqué à plusieurs reprises, et se défendit vigoureusement. Les Kbaïl et les Arabes vinrent encore se faire tuer dans la redoute. On vit un marabout, qui marchait avec des béquilles, se traîner jusqu'au pied du blockhaus, encourager les siens du geste et de la voix, et se retirer ensuite sans être blessé.

Le soir, le général Feuchères arriva sur le champ de bataille, avec un bataillon du 20^e et les chasseurs à cheval. L'ennemi garda ses positions, continua à tirer avec une grande activité, et nous blessa beaucoup de monde. Il était nuit, les Kbaïl et les Arabes serraient nos bataillons de près; mais ceux-ci, fatigués de riposter coup pour coup, chargeant à la baïonnette, culbutèrent tout ce qui se présenta devant eux. Mais malheureusement l'obscurité et l'inégalité du terrain empêchèrent de s'avancer trop loin, et sauvèrent les Bédouins qui, s'apercevant qu'on ne les poursuivait plus, revinrent sur leurs pas; la fusillade recommença de plus belle, et dura jusqu'à onze heures du soir.

Les postes d'observation avaient été placés, on était tranquille, les soldats commençaient à prendre un peu de repos, lorsqu'à deux heures du matin les cris : *Aux armes!* se firent entendre sur toute la ligne. Les ennemis qui avaient combattu dans la soirée venaient d'être relevés par

d'autres, qui attaquèrent en arrivant, dans l'espoir de surprendre nos troupes ; mais ils furent bien reçus, et la fusillade reprit toute l'activité qu'elle avait trois heures auparavant.

Il était grand jour (le 22). Les ennemis, maîtres de plusieurs collines, tiraient avec beaucoup d'avantage et nous faisaient éprouver des pertes : le général Feuchères donna l'ordre d'occuper ces hauteurs, qui le furent incontinent ; mais averti de l'arrivée du lieutenant-général avec une forte colonne, il jugea convenable de se tenir sur la défensive.

Parti, à trois heures et demie du matin, du jardin de Mustapha - Pacha, avec un bataillon du 15^e, un du 28^e, un du 67^e et les Zouaves, le général Berthezène arriva près de la Ferme, à six heures du matin. A la vue de l'ennemi, les Zouaves furent envoyés en tirailleurs sur la route de Bleida ; l'artillerie mit ses pièces en batterie, lança plusieurs obus sur les groupes de Bédouins, qui se dispersèrent et prirent la fuite. Aussitôt les canonniers montèrent sur les caissons et l'avant-train ; les pièces gagnèrent au trot la hauteur à gauche du blockhaus : le feu recommença et acheva la déroute. Les Zouaves, engagés avec une centaine de Kbaïl, les poussèrent vigoureusement, mais sans pouvoir néan-

moins les empêcher d'enlever leurs morts. Toute la colonne réunie se porta sur la route de Bleida, marcha en avant pendant une heure, et fit halte aux arbres de Bertouta. La cavalerie, continuant à poursuivre l'ennemi, s'avança jusqu'à Boufarick, où elle aperçut une masse de sept à huit cents hommes préparés à la bien recevoir. Trop faibles pour les attaquer, nos chasseurs, rebrous-sant chemin, firent une halte de quelques instants et retournèrent ensuite; mais l'ennemi se dispersa en tirant quelques coups de fusil. Dans ce moment on aperçut, sur différents points de la plaine, des bandes de Bédouins qui fuyaient vers l'Atlas.

Après avoir brûlé les cabanes qui avoisinent la ferme du Bey d'Oran et tué les habitants qui s'y trouvaient, le corps d'armée battit en retraite, en suivant la route par où il était venu. Le lieutenant-général, escorté par deux compagnies du 28^e, prit un chemin de traverse qui conduit au second café; et rentra ainsi dans Alger avant la colonne.

Le bockhaus de Ouad-Kerma, qui, depuis le 19, n'avait plus de communications avec la Ferme, ne fut débloqué que dans cette journée: il était tout criblé de balles, et, dans plusieurs endroits, les planches avaient été coupées à coups de yatagan. La garnison ne perdit per-

sonne ; le lieutenant Rouillard, qui la commandait, avait su ménager ses vivres et surtout ses cartouches : ses soldats ne tiraient que quand les ennemis étaient dans l'intérieur de la redoute, et alors tous les coups portaient. En y entrant, on trouva plusieurs cadavres qui sentaient déjà mauvais.

Cette dernière affaire déconcerta tout-à-fait les Bédouins : chaque bande retourna chez elle ; il ne resta plus que quelques pillards qui errèrent long-temps çà et là. Ils avaient cru cette fois exterminer les Français et s'emparer d'Alger. Un renégat européen, qui se trouvait au camp de l'Est, fut nommé par les coalisés Pacha d'Alger ; il avait amené avec lui un marabout de cent dix ans, pour lequel les Arabes ont la plus grande vénération. A l'affaire du 18, monté sur un âne, ce marabout marchait à la tête des siens, qu'il exhortait en les accablant de bénédictions ; mais un boulet emporta la tête de son âne et les jambes du conducteur ; il fut alors obligé de se retirer du combat. Le commandant en chef du camp de l'Est était un Turc, ancien Cogia du Bey de Titerie, à qui on accorde une grande bravoure et même des talents militaires. Ayant reconnu l'inutilité de ses attaques contre la Ferme-modèle et les blockhaus, il avait envoyé chercher à Médéah quatre pièces de canon, qui

étaient sur le point d'arriver lorsqu'on le força d'abandonner son camp.

Au bruit de la défaite des Français, qui se répandit dans la Régence avec une rapidité étonnante, des tribus très-éloignées étaient accourues ; croyant qu'il ne fallait plus que quelques efforts pour nous exterminer et reprendre Alger. Les plus éloignées du Beylick-Titerie nous avaient suivis. Ceux de Chenouah, qu'on n'avait point encore vus, vinrent, amenant avec eux les Beni-Menades, qui habitent les bords de l'Afroun ; les Kbaïl des environs de Bougia étaient en route ; enfin, tout annonçait une révolte générale et concertée depuis long-temps. Mais les dispositions étaient mal prises, comme elles le seront toujours par des hommes pour qui chaque innovation est un crime, et qui restent stationnaires depuis trois mille ans. Pendant quinze jours, plus de quarante tribus d'Arabes et de Kbaïl se sont succédé dans la plaine de Metidjah ; chacune se retirait après avoir épuisé ses vivres et ses munitions. On eut souvent occasion de remarquer que les cartouches leur manquaient, et que la poudre était de mauvaise qualité. L'ennemi laissa sur le champ de bataille deux cents morts, ce qui prouve qu'il en eut bien quatre fois autant, sans compter les blessés, qui durent être extrêmement nombreux ; et, comme ils n'ont point de

chirurgiens, et qu'ils les pansent d'une manière vraiment barbare, chaque blessé est un homme perdu.

Tous ces combats partiels ne nous coûtèrent que trois cents hommes; mais les fièvres endémiques, qui s'étaient manifestées sur les bords de la plaine au commencement de juillet, firent de grands ravages : deux mille malades, dont quinze cents fiévreux, étaient alors dans les hôpitaux, l'emplacement venant à manquer, on fut obligé de prendre cinq mosquées pour en servir. Si les Bédouins, parmi lesquels la fièvre ne se faisait pas sentir, eussent eu l'idée de continuer leurs attaques quinze jours de plus, il ne nous serait peut-être pas resté mille hommes en état de combattre, et Alger aurait pu tomber en leur pouvoir. Disons à notre tour : *Dieu ne l'a pas voulu* (1) !

Les attaques qui venaient d'avoir lieu aux environs de la Ferme-modèle furent la suite de la malheureuse expédition de Médéah : les Kbaïl, irrités par l'incendie de leurs moissons et le ravage de leurs propriétés, étaient accourus aux armes de toutes parts. Pour première repré-

(1) Comme ils le dirent après l'expédition de Beni-Sala, où nous fûmes surpris sur les montagnes par un brouillard affreux.

saille ils voulaient anéantir la Ferme, c'est pourquoi ils concentrèrent tous leurs efforts sur ce point; s'ils y fussent parvenus, ils seraient arrivés jusque sous les murs d'Alger en balayant toute la campagne. Mais, quoiqu'ils eussent été repoussés vigoureusement, ils obtinrent des résultats qui ont peut-être porté un coup mortel à la colonie. Toutes les récoltes de la Ferme ont été incendiées, et plusieurs des cultivateurs n'ont plus voulu y rester. Tous les Européens établis dans la campagne sont rentrés dans Alger; beaucoup de leurs habitations ont été détruites, les arbres coupés, les haies brûlées, etc. Cette masse de gens dans la ville produisait un grand encombrement; on fut obligé d'en camper une partie hors des murs. Plusieurs spéculateurs, qui n'étaient pas venus en Afrique pour se faire couper le cou, effrayés de ce qu'ils voyaient, se rembarquèrent aussitôt. Beaucoup d'établissements furent fermés, etc. Si un certain évêque défroqué eût été ici, il aurait pu dire : *C'est le commencement de la fin.*

Au milieu de cette calamité publique, un bâtiment marchand arriva du Havre avec une vingtaine de familles allemandes et quelques familles françaises, qui voulaient d'abord aller dans l'Amérique; mais, sur le beau tableau qu'on leur fit de la côte d'Afrique, elles s'é-

taient décidées à doubler la péninsule et à passer les colonnes d'Hercule pour venir s'établir parmi nous. En mettant le pied à terre, le voile se déchira devant elles : le bruit du canon et les cris des combattants faisaient retentir les airs ; et la plus grande consternation régnait dans la ville , où elles ne purent pas seulement trouver un toit pour se soustraire à l'ardeur dévorante du soleil. Ces malheureux furent obligés d'aller , hors la porte de Bab-el-Ouad , s'établir le long des murs ruinés des tombeaux moresques que nous avons détruits. Là , sous un ciel brûlant , respirant un air infect et n'ayant pas de quoi manger , ils tombèrent presque tous malades. Enfin , le général en eut pitié ; il leur fit donner des tentes et distribuer des vivres. Au moment où j'écris (10 septembre 1831), ils sont encore sous ces tentes où la fièvre les accable et leur enlève tous leurs enfants.

Tel fut l'état déplorable auquel des fautes accumulées réduisirent la colonie d'Alger.

Les Kbaïl et les Arabes s'étaient retirés ; mais on devait craindre que , connaissant la position dans laquelle se trouvait l'armée , et l'espèce de terreur qui régnait à Alger , ils ne revinssent en plus grand nombre que jamais. Les soldats ne pouvant pas rester cinq jours de suite sur les bords de la plaine sans tomber malades , une

nouvelle expédition devenait impossible, et, peut-être, elle n'aurait servi qu'à rallier les tribus contre nous un peu plus tôt qu'en les laissant faire. Cependant il fallait les surveiller, et voici le moyen que le général employa.

Il y avait à el Coleah un marabout très-révéré dans toute la contrée, celui qui était venu demander que l'armée n'entrât pas dans la ville lors de la première expédition du général Berthezène. Ce marabout (*Sidi Adji Moadin, Ben Sidi Ali Ben Boach, etc.*), appelé à Alger, promit de pacifier toute la plaine, si on voulait le nommer Aga des Arabes. Cette dignité lui fut conférée le 24 juillet, au détriment de M. Mandiri, à qui il ne resta plus que les fonctions de grand-prévôt du corps d'armée d'occupation et celles de commissaire-général de police. L'Aga partit immédiatement après sa nomination, et il alla parcourir la plaine avec une trentaine d'Arabes armés.

Le brick le *Voltigeur*, qui croisait dans la rade, le 27 juillet reçut l'ordre d'aller mouiller près du cap Matifou, pour surveiller les mouvements des hordes barbares qui vivent dans ces parages, et particulièrement ceux de Benzahnum, qu'on savait encore être campé près de là. Un bateau, monté par des Maures, s'approcha de la côte; le commandant du brick le fit visiter: on trouva quinze hommes dessus, tandis que son

manifeste ne faisait mention que de trois. On conduisit ce bateau à Alger, et ceux qui le montaient furent remis entre les mains du grand-prévôt.

Le 28, quelques coups de fusil furent encore tirés contre le blockhaus de Ouad-Kerma par une bande de voleurs qui couraient la campagne pour enlever des bestiaux; il ne se passa plus rien de remarquable autour de la ferme. Le 3 août, on commença à embarquer des malades pour désencombrer les hôpitaux. *L'Astrolabe* arriva avec cinquante volontaires, autant de colons et le général Faudoas, nommé par le Roi gouverneur d'Oran. Six jours après, *le Finistère*, *la Bellone* et *l'Indépendante* mouillèrent dans la rade; elles avaient à leurs bords le quatrième bataillon du 15^e, qu'on exilait en Afrique, à cause de la conduite qu'il avait tenue dans l'émeute de Tarascon. Ces trois bâtiments repartirent quelques jours après avec autant de malades qu'ils en purent emmener.

Le gouvernement français sentit enfin l'inutilité d'avoir un consul dans une ville qu'il gouverne; le consul et le vice-consul, ayant été rappelés, partirent pour la France, le 10 août, sur le brick *le Ducouedic*; mais le chancelier du consulat resta provisoirement chargé des fonctions rela-

tives à l'état civil, et continua à percevoir les droits accoutumés.

Les chasseurs algériens, sous les ordres du commandant Maray, poussèrent une reconnaissance dans la plaine de la Métidjah, au-delà de la Maison-Carrée, et surprirent cinq Kbaïl armés, dont un seul parvint à se sauver, les quatre autres eurent la tête tranchée; ils aperçurent de loin quelques cavaliers qui se sauvèrent à toute bride, et ils furent informés que le fils de Benzahmum était campé au pied de l'Atlas avec cent cinquante hommes seulement. Le 11, à sa rentrée dans Alger, le commandant Maray dit que, si l'on voulait envoyer toute la cavalerie disponible, avec un fantassin en croupe sur chacun des chevaux, on pourrait surprendre les Kbaïl et les envelopper; mais le général ne voulut pas courir les chances d'une nouvelle expédition, quelque petite qu'elle fût. On sut le lendemain que le fils du célèbre Kbaily avait abandonné sa position pour se retirer auprès de son père sur les premiers contre-forts de l'Atlas, et que leurs deux camps réunis ne montaient qu'à mille ou onze cents hommes.

La cavalerie continua encore pendant plusieurs jours à pousser des reconnaissances sur différents points de la plaine; des détachements d'in-

fanterie, dirigés quelquefois par le général Berthezène en personne, parcouraient les environs d'Alger sans trouver un seul ennemi. Les Arabes et les Kbaïl revinrent en foule au marché apportant du grain, des fruits, des légumes, de la volaille, du bois, etc., je crois même qu'ils n'ont jamais été si nombreux qu'à cette époque. Enfin, le 27 août, l'Aga rentra en triomphe, et vint annoncer au général que tout était pacifié, et que les Arabes lui avaient promis de vivre désormais en bonne intelligence avec les Français.

Malgré les fièvres, qui continuaient à faire de grands ravages, on s'obstinait à occuper les postes de la Ferme-modèle et de la Maison-Carrée, et la moitié des troupes qu'on y envoyait tombait malade. Dans les premiers jours d'août on décida que les détachements envoyés sur ces deux points n'y resteraient que cinq jours, et que le sixième ils seraient relevés. On espérait que dans ce court intervalle les soldats n'auraient pas le temps de tomber malades : cela fut vrai d'abord, mais ensuite l'intensité de la fièvre augmenta; dès le premier jour elle commençait à se faire sentir, et le cinquième les trois quarts des troupes étaient hors d'état de faire leur service. J'ai vu des compagnies du 15^e et du 28^e, fortes de soixante hommes, revenir dans Alger avec cinquante-quatre malade chacune. Les officiers du

génie et de l'artillerie tombèrent malades, ainsi que les médecins et les employés des ambulances. Le directeur de la ferme et presque tous les cultivateurs moururent. Le 6 octobre, à mon départ d'Alger, la maladie continuait à exercer ses ravages. Le 30^e de ligne, qui comptait au mois de juin deux mille hommes sous les armes, n'en avait plus que trois cents. Les autres régiments avaient été un peu moins malheureux; mais la fièvre continuait, et chaque jour il entraît cinquante à soixante hommes dans les hôpitaux, sans compter ceux reçus aux ambulances qu'on avait été obligé de créer dans chaque régiment, parce que les hôpitaux étaient encombrés.

SECONDE EXPÉDITION DE BONE.

J'ai dit dans le premier volume comment le maréchal de Bourmont fit occuper Bone, les combats que la brigade Damremont eut à soutenir, et pourquoi elle fut obligée d'abandonner cette ville.

Depuis le départ des troupes françaises, les habitants de Bone étaient continuellement en guerre avec les Kbaïl leurs ennemis-nés, et ils avaient toujours refusé de se soumettre au Bey de Constantine, qui du reste n'était pas en état de les y contraindre. A différentes reprises, les hordes des montagnes étaient venues bloquer la

ville, couper toutes ses communications avec la campagne, et tenter de l'emporter d'assaut; mais les habitants, aidés par quatre-vingts Turcs, qui s'étaient réfugiés parmi eux, repoussèrent vigoureusement toutes les attaques.

Au commencement de juillet 1831, le général Berthezène fut averti que ce peuple, qui conservait toujours pour nous le plus grand attachement, quoique nous l'eussions abandonné depuis un an à la fureur de ses ennemis, se trouvait étroitement bloqué, et qu'il allait être obligé de se rendre faute de vivres et de munitions. On voulut profiter de l'occasion qui se présentait pour conserver ce point important de la côte : M. Constantin, agent de la maison Sellières, reçut la mission d'aller à Bone sur un petit bâtiment (*la Casbah*) dans lequel on l'autorisa à embarquer des vivres pour les aller vendre dans cette ville, avec vingt sacs de riz et quelque peu de biscuit dont le général faisait cadeau aux habitants. Arrivé à sa destination, M. Constantin débarqua sans obstacle, quoique les Kbaïl tinsent la ville assiégée du côté de la terre. Ce qu'il apportait de la part du général fut reçu avec reconnaissance; mais lorsqu'il offrit ses marchandises à des prix modérés, on lui répondit qu'on n'avait besoin de rien, et que la place était approvisionnée par Tunis et par Alexandrie, dont

les navires venaient vendre toutes les choses nécessaires à la vie et à bien meilleur marché. M. Constantin se rembarqua, et rentra à Alger avec toutes les marchandises qu'il avait emmenées pour le compte de sa maison.

Bone tenait depuis long-temps avec ses seules ressources, et, pour peu qu'on aidât les habitants, il était certain que les Kbaïl ne parviendraient jamais à s'en emparer. Je crois même qu'une députation fut envoyée au commandant du corps d'occupation, pour lui demander des Zouaves, des armes et des munitions; mais cette députation insista beaucoup pour qu'on n'envoyât point de troupes françaises. On choisit cent vingt-cinq Zouaves tous Mahométans, à l'exception de douze officiers et sous-officiers. Le commandement en fut donné au capitaine Bigot, qui eut ordre de se tenir prêt à partir au premier jour. Chaque homme fut approvisionné à cent cinquante cartouches. On donna en outre à ce détachement soixante grenades et cinquante obus chargés, quarante mille cartouches algériennes, cent fusils et soixante habillements complets, afin de pouvoir armer et équiper les Turcs ou les habitants du pays qu'il pourrait recruter. Le chef de bataillon Huder, un des officiers attachés à l'ambassade de Constantinople, qui venait d'arriver à Alger, reçut le commande-

ment supérieur du détachement avec le titre de consul de France à Bone. Un employé des vivres fut aussi envoyé dans cette ville pour les distributions qui devaient être faites à la garnison ; mais on lui enjoignit de prendre le titre de négociant, et on lui défendit de porter son uniforme.

Qui croira jamais qu'une nation aussi puissante que la France ait pu avoir recours à d'aussi petits moyens pour s'emparer d'une ville de deux mille habitants, et que la présence seule d'une frégate pouvait réduire ? Il fallait occuper Bone ou ne pas l'occuper : si on se décidait pour le premier parti, il fallait le faire d'une manière digne de la nation française. Avec deux bataillons, on aurait pu débloquer la place et imposer des lois aux Maures et aux Arabes.

Le détachement du capitaine Bigot s'embarqua, le 9 septembre, sur la corvette *la Créole*. Après une traversée heureuse, cette corvette jeta l'ancre dans le port de Bone le 14 septembre. Il existait alors dans cette ville un homme influent et ambitieux, Sidi Achmet, commandant de la Casbah, qui n'avait demandé du secours au général Berthezène, que dans l'intention de se faire un petit état indépendant sous la protection de la France. L'aspect de l'uniforme des Zouaves, de leurs armes et des officiers français qui les

commandaient, firent comprendre à Sidi-Achmet qu'il s'était trompé; et le jour même du débarquement on l'entendit répéter plusieurs fois : « *Pas de cela.* » Dès lors il ne pensa plus qu'à se débarrasser des Français avant qu'ils n'eussent reçu des renforts.

Le commandant Huder, qui avait vécu longtemps dans le Levant, connaissait les Turcs, et avait une grande confiance en eux. Son premier soin fut de chercher à s'attacher ceux qu'il trouva dans Bone; mais en même temps il ménageait les habitants, et évitait avec le plus grand soin tout ce qui pouvait les blesser : il poussa la complaisance jusqu'à renvoyer à bord de la corvette les tambours, dont le bruit les fatiguait.

Le caractère affable et conciliant du commandant Huder lui donna dès les premiers jours une grande influence sur les principaux de la ville, influence qu'il ne sut pas assez déguiser : il intervint dans quelques affaires extérieures auxquelles il aurait été plus sage de rester étranger; il fit ôter à Sidi-Achmet le commandement de la Casbah, dans laquelle il mit une garnison de 45 hommes commandés par un officier; mais il n'osa pas s'emparer ouvertement de ce fort, ni faire arrêter Sidi-Achmet, dont les complots étaient connus, quoiqu'il les conduisit avec beaucoup d'adresse.

Il y avait aussi à Bone l'ancien Bey de Constantine (*Ibrahim-Bey*), qui vivait dans une grande obscurité, et autour duquel les mécontents paraissaient vouloir se réunir; l'influence qu'il exerçait encore dans le pays leur rendait son appui nécessaire. Cet homme commença à exciter les tribus de la campagne, qui ont toujours été très-disposées à faire la guerre aux chrétiens.

Dans l'intérieur de la ville, les conjurés firent tous leurs efforts pour animer les esprits contre les Français : dans les mosquées, les Imans prêchaient contre eux et contre leurs partisans; et des émissaires furent envoyés auprès des Zouaves pour les engager à se révolter. Le capitaine Bigot, qui parlait arabe, comprenant les discours des embaucheurs, maltraitait ceux qu'il rencontrait. Cette conduite attira sur lui la haine du peuple, qui le redoutait déjà beaucoup à cause de la fermeté de son caractère et du pouvoir qu'il avait sur ses soldats. On fit plusieurs tentatives pour indisposer le commandant Huder contre lui; mais ils n'en continuèrent pas moins à vivre dans la meilleure intelligence et à se prêter un mutuel secours. Cependant les amis de Bigot eurent moins de crédit que jamais.

La confiance de Huder était particulièrement entretenue par la déférence qu'avaient pour lui

les chefs de la ville, dont le Kaïd, ou commandant, était tout dévoué aux Français. Les tribus voisines ne montraient aucune disposition hostile; les vivres arrivaient en abondance : la mesure de blé, qui valait 14 boudjous, était tombée à sept; les Turcs qui s'étaient mutinés étaient rentrés dans l'ordre sur quelques paroles que le commandant Huder leur adressa; et depuis lors ils paraissaient lui être entièrement dévoués.

Le 24 septembre, dix jours après l'arrivée des Français, une réunion eut lieu chez Achmet, et on y décida qu'on irait chez le commandant Huder, pour lui intimer l'ordre de quitter la ville, et pour se défaire de lui au besoin. L'exécution de ce dernier projet ne présentait aucune difficulté, car cet officier n'avait pour garde qu'une sentinelle devant sa porte. Cependant le courage manqua aux conspirateurs; quand ils virent la sentinelle, ils se retirèrent sans avoir osé entrer dans la maison du commandant. Pendant la nuit, Ibrahim vint le trouver, et le prévint qu'il existait un complot pour s'emparer de la Casbah, dont les portes étaient toujours ouvertes et dans laquelle les habitants armés entraient librement et à toute heure. Pour prix de cet avis, Ibrahim demanda au commandant de l'argent à emprunter : celui-ci lui donna 200 boudjous, qui servirent à Ibrahim à payer les hommes dont il

avait besoin pour exécuter la trahison qu'il méditait.

Tout ce qui se passait ouvrit enfin les yeux à Huder, et il écrivit le 25 septembre une lettre au général Berthezène, dans laquelle il dépeignait sa position comme très-dangereuse, et demandait du renfort; « mais seulement 100 ou 150 hommes, disait-il, tous musulmans. » Il appuyait encore beaucoup sur la nécessité de ménager les habitants de Bone, et se plaignait des conseils violents des officiers sous ses ordres, qui ne partageant point du tout sa manière de voir, voulaient qu'on fît arrêter les principaux chefs de la sédition, et qu'on s'enfermât avec eux et les Zouaves dans la Casbah.

Au lieu de se rendre à leurs avis, le commandant cherchait à gagner du temps; il continuait à laisser les soldats errer librement dans la ville; et les portes de la Casbah restèrent ouvertes : l'officier qui y commandait prenait ses repas en ville, assez loin du fort.

La Créole, qui était restée dans le port, mit à la voile le 26 pour retourner à Alger. Son départ fut le signal de la révolte : à 9 heures du matin, pendant que l'officier de la Casbah était à déjeuner dans la ville, Ibrahim se présenta à la porte de cette citadelle avec trente hommes armés; les cinq hommes de garde à la porte se

réunirent aux siens, et il entra. Les Turcs ne firent aucun mouvement; les Zouaves intimidés posèrent les armes, et deux coups de canon annoncèrent à la ville et à la campagne le succès d'Ibrahim.

Huder et Bigot, avertis de la tentative de l'ennemi, se portèrent vers la Casbah avec trente ou quarante hommes. A leur arrivée devant la porte, ils furent accueillis par une vive fusillade. Leurs soldats terrifiés se jetèrent à plat ventre et refusèrent de marcher; les officiers se portèrent seuls en avant: mais voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, et s'apercevant qu'on cherchait à leur couper la retraite, ils regagnèrent la ville dont les habitants allaient fermer la porte pour les empêcher d'y rentrer.

Aux coups de canon partis de la Casbah, *la Créole*, encore peu éloignée, revint, et son équipage, joint à celui du brick *l'Adonis*, pouvait fournir 110 hommes de débarquement, lesquels, réunis aux Zouaves restés fidèles et à quelques Français, faisaient un total de 200 hommes. Le commandant Huder avait l'intention de tenter avec ce peu de monde un coup de main sur la Casbah pendant la nuit, et on fit pour cela des préparatifs à bord des navires. Mais les habitants de la campagne étant entrés en très-grand nombre dans le fort, et ceux de la ville ayant

protesté de leur innocence et promis de déboucher les troupes d'Ibrahim et de l'assassiner lui-même, Huder renonça à son projet d'attaque. Il ne lui restait plus alors que deux partis à prendre : l'un de faire arrêter les principaux de la ville, de les amener dans sa maison et de s'y renfermer avec les marins et ses soldats ; l'autre, d'évacuer immédiatement la place. Il ne se décida ni pour l'un ni pour l'autre.

Deux jours se passèrent sans qu'Ibrahim fit la moindre attaque contre nos troupes ; mais les Kbaïil arrivaient en foule, et les habitants de la ville commençaient à prendre un ton élevé dans leurs relations avec les Français. Le commandant espérait toujours les gagner par des marques de confiance ; il négligea de prendre les précautions convenables et surtout de consigner ses soldats dans la caserne ; seulement il établit à la porte de la marine un poste de 40 marins.

Le 29, l'affluence des habitants de la campagne était extraordinaire dans la ville ; beaucoup entraient sans armes dans une maison située près la porte de Constantine et en ressortaient armés. Les choses étaient dans cet état, lorsque vers 9 heures, une députation se rendit près du commandant Huder, et lui déclara : « Que les habitants de Bone avaient été trompés par les Français ; qu'au lieu d'un consul avec une escorte

de musulmans qu'ils avaient demandé, on leur avait envoyé des troupes commandées par des officiers français et un gouverneur. Huder cherchait à les calmer; mais vivement pressé par eux, il leur annonça qu'il allait évacuer la ville, et envoya demander des moyens de transport aux navires. Dans cet instant trois coups de canon partirent des remparts de la Casbah : aussitôt les portes de la ville furent attaquées et les postes qui les gardaient obligés de se replier. Le capitaine Bigot courut à la caserne des Zouaves où il ne trouva que quelques hommes; il se mit à leur tête et se dirigea sur la porte de Constantine; ayant rencontré la garde qui se repliait, il la rallia; mais ses soldats l'abandonnèrent; et, resté seul dans une rue étroite, il fut entouré par une foule d'ennemis. Ne consultant que son courage, il voulut se faire jour le sabre à la main : deux Arabes tombèrent sous ses coups; mais, atteint par une balle, il tomba lui-même blessé grièvement; les assaillants se jetèrent alors sur lui, le dépouillèrent; et, après l'avoir relevé, ils lui tranchèrent la tête avec son propre sabre.

Un grand nombre de soldats dispersé dans la ville fut pris sans faire la moindre résistance; cinquante seulement, dont plusieurs sans armes, gagnèrent la porte de la marine. Là, réu-

nis aux marins, ils se défendirent pendant plus d'une heure, mais le nombre des ennemis croissant toujours, et le commandant voyant qu'il était impossible de résister plus long-temps, battit en retraite et chercha à gagner les embarcations des navires qui s'approchaient pour prendre les restes de la garnison et les marins qui combattaient avec eux. Les soldats arrivèrent en désordre sur le quai où les embarcations abordaient : là, en butte à une vive fusillade tirée des remparts, les équipages des chaloupes perdirent beaucoup de monde. Le commandant Huder, atteint de deux coups de feu, se jeta à la nage pour gagner une embarcation ; mais à peine y fut-il arrivé qu'une balle lui fracassa la tête et l'étendit raide mort. Les embarcations ayant recueilli tous ceux qui avaient échappé au carnage, se hâtèrent de regagner leurs bords.

La Créole et l'Adonis ne purent pas protéger l'embarquement, parce que la partie élevée de la ville masquait à leurs feux le point où il avait lieu. Ils se contentèrent de tirer sur la ville, mais ils y firent peu de mal. Quand les Français se furent embarqués, les habitants de Bone arborèrent le pavillon parlementaire, et l'artillerie se tut sur-le-champ. Bientôt on vit arriver plusieurs des principaux de la ville porteurs d'une lettre, dans laquelle les habitants soutenaient n'avoir pris

part à aucun complot contre les Français, et prétendaient que tout le mal provenait de ce que le capitaine Bigot avait tué deux des hommes qui l'entouraient.

Il était déjà tard, et le reste de la journée se passa en négociations, que le commandant de la marine prolongea dans l'espoir de sauver les prisonniers restés dans la ville. De nouvelles forces vinrent heureusement appuyer ces négociations.

Le général Berthezène, s'apercevant, sans doute, qu'il avait commis une faute en laissant partir le commandant Huder avec si peu de monde, n'avait pas attendu sa lettre pour lui envoyer du renfort : le 27 septembre, deux cent quarante hommes du deuxième bataillon des Zouaves, sous les ordres du commandant Duvivier, avaient été embarqués à Alger sur les bricks *le Cygne* et *le Voltigeur*, qui mirent à la voile le même jour.

Ces navires arrivèrent à Bone le 29 au soir, et, le 30, les habitants, intimidés par leur présence, rendirent un officier et quatorze soldats prisonniers; le 1^{er} octobre, ils en ramenèrent encore dix-huit : quelques autres préférèrent rester dans la ville.

Quand le commandant Duvivier eut été instruit de tout ce qui s'était passé, il voulut tenter

un coup de main contre la Casbah, dont la prise aurait entraîné la reddition de la ville. Les troupes qu'il amenait, jointes aux Zouaves échappés de Bone et à la portion disponible des équipages des quatre navires, pouvaient former un total de cinq cents hommes; avec ce nombre il était probable qu'on viendrait à bout de l'entreprise; mais les Kbaïl, qui occupaient les positions autour de la ville, étaient quatre fois plus nombreux. Le capitaine de *la Créole*, craignant d'après cela de nouveaux désastres, ne voulut pas exposer encore une fois les marins sous ses ordres, et le commandant Duvivier ne put pas mettre son projet à exécution. Peu de temps après, les bâtiments firent voile pour Alger, où ils ramenèrent, le 11 octobre, les restes de la garnison de Bone et les Zouaves du commandant Duvivier.

Dans l'affaire de Bone, la marine eut trente hommes mis hors de combat : douze morts et dix-huit blessés grièvement. Après que les prisonniers eurent été rendus, on fit l'appel des Zouaves, et on trouva qu'il en manquait quarante-huit, nombre dont il faut retrancher ceux qui étaient restés bénévolement dans la ville, et probablement aussi les dix-neuf hommes de la garnison de la Casbah, pour avoir les pertes du détachement. En outre, douze blessés avaient pu être transportés à bord des bâtiments. On ne

perdit aucun des employés de l'administration.

La conduite peu ferme de l'officier supérieur qui commandait les troupes envoyées à Bone fut certainement cause du malheur qui leur arriva ; mais il faut convenir aussi que le gouverneur d'Alger commit une grande imprudence en envoyant seulement cent vingt-cinq hommes pour occuper une ville dans laquelle il savait que , malgré les bonnes dispositions des habitants , le général Damremont avait eu beaucoup de peine à se maintenir avec deux régiments et une batterie d'artillerie.

Cette déplorable expédition coûta la vie à un homme de grand mérite, le capitaine Bigot, dont l'instruction et le caractère ajoutaient encore beaucoup aux talents dont la nature l'avait doué.

Bigot était un élève très-distingué de l'École polytechnique, qui, après avoir fait la campagne d'Alger comme officier du génie, quitta cette arme pour entrer dans les Zouaves lors de la formation du second bataillon. Il vit dans l'organisation de ces nouvelles troupes des difficultés à surmonter qui lui parurent dignes de tous les efforts qu'il fit ensuite, et qui furent couronnés d'un plein succès. Tous ceux qui ont connu ce brave capitaine le regretteront toujours, et donneront avec nous des larmes à sa mémoire.

OCCUPATION DE LA VILLE D'ORAN.

Oran, situé à quatre-vingts lieues à l'ouest d'Alger, est bâti sur le bord de la mer dans le fond d'une baie. Cette ville occupe deux petits plateaux allongés qui sont séparés par une rivière assez forte pour faire tourner plusieurs moulins. Oran a été occupé par les Espagnols qui, après l'avoir abandonné et repris plusieurs fois, se sont définitivement retirés en 1791, après un tremblement de terre qui détruisit presque entièrement l'intérieur de la ville. Les fortifications, faites avec beaucoup de solidité, sont restées debout. Aujourd'hui, cette ville est entourée d'une chemise garnie de quelques redans; cette chemise est d'une très-mauvaise défense, mais elle est flanquée par des forts magnifiques, construits par les Espagnols. Au nord d'Oran, se trouve une anse peu profonde et où les bâtiments de guerre ne peuvent pas mouiller. A l'ouest, Oran est dominée par une montagne qui s'élève à 460 mètr. au-dessus de la mer, et se prolonge fort loin à l'ouest et au sud-ouest. Cette montagne forme un profil dont le pied tombe dans la mer. Sur son sommet, s'élèvent les ruines du fort Santa-Cruz. Au milieu du profil, et sur le chemin de Mars-el-Keber, se trouve le fort Saint-Grégoire qui

est en très-bon état, avec une forte lunette du côté du sud. Au pied de la montagne, sur le bord de la mer, est le fort de la pointe de la Moune, garni d'une nombreuse artillerie ; ce fort voit la rade d'Oran et celle de Mars-el-Keber. Dans la partie ouest de la ville se trouve la vieille Casbah, dont les fortifications sont en ruines mais qui sont cependant encore susceptibles d'une bonne défense. L'intérieur de ce fort est très-grand ; il y a encore des casernes qui peuvent être mises en état. Dans l'autre partie d'Oran, sur le mamelon qui domine la mer, s'élèvent les beaux remparts de la nouvelle Casbah : ce fort est presque neuf, les Espagnols ne l'avaient pas encore complètement achevé lorsqu'ils évacuèrent. C'était la résidence du Bey. Il existe dans l'intérieur des logements magnifiques, avec des jardins arrosés par des jets d'eau, provenant d'un conduit qui la distribue dans toute la Casbah. A l'extrémité sud de cette portion de la ville, se trouve le fort St.-André dans lequel il y a de beaux logements et des fontaines excellentes. Deux lunettes, placées en avant de ce fort, en défendent les approches et battent la plaine qui s'étend très-loin au sud et l'est. Ce fort tient en respect un grand faubourg (Raslaïne) qui touche sa contrescarpe, et s'étend à 600 mètres au sud. Dans ce faubourg, les Espagnols avaient un beau quartier de cava-

lerie, le fort St.-Philippe, et, en avant, une poudrière bien fortifiée. Ces deux bâtiments sont en ruines aujourd'hui. La partie est d'Oran est bordée au levant par un ravin assez profond, planté d'arbres et de raquettes; de l'autre côté de ce ravin, se trouve un grand village (Kerguenta) qui s'étend le long de la mer, sur une distance de 400 mètres; ce village est dominé par un coiteau sur lequel on n'a pas seulement placé une redoute.

Le port d'Oran en est à une lieue au nord-ouest; c'est la rade de Mars-el-Keber dont j'ai parlé plus haut. Cette rade, qui a la forme d'un demi-cercle, s'étend depuis la pointe de la Moune jusqu'à celle sur laquelle le fort de Mars-el-Keber est construit. Son diamètre est de 5000 mètr. Toute cette rade est entourée par les montagnes du Rammra qui s'élèvent de 400 à 500 mètres au-dessus de la mer. C'est un excellent mouillage où une flotte peut hiverner. Le fort de Mars-el-Keber, construit par les Espagnols, est très-vaste, on peut y loger 1500 hommes; il bat la mer, et croise ses feux avec ceux de la pointe de la Moune pour défendre l'entrée de la rade, tandis que le fort St.-Grégoire lance des bombes et des boulets sur les vaisseaux qui cherchent à la forcer. Un chemin, qui suit les contours du terrain, et dans lequel on ne peut mener ni voitures, ni

artillerie, met en communication Oran et Mars-el-Keber ; mais le trajet par mer est plus court et plus commode.

Nous sommes entrés dans ces détails pour donner une idée de la ville et de ses environs, et principalement pour l'intelligence de ce que nous allons exposer maintenant :

La première partie du 21^e de ligne, qui avait été embarquée le 11 décembre à Alger sur le bateau à vapeur *le Sphinx*, arriva le 13 sans accident dans la rade de Mars-el-Keber. Le 14, ces troupes débarquèrent et prirent possession du fort à demi ruiné. Comme on n'avait pas pu débarquer des vivres, et établir le service pour les distributions, les soldats furent nourris pendant deux jours à bord du *Sphinx* ; mais ensuite on leur fit, dans le fort, des distributions régulières.

Sept jours après le débarquement des premières troupes, le reste du régiment arriva, et, dès le lendemain, on envoya la compagnie de voltigeurs du premier bataillon, escortée par les grenadiers jusqu'à un rocher très-difficile à passer où ils restèrent en position, pour occuper le fort St.-Grégoire. Les Turcs qui s'y trouvaient reçurent les Français à bras ouverts, demeurèrent quelque temps avec eux dans le fort et rentrèrent ensuite dans la ville. Le général Damremont resta près d'un mois sans faire aucun

mouvement, il paraissait vouloir se borner à l'occupation de St.-Grégoire et de Mars-el-Keber. Dans cet intervalle, le 17^e arriva et fut logé à Mars-el-Keber. Ce fort étant trop petit pour contenir deux régiments, on était entassé les uns sur les autres; il y avait jusqu'à trente officiers dans la même chambre. Le général ayant pensé que le 17^e lui était inutile le renvoya en France, et alors on fut un peu mieux à son aise.

Pendant ce mois d'inaction, chaque matin une compagnie s'avancait jusqu'à une demi-lieue sur la montagne de Mars-el-Keber, et rentrait à midi; il en repartait alors une autre qui ne revenait que le soir. On envoyait aussi chaque jour des corvées pour faire du bois avec un détachement armé commandé par un officier. On ne rencontrait point d'ennemis; les Arabes venaient vendre des provisions au fort, et tout faisait croire que la contrée jouissait d'une tranquillité parfaite.

Depuis quelques jours, le général Damremont avait quitté Mars-el-Keber pour aller habiter St.-Grégoire, lorsque le premier bataillon du 21^e reçut l'ordre d'entrer à Oran; mais arrivé à moitié chemin, entre Mars-el-Keber et le fort Saint-Grégoire, il reçut contre-ordre et retourna à Mars-el-Keber où le général le suivit.

Le 4 janvier 1831, le général voulut de nouveau s'emparer de la ville; il donna l'ordre à une

section d'aller prendre position sur un mamelon qui se trouve au milieu d'une grande vallée qui vient déboucher dans la rade; et, après avoir laissé le 2^e bataillon pour garder le fort, il se mit à la tête du premier et se dirigea sur Oran. Les Arabes, ayant eu connaissance du mouvement des troupes françaises, s'étaient réunis au nombre de quatre cents environ et se portaient sur leur flanc. Voyant la hauteur occupée par peu de monde, ils l'attaquèrent avec vigueur et furent très-bien reçus. Le bataillon qui se portait en avant arriva au bruit des premiers coups de fusil, prit l'ennemi à revers et le força à la retraite, après lui avoir mis plusieurs hommes hors de combat. Dans le même moment, la cavalerie du Bey, qui était d'intelligence avec les Français, ayant été prévenue des intentions de l'ennemi, avait traversé le mont Rammra et descendait au galop : les Arabes, se voyant attaqués en tête et sur leurs deux flancs, se retirèrent avec la plus grande précipitation, sans nous avoir blessé un seul homme. Le bataillon continua sa marche sans être inquiété, et s'arrêta à la hauteur du fort St.-Grégoire, où il se forma en colonne serrée. On resta là quatre grandes heures et, dans cet intervalle, un interprète fut envoyé au Bey pour le prévenir de l'approche des Français et de leur intention d'occuper la ville. Ce

prince était très-satisfait de se voir débarrassé d'un gouvernement qui le fatiguait ; mais, d'un autre côté, il craignait que les habitants et les Arabes de la plaine, dont il connaissait les intentions, ne voulussent s'opposer à l'entrée des Français et qu'on en vînt aux mains. Il fit part de ses craintes au général, en lui conseillant de prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter l'effusion du sang.

Sur cet avis, le général ne s'en rapportant ni au nombre, ni à la valeur de ses soldats, ordonna de marcher dans le plus grand silence ; défense fut faite aux tambours de battre et aux clairons de sonner. On quitta la route, et on prit sur la gauche un petit sentier qui descend dans la partie basse de la ville, près du consulat anglais. Ce sentier était impraticable, et les sapeurs furent obligés de l'élargir dans des endroits et de le frayer tout-à-fait dans d'autres. Les soldats défilèrent un à un avec beaucoup de peine ; enfin, le bataillon arriva sur le bord de la mer, se forma en bataille et s'empara ensuite d'un grand magasin qui servait d'entrepôt pour les grains, et qu'on a nommé depuis la Maison-Carrée. Tout le bataillon fut logé là et y resta plusieurs jours sans occuper les hauteurs ni les batteries voisines d'où on pouvait l'écraser, et surtout la nouvelle

Casbah sous le canon de laquelle ce magasin se trouve situé.

Enfin le 2^e bataillon, laissant deux compagnies seulement pour former la garnison du fort Mars-el-Keber, vint s'établir dans la Maison-Carrée, et le 1^{er} alla s'emparer de la Casbah. Le Bey, prévenu quelques heures auparavant, s'était retiré dans une maison située près de la vieille Casbah, abandonnant aux Français son palais dans lequel il avait encore laissé des choses très-précieuses. Après la Casbah, le général s'empara de tous les autres forts qui touchent à l'enceinte de la ville. On trouva dans tous une assez grande quantité d'artillerie en mauvais état; les magasins renfermaient beaucoup de poudre et de projectiles; mais tout cela était jeté sans ordre, et on dut prendre infiniment de précautions pour éviter les accidents.

Trois ou quatre jours après avoir évacué la Casbah, le Bey, qui avait demandé à se retirer à Smyrne, s'embarqua avec toute sa maison et tous les Turcs qui purent entrer dans le navire avec lui; les autres restèrent en attendant que le général en chef envoyât des bâtimens pour les conduire chez eux, comme il avait été convenu par le traité.

Après le départ du Bey, le général Damremont, devenu gouverneur d'Oran, crut que dans peu

tout rentrerait dans l'ordre ; mais à l'approche des Français, les Maures et les Arabes épouvantés avaient presque tous abandonné la ville en emportant ce qu'ils possédaient ; il n'y restait plus que les juifs et quelques Maures qui n'osaient presque pas se montrer dans les rues. Ces mêmes habitants, et quelques Arabes de la plaine, venaient tous les jours rôder autour des remparts, et, s'embusquant derrière les haies et dans les maisons des faubourgs, ils tiraient des coups de fusil sur les sentinelles et sur les soldats qui se montraient à découvert le long des remparts ; mais ils ne touchaient personne. On leur ripostait rarement et jamais à coups de canon.

Le général Damremont, auquel j'ai rendu justice pour sa belle conduite pendant la campagne d'Alger et dans son expédition de Bone, paraît ne pas s'être comporté aussi bien à Oran. Plusieurs officiers du 21^e régiment de ligne, qui m'en ont beaucoup parlé tant en Afrique qu'au lazaret de Marseille, étaient fort mécontents de lui.

D'après le traité conclu entre le général Clauzel et le Bey de Turis, Oran devait être remis aux troupes de cette Régence, qui venaient d'arriver à Mars-el-Keber sur *le Sphinx*. Le général Damremont, qui avait probablement l'ordre de quitter Oran aussitôt l'arrivée des Tunisiens, partit pour Mars-el-Keber, escorté par un fort

détachement. Au moment de son départ, les Turcs, à qui on avait promis de les conduire en Asie, vinrent le trouver, et réclamèrent avec énergie l'exécution des engagements pris avec eux. N'ayant pas de bonnes raisons à leur donner, le général eut une peine infinie à s'en débarrasser; quelques-uns même le suivirent jusqu'à Mars-el-Keber. Les officiers du 21^e, lui faisant leur visite d'adieu, le prièrent de s'expliquer sur leur sort. Il les assura que les troupes françaises allaient bientôt évacuer la place, et qu'il ne les précédait que de quelques jours.

Le lendemain de son arrivée, *le Sphinx* vint mouiller devant Oran, où il débarqua le Kléfa du Bey et ses janissaires. Les chefs des tribus de la campagne étaient venus pour baiser la main de leur nouveau maître, et lui jurer obéissance. Avant d'entrer en ville, ils avaient laissé leur escorte dehors les murs : un détachement de la garnison alla au-devant du Kléfa et lui rendit les honneurs militaires; les forts de la marine le saluèrent de vingt et un coups de canon. A ce bruit les Arabes, qui attendaient leurs chefs au-delà des remparts, crurent qu'on voulait les massacrer, et qu'ils se battaient dans la ville contre nos soldats. Ils s'avancèrent aussitôt vers le fort Saint-André et du côté de la porte d'Alger, et engagèrent la fusil-

lade avec les postes. Le fort tira deux coups de canon qui mirent les assaillants en fuite. Enfin un chek, accouru à la porte d'Alger, les rassura tant par sa présence que par ses paroles, et la fusillade cessa.

Les Tunisiens, avec leur chef en tête, firent leur entrée dans la Casbah au son de la musique. Ils furent logés dans le premier corps de bâtiment à droite en entrant, où les janissaires eurent des casernes, et le Bey de beaux appartements démeublés.

Il paraît que, dans le traité avec Tunis, on avait énuméré tout ce qui se trouvait dans les magasins d'Oran en vivres et en munitions de guerre. Il était aussi question de deux cent trente-cinq mulets et d'un certain nombre de chevaux restés dans les écuries de l'ancien Bey. Quant aux mulets, on les avait laissé voler par les Bédouins, et les chevaux consistaient en cinquante-six rosses qui n'avaient plus que la peau sur les os ; les grains avaient été vendus. L'artillerie refusa de livrer les munitions de guerre, jusqu'à ce qu'elle eût reçu à cet égard des ordres positifs du général en chef de l'armée.

Le Kléfa, qui comptait trouver en arrivant de quoi équiper, nourrir ses troupes et augmenter un peu sa propre fortune, fut très-désappointé ; il se fâcha tout rouge, dit qu'on l'avait trompé

de la plus indigne manière, et qu'il allait en instruire son souverain.

Pendant que ceci se passait à Oran, le général Damremont, avec tout son état-major embarqué sur *le Sphinx*, faisait route pour Alger. Le colonel Lefol du 21^e, resté gouverneur d'Oran, et commandant des troupes françaises, fit peu d'attention aux plaintes du Tunisien ; il se contenta d'occuper la ville et de faire observer les Arabes, qui venaient de temps en temps, à la faveur des haies, tirer des coups de fusil sur nos sentinelles, mais toujours sans blesser personne. Le colonel avait ordre de ne pas sortir des forts et de l'enceinte de la ville. Les Tunisiens n'osaient pas mettre le pied dehors.

Il n'y a point de bois dans les environs d'Oran, et les broussailles se composent de touffes de dattiers nains, mélangées de quelques genêts qu'on ne peut pas brûler. Le besoin de combustibles se fit bientôt sentir : on envoya des corvées armées dans le village de Kerguenta démolir les maisons abandonnées, pour avoir les portes, les fenêtres et le bois des planchers. Les soldats s'acquittèrent fort bien de la mission qu'on leur avait donnée, et dans peu de temps tout ce qu'on put détruire fut détruit. Quand le village fut démoli, on attaqua la ville, et dans la portion ouest surtout la plus grande partie

des maisons furent dévastées. Heureusement le gouvernement a fini par envoyer du charbon de terre, et les démolitions ont cessé. M. le lieutenant-colonel Lunie, qui commandait la place, prit si bien ses mesures que tout ce qui restait debout fut respecté.

Cependant beaucoup de cheks étaient venus faire leur soumission au Kléfa ; et ceux qui ne voulaient pas se soumettre, voyant que leurs attaques ne servaient qu'à leur faire perdre du monde et épuiser leurs munitions, les cessèrent, et la tranquillité commença à s'établir. Les Arabes de la campagne, à qui on avait permis de venir tout armés jusqu'aux portes de la ville, amenaient beaucoup de bestiaux, de la volaille, des fruits, du laitage, etc., qu'ils vendaient à bon marché. Plusieurs habitants d'Oran, qui avaient pris la fuite à l'approche des Français, sachant comment on agissait avec leurs compatriotes restés en ville, se hasardèrent à rentrer. Chaque jour on voyait revenir quelques familles, amenant les femmes, les enfants et tous leurs bagages sur deux ou trois mulets ; mais le concours n'était pas considérable, et pour la moindre chose ils repartaient ; en sorte que, malgré la tranquillité apparente dont on jouissait, la ville était presque déserte.

Lorsqu'on sut à Alger que les hostilités avaient

cessé autour d'Oran, et qu'on pouvait sans danger sortir de la ville et aller assez loin dans les environs, je reçus l'ordre de m'embarquer pour Oran, et, avec les escortes qui me seraient fournies par la garnison de cette ville, de faire la carte des environs, et de pousser des reconnaissances dans l'intérieur des terres aussi loin qu'il me serait possible.

J'arrivai à Mars-el-Keber le 28 juin ; le 29, je me rendis à Oran, et je remis au colonel Lefol les ordres dont j'étais porteur. J'appris, sans beaucoup de surprise, qu'on n'était rien moins que tranquille. Depuis peu de jours, les Tunisiens avaient fait une expédition nocturne, et étaient tombés sur une tribu nomade, qu'ils avaient presque entièrement massacrée : quarante têtes avaient été apportées en triomphe et exposées sur la place publique, où les enfants s'amuserent à les faire rouler à coups de pied. Les femmes et les bestiaux de cette tribu avaient été pris et ramenés par les vainqueurs ; mais le Kléfa, ayant été prévenu de cela, envoya l'ordre à ses troupes, avant qu'elles fussent entrées dans la ville, de relâcher toutes les femmes, mais de garder le bétail, qui consistait en plus de trois mille têtes de vaches, bœufs et moutons, dont le Kléfa fit son profit.

Peu de jours après cette sottie expédition, le

fils de Ben-Adré, kaid qui habitait dans le village de Raslaine, et qui exerçait une grande influence sur toutes les tribus du voisinage, ayant voulu forcer une consigne, fut tué par la sentinelle qui lui tira dessus à bout portant. Cet accident, joint à ce que venaient de faire les Tunisiens, indisposa toutes les tribus, qui menaçaient de se révolter et, surtout, de venger la mort du fils de Ben-Adré par celle du lieutenant-colonel. Le père de ce malheureux montra, dans cette circonstance, une résignation et un sang-froid auxquels ont été loin de s'attendre. Il vint trouver le colonel, et lui dit que Dieu avait voulu que son fils fût tué, que c'était un malheur; mais qu'il n'en continuerait pas moins à vivre en bonne intelligence avec les Français. Le colonel lui témoigna tous ses regrets, et lui fit expliquer comment les règles de notre discipline militaire voulaient qu'on tirât sur un homme qui cherche à violer une consigne.

Le 21^e régiment de ligne, qu'on berçait depuis six mois de l'espoir d'être relevé à chaque instant, était dans un dénûment complet (1) : la moitié des soldats n'avaient plus ni linge ni habits,

(1) Sous prétexte que ce régiment ne faisait point partie du corps d'occupation d'Afrique, on ne lui avait envoyé ni linge, ni habits, ni chaussures.

et marchaient pieds nus. Les officiers eux-mêmes n'étaient guère mieux équipés : plusieurs portaient des habits auxquels on avait été obligé de mettre jusqu'à six pièces de nuances différentes; très-peu avaient des bottes : j'en ai connu plusieurs qui étaient réduits à porter des souliers faits par les Maures, qui coûtaient cinq *rabia boudjous* (2 fr. 25 c.) la paire et duraient cinq jours. A mon arrivée, ces messieurs me contèrent, à l'envi les uns des autres, toutes leurs tribulations : « Depuis six mois on nous a indi-
« gnement trompés, me dirent-ils; le général
« Damremont, à son départ, nous avait assuré
« que nous allions être relevés, et que nous le
« trouverions encore au lazaret de Marseille. Dix
« fois on nous a fait espérer, et nous sommes en-
« core ici. Comment y sommes-nous? comme les
« auxiliaires d'un barbare qui ne veut que ruiner
« la contrée, et maîtres d'une ville dont nous n'o-
« sons pas seulement sortir à cinquante pas en
« ayant des remparts; on nous laisse deux mois
« sans courrier. Malgré toutes nos réclamations,
« nous n'avons jamais pu parvenir à nous faire
« envoyer une paire de souliers : voyez dans quel
« état sont nos soldats et nous-mêmes, et pour-
« rez-vous ne pas dire : Qu'a donc fait le 21^e pour
« que lui, seul de toute l'armée d'Afrique, soit
« traité de cette manière? Vous demandez des es-

« cortes pour courir la campagne, faites donner
« d'abord des souliers aux soldats : et puis pen-
« sez-vous que les Arabes vous laisseront tran-
« quilles? non, ils seront toute la journée à vous
« harceler, et vous allez faire tuer des hommes
« sans obtenir aucun résultat, etc. »

Les troupes du Dey étaient encore plus malheureuses que les nôtres; elles s'étaient accrues de deux cents Turcs qu'on n'avait pas envoyés en Asie malgré la promesse qu'on leur en avait faite. Ces malheureux mouraient de faim, et, ne sachant plus que devenir, ils avaient pris du service sous le nouveau bey. Quand je les vis, Turcs et Tunisiens étaient réduits à la dernière extrémité : le Kléfa n'ayant point d'argent ne pouvait pas les payer. On leur distribuait chaque jour un pain gros comme le poing, qui ne satisfaisait pas le quart de leur appétit, et ils vendaient leurs armes et leurs habits pour subsister. Leurs figures étaient caves, leurs yeux hagards, et leur démarche annonçait l'abattement. On ne pouvait réellement pas les regarder sans éprouver un sentiment de compassion. Les Tunisiens étaient logés dans la Casbah avec le Bey, et les Turcs campaient sous quarante tentes, à trois cents mètres des remparts de la ville, hors la porte d'Alger.

Le 29 juin, après diner, j'allai visiter le camp

des Turcs. En arrivant je fus assailli par une centaine de chiens qui leur servaient de sentinelles pendant la nuit. Les tentes des Turcs étaient dans le genre de celles que nous trouvâmes au camp de Staoueli. Il y avait six ou sept hommes par tente, dont la tenue et l'air sinistre annonçaient assez la misère à laquelle ils se trouvaient réduits. Tous leurs bagages consistaient en deux nattes de joncs et quelques peaux de moutons étendues par terre, et sur lesquelles ils se couchaient tout habillés; deux ou trois plats en terre, une peau de chèvre avec le poil en dehors, qui était remplie d'eau et pendue à un piquet à la porte de la tente. Il y avait devant chaque tente un petit rectangle en feuilles d'agaves, dans lequel ils se mettaient pour faire la prière en tournant la face du côté de la Mecque. De distance en distance s'élevaient sur quatre poteaux de hampes de la même plante, des espèces de cages, faites avec des morceaux de hampes et des feuilles, dans lesquelles quatre hommes pouvaient monter pour tirer sur l'ennemi en cas d'attaque. Autour de quelques-unes des tentes étaient attachés, par les pieds de devant, cinq ou six mauvais chevaux ou mulets maigres à faire peur. Je vis les Turcs sortir des tentes, se laver, puis faire leur prière et rentrer. Je les avais jusque-là observés en silence; je m'appro-

chai alors de la tente qui me parut la plus considérable, et en abordant ceux qui s'y trouvaient, je leur dis quelques mots en langue franque. Ils se levèrent aussitôt et vinrent me toucher la main. Deux ou trois, qui étaient occupés à préparer le souper, ne se dérangèrent pas : l'un pilait avec une pierre toutes sortes d'herbes dans un plat de bronze, le second apportait l'outre d'eau, et le troisième remuait, avec un morceau de bois, de l'orge bouillie dans un plat de terre. Beaucoup de Turcs des tentes voisines, me voyant entré en conversation avec les leurs, vinrent me toucher la main et me dirent chacun leur mot. On me fit voir les armes dans les plus grands détails; on me montra les cartouches et les pierres à fusil; quelques hommes firent devant moi l'exercice du fusil et du yatagan, tandis que d'autres montèrent dans la cage afin de me faire comprendre comment ils s'y plaçaient pour tirer sur les Bédouins. Je leur témoignai combien j'étais satisfait, et me préparais à leur souhaiter le bonsoir, lorsqu'ils m'invitèrent avec instance à rentrer dans la tente. Je me rendis à leurs désirs; à peine fus-je entré que les cuisiniers apportèrent devant moi les deux plats qu'ils préparaient; ils furent placés sur une natte de joncs, et tout le monde s'accroupit autour après m'avoir forcé de m'accroupir le

premier. Le cuisinier m'apporta une cuiller, mais comme je vis que tous les conviés allaient manger avec leurs doigts, je la refusai. On voulut que je portasse le premier la main au plat : je pris une poignée d'orge qui était tellement aigre qu'il me fut impossible de la manger ; je goûtai aussi à la salade qui avait dix odeurs et goûts différents. Après être resté quelques minutes pour la forme, je me levai et souhaitai le bonsoir à mes camarades, qui ne perdirent pas un seul coup de dent.

Le lendemain à la pointe du jour, nous allâmes au fort Saint-André, d'où on découvre parfaitement la campagne, pour prendre une idée du terrain. Nous étions là depuis un quart d'heure, lorsque nous vîmes dix cavaliers arabes, armés de pied en cap, sortir du village et se diriger vers des tombeaux qui sont à portée de canon à l'est du fort. Leurs chevaux marchaient au grand pas ; une jeune femme, pieds nus et la tête couverte d'un morceau de laine blanche, les suivait en courant à travers les pierres et les épines. Pas un d'eux n'y faisait attention. Ces cavaliers étaient les parents du jeune homme tué par une sentinelle ; ils allaient tous les matins prier sur son tombeau avec sa veuve. Arrivés au terme de leur course, ils mirent pied à terre, abandonnèrent leurs chevaux, et se

prosternèrent sans attendre la femme qui n'arriva qu'un instant après. Elle se prosterna avec eux, et bientôt nous entendîmes ses cris dont elle faisait retentir les airs. Après être restés là pendant une heure, les Arabes remonterent à cheval et revinrent au village sans s'occuper de la pauvre femme qui, cette fois, resta beaucoup en arrière.

En quittant le fort nous nous dirigeâmes vers le marché où il y avait beaucoup de monde. A notre arrivée, ma surprise fut grande lorsque je vis tous les Arabes armés : à côté d'un panier d'œufs, avec un petit pot de beurre et deux poules, était accroupi un homme ayant un yatagan au côté, une paire de pistolets dans sa ceinture et un long fusil à la main; plus loin, deux ânes portant pour quatre sous de bois, étaient conduits par un Arabe semblablement équipé : ici l'un posait ses armes pour mesurer son grain; là un autre se promenait autour de ses moutons avec un fusil armé sur l'épaule. Pendant que nous étions occupés à contempler cette singulière scène, quelques coups de fusil partirent à nos oreilles. Je demandai aussitôt aux soldats qui m'accompagnaient ce que cela signifiait : « Rien, me dirent-ils, ce sont les Bédouins qui tirent en l'air pour s'amuser; toute la journée ils en font autant; nous y sommes

« habitués ; nous n'y faisons pas attention. »
Après avoir parcouru le marché, nous rentrâmes en ville ; j'y vis plusieurs Arabes armés qui circulaient dans les rues. Les marchands dans les boutiques et les cafetiers sur leurs bancs avaient le yatagan à la ceinture et le fusil à côté d'eux. J'étais très-étonné de tout ce que je voyais, et je ne pouvais pas comprendre que le gouverneur permit à tous ces gens-là d'être ainsi armés. Rentré à la Casbah, je fis mes observations là-dessus : on me répondit que si on voulait empêcher aux Arabes et aux Maures de porter des armes, on n'en verrait pas un seul dans la ville ; que du reste ils n'en avaient jamais fait mauvais usage, et qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un soldat eût été attaqué depuis l'entrée des Français. Cependant, ajouta-t-on, quand les Arabes viennent attaquer la ville, ceux qui sont au marché vont les rejoindre après avoir vendu leurs marchandises, et tirent avec eux des coups de fusil contre nos postes ; mais ils n'ont jamais tué personne.

Ce même jour nous allâmes avec deux officiers du 21^e visiter les cafés de la ville. En entrant dans celui qui se trouve près de la porte de la marine, un Maure de distinction se leva, vint nous présenter la main, et nous offrit, très-affectueusement, une tasse de café que nous ac-

ceptâmes. Le garçon qui nous servit était armé d'un yatagan et d'une paire de pistolets. En me donnant ma tasse, il aperçut une paille dedans et fit un mouvement pour l'ôter avec ses doigts; mais ayant réfléchi que ce n'était pas propre, il tira son yatagan et l'enleva très-adroitement avec la pointe.

LE BEY.

Celui de ses parents que le Bey de Tunis avait investi du gouvernement de la province d'Oran, voyant toutes les difficultés qu'éprouvait la ratification du traité conclu avec le général en chef de l'armée française, ne voulut point quitter le certain pour l'incertain. Le Kléfa fut alors investi de tous les pouvoirs de Bey, et il en prit même le titre. Comme j'étais logé tout près de lui dans la Casbah, je passais mes instants de loisir à examiner la manière de vivre de ses soldats et les coutumes observées dans son palais.

Les trois cents Tunisiens qui formaient la garde du Bey étaient divisés en *spahis* (cavaliers) et en *janissaires* (fantassins).

Les spahis, au nombre de cent environ, avaient seulement cinquante ou soixante chevaux, dont la moitié était attachée dans la cour, sans abri et exposée toute la journée à l'ardeur du soleil. Ces chevaux étaient pansés par quelques esclaves

qui ne les étrillaient jamais, les assommaient de coups et les laissaient bien souvent mourir de faim. Quand les spahis voulaient sortir, les esclaves sellaient les chevaux et les leur amenaient devant la caserne.

Les cavaliers et les fantassins étaient logés dans un grand bâtiment qui tient au palais du Bey. Là, se trouvent de petites chambres placées à la suite les unes des autres, dans lesquelles ils étaient six ou sept ensemble. Tout leur ameublement consistait en nattes de joncs et quelques peaux de mouton pour se coucher, deux ou trois sales pots en terre et une outre en peau de chèvre. En dehors des chambres se trouvaient pendus à des cordes des tripailles et de petits morceaux de viande très-minces qui séchaient au soleil. Ceci formait leur principal aliment. Ils mettaient quelques-uns de ces morceaux ainsi séchés dans un pot avec de l'huile ou de la graisse de mouton; ils y ajoutaient ensuite des tomates, des concombres, des poivres longs, du maïs vert, des oignons et quelques herbes aromatiques; ils recouvraient ce pot avec un autre à fond troué, qui était rempli de couscoussou, et, le plaçant sur le feu, le couscoussou cuisait à la vapeur du *fricot* placé dans le fond de la marmite : quand il était bien cuit, on dressait le tout dans un ou quelquefois deux plats; alors

toute la chambrée s'accroupissait autour, prenait à grosses poignées et mangeait avec une avidité gloutonne.

Les Tunisiens que j'ai vus à Oran ne sont pas aussi bons croyants que les Turcs et les Maures ; ils ne faisaient pas toujours les ablutions recommandées par le saint prophète, et quand le mouzen du haut de la mosquée avait appelé les fidèles à la prière, un grand nombre ne se prosternaient pas ; j'en ai même vu quelques-uns se moquer des pratiques des autres : en cela ils n'imitaient pas leur chef ni ses officiers :

Le soleil n'achevait jamais le tour de la terre, sans que la prière ne se fît solennellement trois fois au palais : à la pointe du jour, à quatre heures et à neuf heures du soir. Ces époques étaient marquées par une musique ou charivari, qui durait tant que le Bey était en prière. Voici comment l'orchestre était composé : deux hommes debout portaient au cou chacun une grosse caisse, sur laquelle ils frappaient d'un côté avec un tampon et de l'autre avec une petite baguette ; vis-à-vis eux s'en trouvaient deux autres accroupis, ayant à droite et à gauche une petite caisse hémisphérique sur laquelle ils frappaient avec des baguettes en bois : ceux-ci montraient beaucoup de talent dans leur art : ils croisaient leurs coups, variaient les airs avec une dextérité et un accord

surprenants. Pendant que les tambours vous cassaient la tête, vos oreilles étaient écorchées par une espèce de hautbois à son bien aigu, dont jouaient deux hommes placés debout sur une ligne perpendiculaire à celle des tambours. Ce charivari durait chaque fois pendant trois quarts d'heure. Ayant entendu cette musique sauvage, et vu le plaisir que chacun y prenait, je leur fis demander par un interprète comment ils trouvaient la nôtre : « Elle n'a point de caractère, » répondirent-ils ; cette grande quantité d'instruments que vous employez se contrarient les uns les autres et ne produisent rien d'agréable. » J'eus plusieurs fois occasion de remarquer que les Tunisiens ne se donnaient pas la peine d'écouter la musique du régiment, quand elle jouait le dimanche sur l'esplanade de la Casbah.

Les janissaires ne montaient pas la garde à leur caserne ni au palais du Bey : ceux qui s'y trouvaient ainsi que les officiers attachés à la cour, se promenaient sans armes, les bras croisés, ou ils étaient accroupis devant les portes dans les appartements ou sous le vestibule, occupés à fumer et à regarder les mouches voler.

VISITE AU BEY.

Comme la plus grande partie du terrain que je devais parcourir est en plaine, je désirais beaucoup avoir une escorte de cavalerie afin d'écarter celle des Arabes, qui ne manquerait pas de venir nous courir dessus aussitôt que nous serions un peu avancés dans la campagne, et nous n'avions pas un seul cavalier à Oran. Le colonel m'engagea à faire une visite au Bey pour lui demander une partie des siens. J'y allai accompagné d'un interprète : nous fûmes d'abord introduits dans la salle d'audience, où on nous pria d'attendre qu'on eût prévenu sa seigneurie. Cette salle est oblongue, avec un rang de colonnes en marbre blanc ; le plafond était orné d'étoiles dorées ; il n'y avait pas un seul meuble : au milieu, dans une niche, se trouvait le siège sur lequel le Bey s'asseyait pour rendre la justice et donner audience. Ce siège se composait de deux petits matelas placés l'un sur l'autre et recouverts d'une belle peau de tigre ; dans le fond et sur les côtés on voyait des coussins rouges brodés en or.

Un nègre vint nous avertir que le Bey nous attendait dans sa chambre ; alors nous y montâmes par un escalier fort étroit. En entrant nous vîmes ce prince assis les jambes croisées sur un

coussin placé dans l'embrasure de la fenêtre ; sur le coin du coussin se trouvait un jeune homme de dix-huit ans, qui se leva à notre arrivée. Nous saluâmes le Bey ; il fit apporter deux chaises et nous invita à nous asseoir à côté de lui. Le jeune homme et quelques officiers qui nous avaient suivis se tinrent debout derrière pendant tout le temps que nous restâmes là. Ce Bey est un homme de cinquante à soixante ans, avec la barbe et les cheveux blancs comme la neige ; il a une assez belle figure , mais dont les traits n'annoncent rien d'extraordinaire. L'interprète lui dit le but de notre visite : il fit beaucoup d'observations ; enfin il se décida à m'accorder ce que je lui demandais. Pendant que nous parlions, entra un chef de tribu qui s'approcha du Bey en fléchissant le genou, lui baisa deux fois la main, dans laquelle il lui remit une lettre et se retira ensuite. N'ayant plus rien à faire avec sa seigneurie, nous la saluâmes très-affectueusement et nous nous enfûmes.

La chambre où nous reçut le Bey était celle qu'il habitait ordinairement le jour. Cette chambre était fort mesquinement meublée ; tout le mobilier consistait en quatre mauvaises chaises, deux banquettes recouvertes d'un drap rouge, quelques paires de pistolets, une vingtaine de fusils et à peu près autant de yatagans, enfermés

dans des étuis rouges, étaient symétriquement pendus au mur.

A l'époque dont je parle, le Bey jouait un rôle fort sot à Oran : il n'avait point d'argent, et ses seules ressources consistaient en ce que les Arabes voulaient bien lui donner, et le produit des douanes, fort mince, dont encore celui qu'il avait chargé de le percevoir gardait la moitié pour lui. Contre l'usage des Musulmans, il n'avait point de femmes; le jeune homme dont j'ai parlé composait à lui seul tout son sérail. Il était si pauvre que pour subvenir aux dépenses que sa position le forçait de faire, il prenait de l'argent auprès de tous les juifs qui voulaient bien lui en prêter. Les Arabes le détestaient et se moquaient un peu de lui. Trois ou quatre checks de tribus insoumises étant venus faire leur soumission, il leur donna à chacun un bernous; quelques jours après des révoltés vinrent se soumettre, ils eurent aussi des bernous : les premiers ayant su cela, se révoltèrent au bout de dix jours. Ils vinrent faire une seconde soumission; on leur donna encore des bernous; mais les révoltes et les soumissions se succédèrent si rapidement que la provision de bernous s'épuisa, et les cadeaux cessèrent.

Si l'autorité du Bey était méconnue par les Arabes, les Français n'en faisaient guère plus de

cas : quand ce prince voulait faire sortir quatre hommes de la ville, il était obligé d'en demander la permission et quarante cartouches pour les approvisionner ; le colonel lui renvoyait toutes les affaires dont il ne voulait pas se mêler, etc., etc.

Mais cependant, pour lui faire croire qu'il était souverain, les troupes prenaient les armes et le tambour battait quand il passait devant un poste ; le vendredi on lui laissait arborer son drapeau sur la porte de la Casbah et au fort de la Moune. Il était très-mécontent des Français, et il répétait à chaque instant qu'on l'avait trompé. Ses troupes partageaient son mécontentement, et quand un Tunisien voulait dire une grande sottise à un Arabe, il l'appelait *Chien de Français*.

Malgré les avis des juifs qui venaient dire à chaque instant que cinq mille hommes marchaient pour attaquer Oran et les prédictions alarmantes de quelques officiers, nous poussions depuis plusieurs jours nos levés topographiques jusqu'à quatre et six mille mètres des murs sans être inquiétés. Cependant, le 6 juillet, des juifs vinrent annoncer dans la journée que les Bédouins s'étaient réunis en grand nombre et se disposaient à nous tomber dessus la première fois que nous mettrions le pied dehors. Dans l'après-midi un Check apporta le même avis au colonel. Une re-

connaissance fut ordonnée pour le lendemain matin, et le colonel prit toutes les dispositions convenables pour nous soutenir en cas d'attaque. A la tombée de la nuit, plus de cent juifs prirent les armes, firent des patrouilles dans les rues à l'exemple de nos troupes, et placèrent sur les maisons des sentinelles qui criaient, par intervalle, pendant toute la nuit : *Sentinelle, prenez garde à vous!* Le lendemain, nous sortîmes en prenant un peu plus de précautions que les autres jours; mais l'ennemi ne se montra pas. Nous continuâmes ensuite tranquillement nos travaux, quoiqu'on nous menaçât continuellement.

Le 9, un bâtiment marchand venant d'Alger annonça que le général Berthezène avait été complètement battu à son retour de Médéah, et qu'il avait laissé près de deux mille hommes sur la place. Cette nouvelle, que nous ne crûmes pas parce qu'elle nous parut exagérée, produisit un fort mauvais effet dans la ville : les juifs épouvantés la colportèrent, et dès le lendemain on remarqua une grande agitation parmi les chefs de tribus, qui se réunissaient ordinairement dans une maison près la porte d'Alger. Bientôt nous sûmes que les Arabes avaient appris, par des courriers expédiés de Méliana, Chénouah, etc., l'échec que venait d'éprouver l'armée française dans l'Atlas. Un marabout, qui les ex-

citait depuis long-temps à la guerre, saisit cette occasion pour renouveler ses instances. Alors des députés de plusieurs tribus vinrent trouver Ben-Adré, lui firent part de l'intention où ils étaient de nous attaquer, et l'engagèrent à se joindre à eux pour nous exterminer. Ce chef leur dit : « Je n'ai point à me plaindre des Français; « ils se sont toujours bien comportés avec moi; « c'est par accident que mon fils a été tué; je vous « engage à rester en paix; cependant si vous « faites la guerre je vous aiderai, mais je ne veux « pas prendre les armes le premier. » — Il y eut ensuite une discussion entre les cheks pour savoir qui commencerait, et on se sépara sans avoir rien décidé. Néanmoins on remarqua pendant la journée beaucoup de mouvement dans les villages, et surtout parmi les Arabes qui se tenaient en ville. Le soir les juifs prirent les armes, placèrent leurs sentinelles et firent des patrouilles.

Le lendemain, une centaine de cavaliers se montra sur les coteaux de l'est et enleva plus de deux cents bœufs qui y paissaient. Les Turcs et les Tunisiens coururent à leur poursuite, mais ce fut inutilement. Pendant plusieurs jours les mêmes cavaliers cherchèrent à nous surprendre, mais nous les évitâmes en nous portant tantôt sur un point et tantôt sur un autre.

Cependant, le 21, ils osèrent nous attendre dans le village de Kerguenta, à portée de canon de la Casbah. Le détachement qui m'accompagnait n'était fort que de cinquante-six hommes; Ils nous abordèrent au galop et en jetant des cris épouvantables. Nous nous emparâmes d'une hanteur et les tînmes en respect par une fusillade bien nourrie, jusqu'à ce que voyant arriver trois compagnies, qui étaient sorties de la ville pour nous soutenir, ils prirent le parti de s'éloigner. Dans ce moment, Ben-Adré arriva avec sa cavalerie (trente ou quarante hommes), et s'avança jusqu'auprès d'eux. Après quelques pourparlers, les deux partis tirèrent quelques coups de fusil en l'air; ensuite les ennemis firent demi-tour et gagnèrent la plaine, Ben-Adré vint nous rejoindre et nous dire qu'il les avait forcés à s'en aller. Nous ne perdîmes personne dans cette affaire; les Bédouins eurent trois hommes et deux chevaux mis hors de combat.

Pendant que nous étions occupés à tirailler avec l'ennemi, plusieurs juifs osèrent venir jusqu'à nous avec des outres pleines d'eau pour en distribuer à nos soldats qui en avaient déjà besoin. Des Arabes et des Maures de la ville qui les rencontrèrent en sortant voulurent les empêcher de pousser plus loin, un d'eux alla même jusqu'à les frapper pour les faire rentrer; mais

un officier français qui se trouvait là fit arrêter deux Musulmans : ils furent conduits devant le Bey, qui les condamna à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds.

Le soir, la garnison eut ordre de se tenir sur ses gardes ; et les juifs redoublèrent de vigilance. A la tombée de la nuit, tous les Tunisiens, cavalerie et infanterie, prirent les armes, et sortant de la ville par cinq ou six, ils allèrent coucher au camp des Turcs que les Arabes avaient menacé d'attaquer dans la nuit ; mais ils n'en firent rien. Le lendemain, à la pointe du jour, soixante Bédouins, qui étaient venus rôder autour, prirent la fuite à la vue des Spahis tunisiens, et ils ne reparurent pas de toute la journée.

Le 23 juillet, Ben-Adré et les autres chefs de tribu qui habitaient avec lui dans le village de Raslaïne, vinrent trouver le colonel, et lui dirent : Qu'ils étaient fatigués de l'état d'incertitude dans lequel ils vivaient depuis l'arrivée du Bey, et qu'ils voulaient savoir définitivement s'ils devaient obéir aux Français ou aux Tunisiens. Le colonel leur répondit : « Je n'en sais rien du tout. » — « Eh bien ! répliquèrent-ils, nous ne pouvons plus être vos amis, et nous allons nous retirer dans nos tribus respectives. »

Le soir même, on vit dans la plaine une

grande quantité de bêtes de somme qui venaient au village; quelques hommes à cheval les escortaient, ce qui fit croire un instant à l'approche d'un corps considérable de cavalerie.

Le 24, dans la matinée, on s'aperçut que Raslaïne était entièrement désert, et que les Arabes en s'en allant avaient emporté jusqu'aux portes et aux croisées des maisons. La plus grande partie de la nuit avait été employée à déménager et à charger les bêtes de somme que nous avions vues arriver le soir, et avant le jour tout était parti. Cette désertion des chefs arabes fut regardée comme une déclaration de guerre: on renforça les postes, et la plus grande vigilance fut observée. Déjà, vers les quatre heures du soir, les éclaireurs de l'ennemi caracolaient autour de la ville. Les Turcs, voyant les cartes se brouiller et craignant d'être surpris, levèrent leur camp et rentrèrent dans la Casbah avec les Tunisiens. L'alarme se répandit parmi les juifs; ils prirent les armes et firent des patrouilles.

Le 25, à la pointe du jour, deux cents cavaliers arabes vinrent s'embusquer près des remparts et tirer sur nos postes. Toutes les fois qu'ils se montraient huit ou dix ensemble, on leur envoyait un coup de canon, qui en tuait quelques-uns et dispersait les autres. Ces attaques, sans devenir plus sérieuses, durèrent jusqu'au 30.

Ayant remarqué que les Bédouins se cachaient derrière les maisons et les haies des villages pour tirer sur la ville, on envoya des travailleurs soutenus par des détachements pour les raser : près de deux cents juifs viurent prêter main-forte ; et, au bout de trois jours, les environs de la place et des forts furent très-bien nettoyés. Les Bédouins perdirent quelques hommes, mais nous n'eûmes qu'un grenadier blessé dans toutes ces affaires, et un canonnier tué par une pièce qui éclata.

Dans la matinée du 28, un chef arabe se présenta devant la lunette Saint-André en demandant à parler à l'officier qui commandait ; celui-ci se défiant de quelque surprise, sortit accompagné par un caporal et deux hommes : à peine l'Arabe l'eut-il aperçu, qu'il le mit en joue et l'aurait tué si les soldats, au mouvement du barbare, n'avaient fait feu sur lui ; il tomba raide mort, mais son cheval se sauva au galop. Après qu'il eut été dépouillé, on fit un trou devant la porte de la Lunette, et on le mit dedans. Le soir, quelques-uns des siens vinrent redemander son corps pour lui rendre les honneurs funèbres, mais il leur fut refusé. Le lendemain une jeune négresse, son esclave, vint auprès du colonel pour le supplier de lui faire rendre le corps de son maître. Quand l'interprète lui eut dit que

cela n'était pas possible, elle se jeta à genoux, baisa les pieds de tous ceux qui étaient présents, et voyant que toutes ses prières n'aboutissaient à rien, elle se roula par terre en poussant des cris affreux. On fut obligé de la faire emporter par des soldats. Les Musulmans ont une grande vénération pour les morts, et ils croient que leurs âmes seront privées des jouissances éternelles si leurs corps ont été inhumés par des chrétiens.

Un matin que les Arabes s'étaient embusqués dans le ravin qui est entre la Casbah et le village de Kerguenta, on envoya une compagnie de voltigeurs pour les déloger. Ces voltigeurs allaient battant les haies pour chasser ceux qui étaient derrière; un caporal, qui se trouvait un peu éloigné, fut saisi au corps par un Bédouin qui venait de lui tirer dessus à bout portant sans le toucher. Le caporal laissa tomber son fusil et lutta contre son adversaire : au bout de cinq minutes, le Bédouin fut terrassé ; se voyant vaincu, il prit un mouchoir qu'il avait à sa ceinture, et le donna au caporal en lui faisant signe de lui attacher les mains derrière le dos. Celui-ci accéda à ses désirs, et reprenant son fusil, il l'amena prisonnier en ville ; l'Arabe marchait devant lui avec le plus grand calme.

Les attaques de l'ennemi nous ayant forcés

d'interrompre nos opérations autour d'Oran, nous allâmes alors au fort Mars-el-Keber, dans le dessein de pousser quelques reconnaissances le long de la côte. Les Bédouins nous suivirent, et coupèrent la communication par terre avec Oran. Quelques corvées furent attaquées, un chasseur espagnol eut la tête coupée; mais l'ennemi n'osa jamais approcher du fort. Profitant des avantages que nous offrait un pays montueux, nous parvînmes à pénétrer jusqu'à une certaine distance dans les terres, et à reconnaître la côte jusqu'à deux lieues à l'ouest sans être attaqués.

Monsieur Antoine.

Mars-el-Keber est une vieille mesure, construite dans le temps où l'on croyait que l'épaisseur des murs et le nombre des enceintes faisaient toute la force des places : des voûtes immenses, des courtines fort élevées, des tours montées les unes sur les autres, de nombreuses traverses dans l'intérieur, des casemates, etc., voilà à quoi se bornait le talent des ingénieurs d'alors. On trouve de tout cela à Mars-el-Keber : de gros murs en ruines vous bornent à chaque instant la vue, et par-dessus tout s'élève une montagne aride qui menace de vous écraser. Pas un seul arbre ne se présente pour re-

poser les regards, ou vous protéger de son ombre contre l'ardeur d'un soleil brûlant. On ne tarde pas à s'ennuyer quand on est obligé de vivre dans un pareil séjour, aussi la garrison ne s'y amusait-elle pas; pour se distraire, les soldats et les officiers avaient des animaux qu'ils s'occupaient à instruire : les caméléons venaient manger dans la main de leur maître; les singes et les chiens faisaient l'exercice. Le commandant du fort avait un cormoran, qui prenait sa volée, allait en mer pêcher pour se nourrir, et revenait à la voix de son maître; quand un canot du port le rencontrait dans la rade, il l'appelait par son nom, *Monsieur Baptiste!* et l'oiseau venait droit à lui.

Mais ce que j'ai vu de plus extraordinaire, et réellement extraordinaire, dans la ménagerie de Mars-el-Keber, c'est *M. Antoine*. *M. Antoine* était un jeune sanglier de sept mois, élevé par les soldats, et appartenant à un officier du 21^e de ligne. Il avait un caporal pour camarade de lit; il se rendait à une escouade à l'heure des repas, mangeait tout ce que les soldats lui jetaient, et grognait bien fort quand on ne s'occupait pas de lui.

Lorsque le tambour battait pour une cause quelconque, *M. Antoine* accourait en grognant; s'il apercevait un rassemblement de troupes, il

allait se placer à la droite, et restait là tant qu'il y avait du monde. Il assistait de cette manière aux inspections et à tous les appels. Quand les soldats allaient se baigner (ce qui se faisait toujours avec le tambour en tête), M. Antoine les suivait, se baignait avec eux, et les attendait pour rentrer au fort. Lorsqu'un détachement allait en reconnaissance, ou escorter une corvée, notre sanglier marchait toujours à l'avant-garde, restait quatre heures dehors sans quitter jamais la troupe, se couchait pendant les haltes, et rentrait en conservant son rang de bataille.

Dans mes excursions autour de Mars-el-Keber, j'eus l'avantage d'être accompagné par M. Antoine; mais il fut très-peu satisfait de moi, parce que, parcourant le pays dans toutes les directions, je le forçais de passer par des endroits extrêmement difficiles; il s'en plaignit souvent: une fois que notre avant-garde allait franchir un ravin très-profond, le sanglier se mit à grogner et laissa les soldats s'engager dans le ravin; mais, lorsqu'il vit qu'ils le traversaient, il s'élança à travers les rochers, toujours en grognant, et fut aussitôt qu'eux de l'autre côté.

Quand M. Antoine avait fait une course avec nous, il mangeait mieux et se reposait plus longtemps qu'à l'ordinaire. En quittant le fort de Mars-el-Keber, j'ai laissé cet intéressant person-

nage jouissant d'une bonne santé et de l'amitié de toute la garnison; mais j'ai eu la douleur d'apprendre depuis qu'ayant été embarqué à bord de la frégate *la Victoire*, avec sa compagnie qui revenait en France, il attira sur lui la colère du commandant de cette frégate, qui força son maître à le faire tuer.

Le brick *le Grenadier*, arrivant d'Alger, vint relever *la Dordogne* dans la station navale; il nous apporta des dépêches du général Berthezène. Nous apprîmes, avec une grande satisfaction, que l'expédition de Médéah n'avait pas été aussi désastreuse qu'on s'était plu à nous l'annoncer. Dans sa lettre au colonel Lefol, le général disait les choses telles qu'elles s'étaient passées. Nous apprîmes aussi avec plaisir que le général Boyer était nommé gouverneur d'Oran; que cette ville allait être occupée par des forces imposantes, et que le gouvernement français n'ayant pas voulu ratifier la convention entre le général Clauzel et le Bey de Tunis, tous les Tunisiens devaient s'embarquer sur les premiers bâtiments qui amèneraient des troupes françaises. Cette nouvelle répandit la joie dans la ville et dans la campagne; les Tunisiens en furent les plus satisfaits : car, d'après la manière dont ils vivaient à Oran, ils ne désiraient rien tant que de retourner chez eux.

Au nom du nouveau gouverneur d'Oran, les Juifs se réjouirent, et les Arabes tremblèrent. Le lendemain même de l'arrivée du courrier, ceux-ci envoyèrent une députation au colonel, pour lui dire qu'ils allaient poser les armes et vivre en bonne intelligence avec nous : ils l'exécutèrent, car, pendant deux jours que je restai encore à Oran, on ne tira pas un seul coup de fusil.

La Dordogne partit d'Oran le 1^{er} août, et nous arrivâmes le 4 devant Alger, après une traversée fort agréable. Aussitôt que la corvette eut mouillé, elle mit sa flamme de quarantaine, et envoya le médecin au bureau de la santé pour répondre aux questions d'usage. Il revint en nous annonçant que nous n'entrerions que dans dix jours : grand désappointement dans tout l'état-major et déclamations contre l'absurdité des quarantaines ! Sans vouloir entrer dans l'interminable discussion de la contagion de la peste, je vais tâcher de prouver que les précautions prises à Alger n'avaient pas le sens commun.

Les bâtiments de guerre qui venaient d'un port suspect mouillaient assez loin dans la rade, et ne communiquaient pas les uns avec les autres, quoiqu'on ne leur donnât presque jamais de gardes de santé ; mais les navires marchands venaient tous à l'entrée du port, où ils étaient

entassés les uns sur les autres. Pour arriver au bureau sanitaire il y avait des cordes que tout le monde prenait avec la main, les marins du port et des bâtiments venant de France, aussi bien que ceux qui faisaient quarantaine. Nous en fîmes l'observation au capitaine de la santé, qui nous répondit que les cordes n'étaient pas *contumaces* (1).

Depuis l'établissement du bureau sanitaire à Alger, on avait décidé que tous les navires qui auraient touché la côte d'Afrique au-delà d'une distance de quinze lieues seraient assujettis à la quarantaine, mais que ceux qui navigueraient dans cet intervalle n'en feraient point : décision évidemment absurde, puisque tous les points situés à quinze lieues sur la côte en partant d'Alger, sont continuellement en communication avec l'intérieur de l'Afrique, et reçoivent, sans quarantaine, tous les bâtiments de quelque pays qu'ils viennent. Il y a mieux ; c'est que la ville d'Alger elle-même laisse entrer tous les jours dans ses murs des caravanes venant d'Oran, de Tunis, de l'Égypte et même de la Mecque, sans les assujettir à une quarantaine, et cependant ces

(1) Ce qui veut dire, suivant l'explication que je m'en fis donner, un corps non conducteur du fluide pestilentiel.

caravanes apportent des marchandises contumaces.

Quand nous fûmes débarqués à Alger, nous apprîmes que le 20^e régiment de ligne était destiné pour aller renforcer la garnison d'Oran, et que les bâtiments qui le conduiraient devaient prendre les Tunisiens pour les ramener chez eux.

Le 20^e de ligne partit en deux fois; le dernier convoi mit à la voile le 13 septembre avec le général Boyer, qui était de retour à Alger depuis deux jours seulement.

Aussitôt après l'arrivée du général Boyer à Oran, les deux bataillons du 21^e, qui avaient perdu leur colonel, mort d'une nostalgie peu de jours auparavant, s'embarquèrent pour retourner en France; et le 20^e prit possession des forts et de tous les postes de la ville. Les ruines du fort St.-Philippe situé dans le village de Raslaïne, qui n'avaient point encore été occupées, reçurent une garnison de deux compagnies; on acheva de raser ce village, pour empêcher les Bédouins de venir s'y embusquer, et l'ancien chemin couvert qui joint le fort à la ville fut rétabli.

Quoique le nom seul du général Boyer eût beaucoup intimidé les Arabes, ils ne laissaient cependant pas de venir de temps en temps rôder

autour des murs de la place, et de chercher à intimider les Français par leurs menaces accoutumées, mais qui restaient toujours sans effet.

Dans les premiers jours de novembre plusieurs chefs des tribus voisines écrivirent au général Boyer, qu'ils allaient marcher contre lui avec des forces considérables. Quoique faisant fort peu de cas de leurs menaces, il jugea cependant convenable de prendre toutes les dispositions pour les recevoir dans le cas où ils se présenteraient. Indépendamment des forts et des postes gardés depuis l'entrée des troupes françaises, les points les plus importants de la ville furent occupés par de forts détachements, qui eurent ordre de se tenir sous les armes, depuis quatre heures du matin jusqu'à dix; parceque c'était toujours dans la matinée que les Arabes se présentaient quand ils voulaient attaquer. Au bout de deux jours le général ne voyant pas paraître les ennemis, ordonna que les piquets de gardes aux portes, resteraient seuls sous les armes, et qu'au premier coup de fusil la garnison se porterait sur les points menacés.

Cependant, un Chérif de l'empereur de Maroc était arrivé dans les environs d'Oran avec quatre cents cavaliers, et faisait des démarches auprès des chefs des tribus arabes pour les engager

à se joindre à lui, et venir attaquer les Français. Ce Chérif parvint à rassembler à peu près autant de monde qu'il en avait déjà, et, deux jours après celui que les chefs avaient indiqué dans leur lettre au général, il se présenta devant Oran à la tête de huit à neuf cents hommes presque tous à cheval. L'attaque des Marroquins et des Arabes qui les avaient suivis, se réduisit, comme à l'ordinaire, à venir caracoler devant les murs de la place, et à tirer quelques coups de fusil à toute volée. Cette manœuvre dura pendant plusieurs jours sans nous blesser qu'un seul homme. Quand les ennemis se réunissaient sur quelque point, on y envoyait un boulet qui les dispersait aussitôt. Enfin le Chérif, comprenant qu'il ne pouvait rien avec ses Bédouins contre des troupes disciplinées et retranchées, prit le parti de se retirer. Les marchés, qui avaient été interrompus durant la présence des ennemis devant la place, malgré leur éloignement ne furent repris que plusieurs jours après, quand les chefs des tribus qui avaient pris les armes eurent fait leur soumission. Alors les marchés furent aussi bien approvisionnés qu'auparavant. Quelques coureurs vinrent encore, à plusieurs reprises, tirer sur nos sentinelles ; mais on n'entendit plus parler du Chérif de Maroc.

Dans ces différentes affaires le général Boyer avait déployé beaucoup d'activité, et par sa grande fermeté, il avait su maintenir dans le devoir le petit nombre d'Arabes et de Maures qui restaient encore à Oran, et les chefs des tribus les plus voisines de cette ville. Quelques hommes qui entretenaient des intelligences avec l'ennemi, furent pris en flagrant delit; les uns eurent la tête tranchée, et les autres furent pendus, de ce nombre se trouvaient deux négociants maroquins qui habitaient Oran depuis plus de six mois, et qui furent reconnus pour des espions de l'empereur de Maroc. Cette conduite ferme du général Boyer lui acquit l'estime des Français et celle des Arabes.

Le brick *le Grenadier* qui était en station dans le port de Mars-el-Keber, avait été envoyé devant Arzeu pour voir ce qui se passait sur ce point. Il rentra le 27 décembre. A l'arrivée du brick, les habitants de cette ville n'ayant fait aucune démonstration hostile, l'état-major, escorté par une partie de l'équipage, se hasarda à débarquer. Ces messieurs furent fort bien accueillis par les Arabes qui étaient alors en guerre avec les tribus de l'intérieur des terres. Malgré la bonne réception qu'on leur avait faite, avant de se rembarquer, nos marins en-

clouèrent quelques pièces de canon qui défendaient l'entrée du port.

La ville d'Arzeu n'offre plus qu'un monceau de ruines. On y voit encore quelques anciennes maisons espagnoles, qui sont tout-à-fait abandonnées. Beaucoup d'Arabes habitent au milieu de ces ruines, où ils ont dressé leurs tentes, plutôt que de se construire des maisons avec les pierres qu'ils ont sous la main, ou seulement réparer celles qui existent encore.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

ARRÊTÉ

POUR L'ÉTABLISSEMENT DES TRIBUNAUX
A ALGER.

ARMÉE D'AFRIQUE.

Au quartier-général d'Alger, le 22 octobre 1830.

LE GÉNÉRAL EN CHEF, vu son arrêté du 16 courant, portant institution d'un comité de Gouvernement;

Vu la disposition de cet arrêt par laquelle il se réserve de définir plus amplement les attributions de chacun des membres de ce comité;

Considérant que le cours de la justice a dû se trouver interrompu par la chute du Gouvernement turc, et que le mode de juridiction établi par son arrêté du 9 septembre dernier n'étant que provisoire, il importe de le modifier et de le rendre définitif;

Sur le rapport de l'intendant,

ARRÊTE :

ART. 1^{er}. Toutes les causes entre les Musulmans, tant au civil qu'au criminel, seront por-

tées par-devant le Cadi maure pour y être jugées par lui souverainement, et sans appel, d'après les règles et suivant les formes instituées dans le pays. Dans le cas où le Cadi maure est dans l'usage de se faire assister des Muftis ou du Cadi turc, celui-ci n'aura que voix consultative, le droit de décider étant exclusivement dévolu au Cadi maure.

ART. 2. Toutes les causes entre israélites, tant au civil qu'au criminel, seront portées par-devant un tribunal composé de trois Rabbins, qui prononcera souverainement et sans appel, d'après la teneur et suivant les formes des lois israélites.

ART. 3. Les causes entre musulmans et israélites, tant au civil qu'au criminel, seront portées par-devant le Cadi maure, qui prononcera en première instance, et sauf appel à la cour de justice dont il va être parlé ci-après. L'appel devra, à peine de déchéance, être interjeté dans les trois jours de la décision intervenue.

ART. 4. La cour de justice, par-devant laquelle seront portés les appels interjetés des jugements rendus par le Cadi maure entre les musulmans et les israélites, sera composée de celui des membres du comité du Gouvernement chargé de la

section de la justice, qui en sera le président et auquel il sera adjoint deux juges français.

ART. 5. La cour de justice connaîtra de toutes causes civiles ou commerciales dans lesquelles un Français se trouverait intéressé. Elle se conformera, dans l'instruction et le jugement des affaires de cette nature, aux ordonnances qui règlent et déterminent les fonctions judiciaires des consuls de France.

Dans les causes entre Français, les jugements de la cour de justice seront sujets à appel ; ils le seront également dans les causes entre Français et étrangers ; mais, dans l'un et l'autre cas, elle jugera en dernier ressort jusqu'à la somme de *douze mille francs*, indépendamment de tous dommages et intérêts.

La cour de justice connaîtra aussi de toutes les causes entre étrangers de diverses nations, et de celles de ces derniers avec les habitants du pays.

ART. 6. La cour de justice est autorisée à appliquer les lois françaises ou celles du royaume d'Alger, de même que les usages et coutumes de l'un et de l'autre pays, suivant qu'elle le croira convenable.

ART. 7. Les affaires criminelles entre Français

seront instruites devant la cour de justice et les prévenus renvoyés en France avec les pièces de l'information pour y être jugés.

ART. 8. Les affaires criminelles entre Français et étrangers seront instruites devant la cour de justice, et il en sera référé au général en chef pour être par lui statué ce qu'il appartiendra.

ART. 9. Il est créé un tribunal de police correctionnelle composé du Commissaire général de police, qui en aura la présidence, et de deux assesseurs français. Ce tribunal connaîtra : 1° de toutes les contraventions dont la connaissance est attribuée aux juges de paix concurremment avec les maires jugeant en matière de police. 2° De tous les délits dont la connaissance est attribuée par le code français aux tribunaux de première instance jugeant en matière correctionnelle.

ART. 10. Toute plainte pour cause de forfaiture, de prévarication ou de délit de justice, entre les juges des tribunaux musulman et israélite, sera portée devant le général en chef qui en ordonnera.

ART. 11. Aucun des juges composant les tribunaux musulman et israélite ne pourra exercer,

sans avoir préalablement reçu l'institution du général en chef, sous peine de forfaiture.

ART. 12. Tout jugement portant condamnation à la peine capitale, ne sera exécutoire qu'après avoir obtenu l'approbation du général en chef.

ART. 13. Les consuls des diverses puissances continueront à connaître des causes entre leurs nationaux.

ART. 14. Il n'est rien dérogé aux dispositions de l'arrêté du 15 octobre, qui attribue aux conseils de guerre la connaissance des délits et des crimes commis par les habitants du pays sur les personnes et les propriétés des Français.

ART. 15. Au moyen des dispositions ci-dessus, l'arrêté du 9 septembre dernier, qui n'était que provisoire, se trouve rapporté.

ART. 16. L'intendant est chargé de l'exécution du présent, qui sera imprimé dans les deux langues, publié et affiché partout où besoin sera.

Signé, comte CLAUZEL.

Par ampliation,

Le secrétaire-général du Gouvernement,

F. DE CAZE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

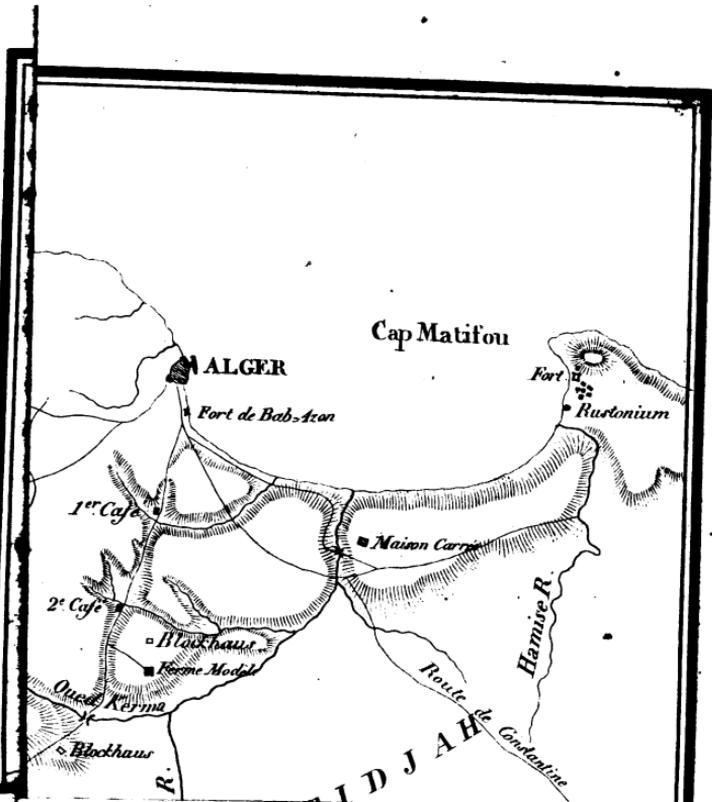
CONTENUES DANS CE VOLUME.

| | |
|--|----------|
| Arrêté pour l'établissement des tribunaux..... | Page 411 |
| Arrivée à Alger du Bey d'Oran et des Tunisiens.... | 222 |
| Arrivée des Parisiens..... | 228 |
| Bal du général Clauzel..... | 50 |
| Chasseurs Algériens..... | 200 |
| Combats autour de Médéah, etc..... | 170 |
| Combats autour de la Ferme Modèle..... | 324 |
| Combats dans Bleida..... | 132 |
| Combats autour d'Oran..... | 394 |
| Commission d'enquête..... | 4 |
| Commission de grande voirie..... | 52 |
| Décision de la commission d'enquête..... | 38 |
| Départ pour Paris du Bey de Titerie..... | 198 |
| Départ du général Clauzel..... | 238 |
| Discours d'un Maure..... | 44 |
| Dissolution de l'armée d'Afrique..... | 238 |
| Expédition dans la plaine..... | 24 |
| Expédition de l'Atlas..... | 55 |
| Expédition de Médéah (seconde)..... | 160 |
| Expédition d'Oran (son départ)..... | 192 |

418 TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

| | |
|--|----------|
| Expédition au Cap Matifou..... | Page 230 |
| Expédition de Bleida par M. Berthezène..... | 244 |
| Expédition de Beni-Sala..... | 264 |
| Expédition de Médéah par le général Berthezène... .. | 294 |
| Expédition d'Arzeu..... | 409 |
| | |
| Fête du Roi des Français..... | 259 |
| Fuite des habitants de Bleida..... | 142 |
| | |
| Garde nationale d'Alger..... | 200 |
| | |
| L'armée sous les ordres du général Clauzel..... | 1 |
| L'armée d'Afrique sous les ordres du général Berthezène..... | 244 |
| Lazaret d'Alger..... | 405 |
| Le Bey d'Oran..... | 385 |
| Le prince de Joinville à Alger..... | 327 |
| Les canonniers massacrés..... | 145 |
| Les Zouaves (leur formation)..... | 22 |
| | |
| Madame Clauzel; son arrivée à Alger..... | 193 |
| Monsieur Antoine..... | 400 |
| | |
| Occupation d'Oran..... | 363 |
| Oran sous le général Boyer..... | 406 |
| | |
| Passage de l'Atlas..... | 88 |
| Prise de Bleida..... | 74 |
| Prise de Médéah..... | 108 |
| | |
| Reconnaissance à la Maison-Carrée..... | 16 |
| Reconnaissance sur Staoueli..... | 31 |
| Reconnaissance sur El-Coleah..... | 157 |
| Retour de l'armée de l'Atlas à Alger..... | 148 |

| TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES. | | 419 |
|---|--|------------|
| Retour de la garnison de Médéah..... | | 203 |
| Révolte des femmes d'Alger..... | | 224 |
| Révolution de Bleida..... | | 236 |
| Salle de spectacle..... | | 54 |
| Seconde expédition de Bone..... | | 348 |
| Tableau d'Alger au mois de juin 1831..... | | 284 |
| Tempête..... | | 218 |
| Tribunaux d'Alger..... | | 38 |
| Visite au Bey d'Oran..... | | 389 |
| Zouave brûlé vif..... | | 29 |



CARTE

Pays parcouru par l'Armée
après la prise d'Alger .



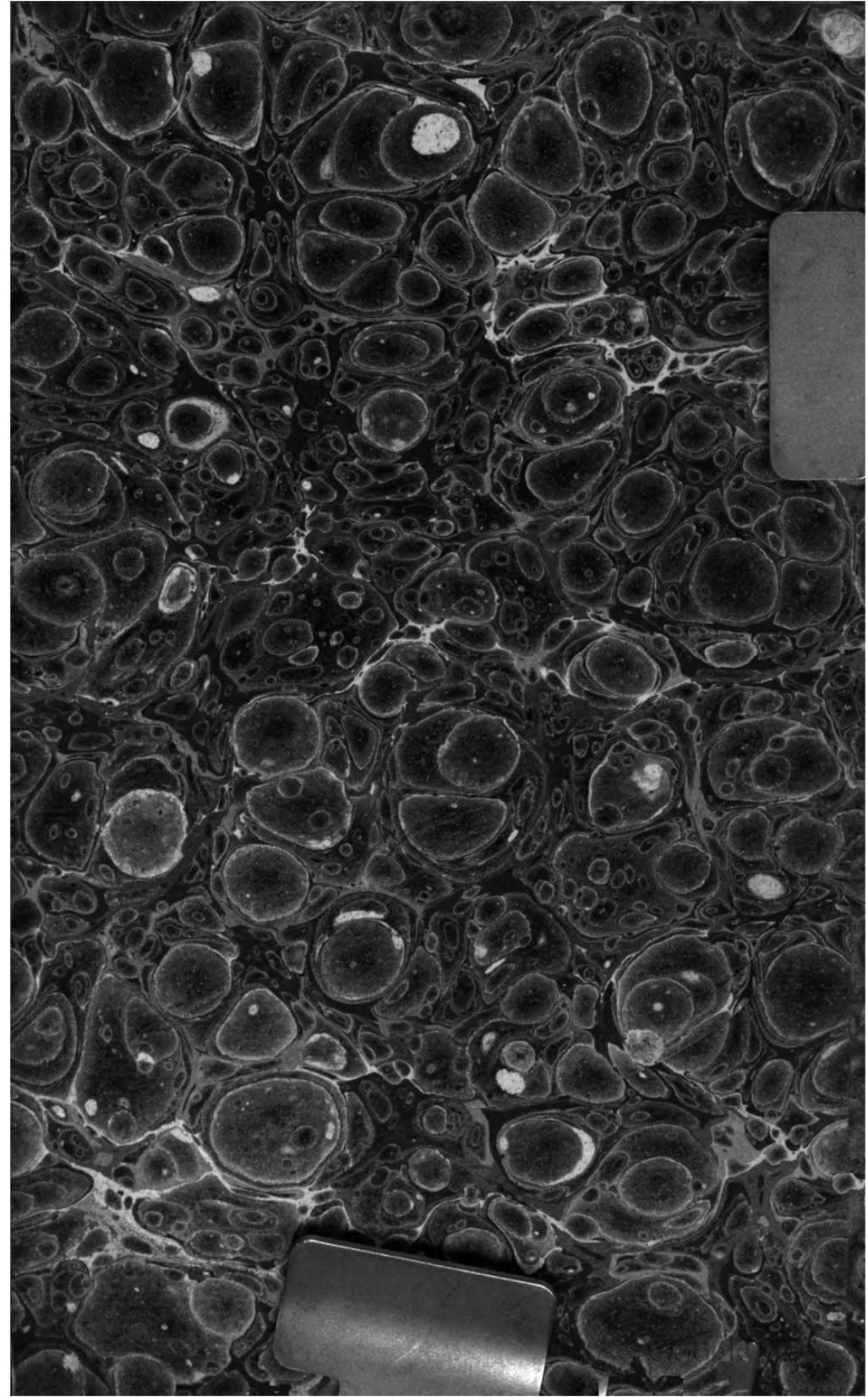
29

89100087527



b89100087527a





89100087527



B89100087527A